



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



UNS. 168 i. 37



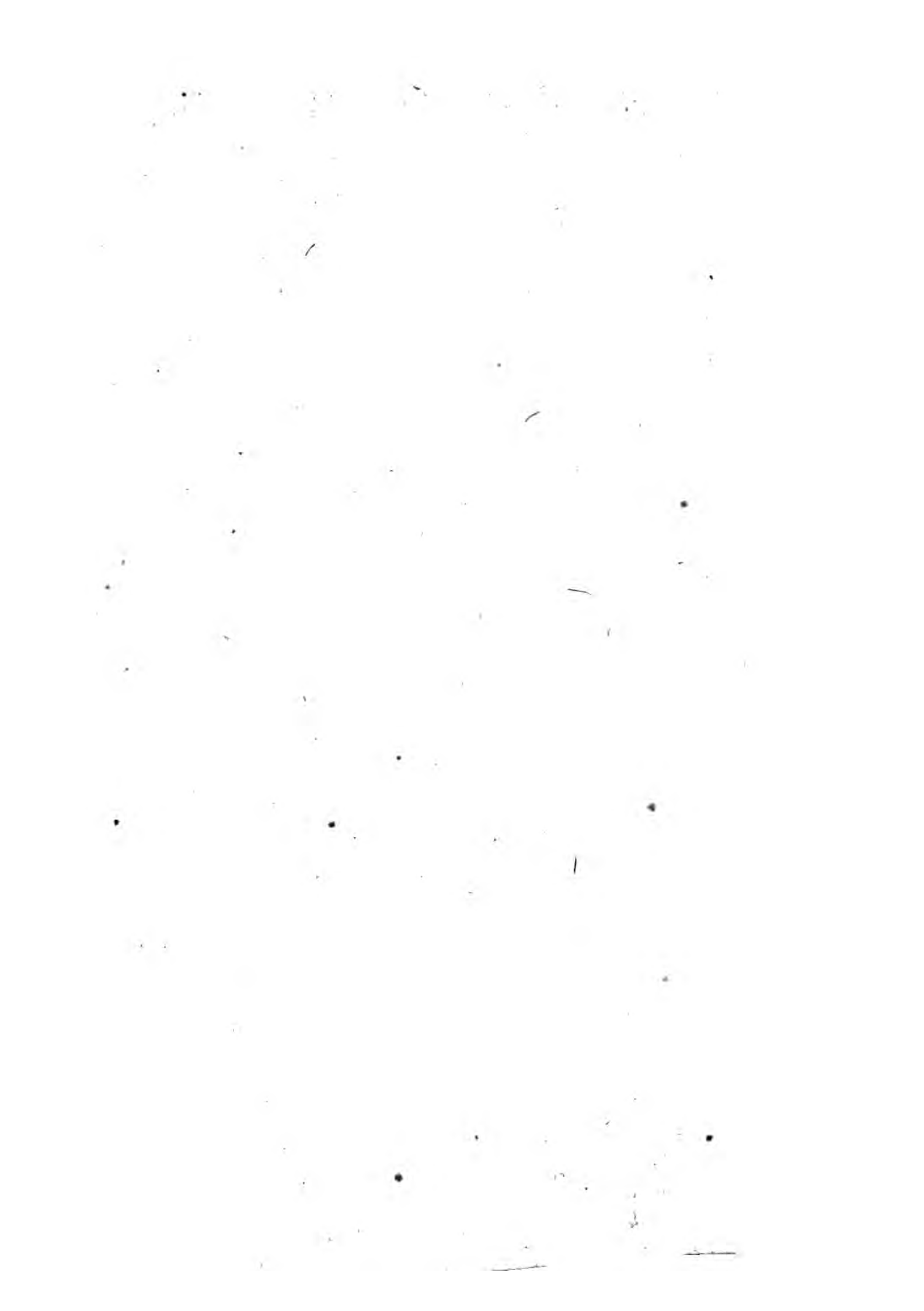


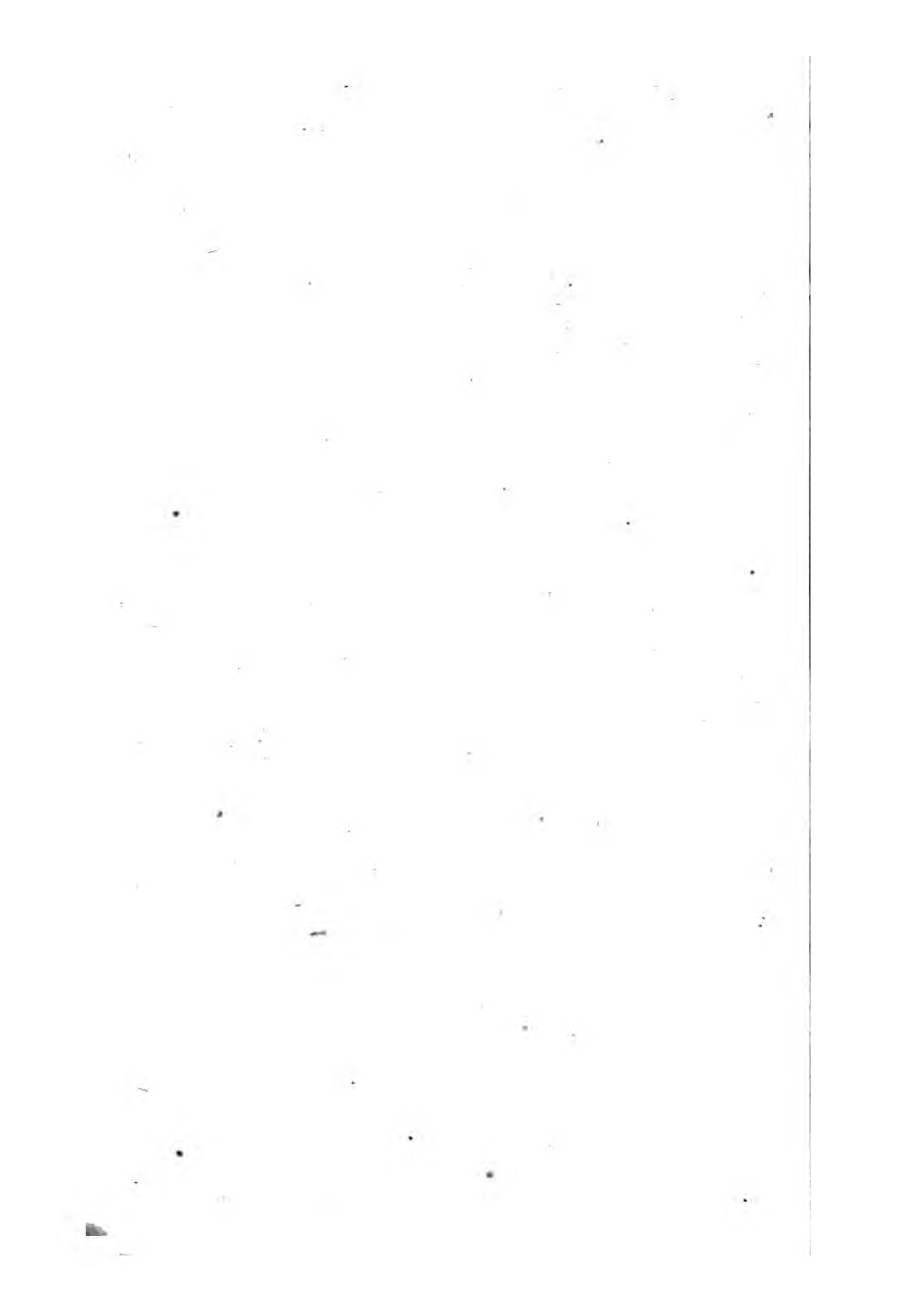
2132

4nd

c 32

[Cribillon, file]





LETTRES

ATHÉNIENNES.

par Grégoire Lefebvre

TOME PREMIER.

1870

1871

LETTRES
ATHÉNIENNES,
EXTRAITES
DU PORTE-FEUILLE
D'ALCIBIADE.

TOME PREMIER.

Jolyot de Crébillon fils



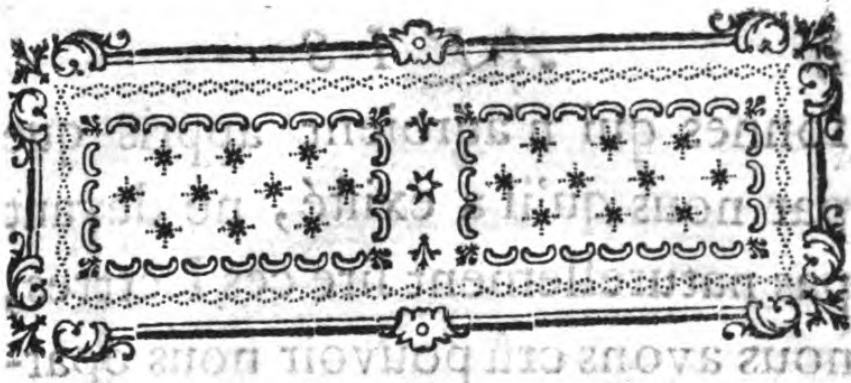
A LONDRES,
Chez PIERRE ELSMY, Southampton
Street.

M. DCC. LXXI.

Ex Libris

Ch. de Fontenai.





A V I S

A U L E C T E U R .

NO T R E projet avoit d'abord été de mettre à la tête de ce livre, la vie de l'homme fameux qui en a fait presque tous les frais: deux considérations que nous allons soumettre au jugement de nos lecteurs, nous en ont détournés. La première a été la crainte d'en nuyer ceux qui, le connoissant, n'y auroient retrouvé que ce qu'ils sçavent; la seconde, que les per-

ij AVIS

Personnes qui n'auroient appris que par nous qu'il a existé, ne devant pas naturellement lire ces Lettres, nous avons crû pouvoir nous épargner une peine qui, tant pour elles que pour nous, auroit été si fort en pure perte. Dans la supposition, cependant, que quelques unes de ces dernières pourroient être tentées de se procurer quelques lumières sur lui, nous les avertissons qu'elles trouveront dans Thucydide, Xénophon, & Plutarque, tout ce dont alors elles auroient besoin, si, comme nous le croyons, elles ne préfèrent pas à cette fatigue, la légère peine de le chercher dans M. Rollin, qui a rassemblé soigneusement tout ce que ces auteurs en ont écrit.

A U L È C T E U R. ij

Aux quatre volumes qui composent ce livre, on croira, sans doute, difficilement, qu'il ne contienne qu'une partie du portefeuille d'Alcibiade. Il n'en est pas moins de toute vérité qu'en y conservant, autant qu'il nous a été possible, l'ordre dans lequel elles étoient rangées, nous en avons retranché beaucoup de lettres. C'est une précaution que, quand nous les aurions trouvées également dignes d'être offertes au Public, nous n'en aurions pas moins crû devoir prendre. Quelqu'amusant, en effet, que puisse être un livre, il est rare qu'il n'ennuye pas lorsqu'il excède l'étendue que l'on semble avoir prescrite aux ouvra-

ges de pur agrément. Peut-être ; celui-ci jouït-il même du bonheur de plaire , nous fera-t'on encore le reproche que , par les sacrifices que nous nous sommes imposés , nous avons tâché de prévenir ; mais en cas que cela arrive , nous aurons toujours la consolation d'avoir fait ce que nous aurons pû pour avoir un tort de moins. Si, toutesfois , il se pouvoit que ce que nous donnons de ces lettres intéressât assez pour qu'on en désirât le reste , nous nous engageons à le rendre par la voye d'un supplément qui , soit que les morceaux dont il sera formé , s'incorporent ou non avec ce qui les aura précédé , sera imprimé à part

AU LECTEUR.

en faveur de ceux qui auront acheté cette édition. Si, au contraire, nous ennuyons nos lecteurs, nous nous flattons qu'ils voudront bien nous sçavoir quelque gré de ne les avoir pas ennuyés aussi long-tems que nous en avions la commodité.

Nous ne dissimulerons point qu'entre un très grand nombre de lettres absolument frivoles, nous en avons trouvé beaucoup de relatives aux grands événements qui, du tems d'Alcibiade, se font passés dans la Grèce, & auxquels il eut part; & nous ne craignons pas d'avouer que, si nous eussions osé nous en croire, ce n'auroit point été sur les lettres de ce

genre, que seroit tombée notre sévérité. Mais, de différentes personnes que nous avons consultées sur cela, les premières (& ç'a été le plus grand nombre.) ont décidé qu'il falloit impitoyablement supprimer tout ce qui porteroit le caractère de la morale, de la politique, & même de l'histoire. Elles se fondoient sur ce que la morale ennuye tout le monde; après, sur ce qu'il ne se pouvoit pas que le politique, & l'historique de ces tems-là ne fussent, ou très-fastidieux pour ceux à qui tous les deux sont connus, ou extrêmement à charge à ceux qui, n'ayant pas plus d'idées de l'un que de l'autre, n'en seroient pas plus tentés de s'en inf-

AU LECTEUR. *vi*
fruire. Les seconds de nos juges
ont, au contraire, été d'avis de
ne retrancher aucuns de ces let-
tres. Il nous a paru que le senti-
ment des premiers étoit injurieux
à la plus grande partie de nos
Lecteurs. Nous n'avons, donc,
pas cru, comme eux, que nous ne
pussions, sans les révolter, cher-
cher à instruire ceux que nous pour-
rions avoir. Nous avons ensuite
soupçonné les seconds de ne vou-
loir que l'on en conservât tant, que
pour se donner un air de solidité
dans un siècle où ce même air peut
être regardé comme une sorte de
distinction : ainsi, nous n'avons été
du sentiment ni des uns ni des au-
tres. Les troisièmes, enfin, ont opi-

né pour qu'on en laiffât subsister, à condition, pourtant, qu'on n'en laisseroit que très-peu; & se sont fondés sur ce que, indépendamment même de la variété que cela jetteroit dans ce livre, il étoit impossible que, s'il étoit toujours frivole, il ne déplût pas aux gens sérieux, & que s'il étoit toujours sérieux, il trouvât plus de grâce devant ceux à qui le sérieux ne convient pas.

Ce sont ces derniers juges que nous en avons crûs, non par prédilection pour notre goût particulier dont ce qu'ils exigeoient de nous, rapprochoit le leur; mais parce que, toutes réflexions faites, leur opinion nous a paru devoir

AU LECTEUR. ix

l'emporter. Nous ne l'avons, cependant, suivie qu'en partie ; c'est-à-dire, que nous avons plus laissé de ces lettres réprochées par les premiers, qu'ils ne l'auroient désiré ; mais, en même tems, nous avons eu soin que toutes les lettres un peu graves fussent distinguées des autres par une astérique : précisément comme l'on met des *boîtes* sur les côtes dangereuses pour avertir les vaisseaux de ne s'en point approcher.

Ce sont ces retranchements forcés, quoi qu'indispensables, peut-être, qui font cause que l'on trouvera ici beaucoup moins la vie politique d'Alcibiade, que sa vie privée. Nous avons eu soin d'indi-

A V I S.

quer cy-dessus, où ceux qui, las de ne le trouver presque toujours qu'un fort insolent ferluquet, voudront voir en lui le grand homme (s'il est vrai, cependant, qu'il n'ait pas eu plus de célébrité que de véritable grandeur.) pourront satisfaire leur curiosité. S'il arrivoit, de plus, que dans un tems où l'on réduit tout en Dictionnaires, quelqu'un conçût la salutaire idée de nous donner sous cette forme toute l'histoire Grecque, persuadés alors avec justice que notre héros seroit plus universellement connu qu'il ne l'est, nous rendrions à ceux de nos Lecteurs à qui, tant qu'un ouvrage si utile manquera, nous ne pourrions pa-

AU LECTEUR. xi

roître que pédants, & ennuyeux, ce que nous nous ferions aujourd'hui scrupule de leur présenter. Nous ôsons même les assurer que, sans la nécessité où nous nous sommes crûs de ne pas montrer toujours un impertinent sans mœurs, & sans principes, & des femmes qui nous ont, du moins pour la plus grande partie, paru n'avoir pas plus que lui-même, des uns, & des autres, aucune des lettres faites pour ne leur plaire point, ne seroit entrée dans ce recueil.

Il faut se flatter qu'un jour il nous sera permis de suivre Alcibiade dans les grandes vicissitudes de sa fortune, & de le leur offrir, condamné à la mort par ses conci-

toyens , cherchant un azyle à Lacédémone ; & pendant qu'il sçait , tant par sa politique que par sa valeur , y faire trembler Athènes , y séduire par ses grâces la femme d'Agis ; & de là , tout puissant auprès de Tisapherne , rentrer en pompe dans cette même Ville qui l'avoit proscrit.

Les personnes qui , de tous les Peuples , tant anciens que modernes , ne connoissent que leur Nation , ne manqueront point de trouver aux Grecs qui figurent ici , les mœurs beaucoup trop françoises , & d'en faire un crime à l'Editeur ; mais c'est ce qu'il ne craint point de ceux de qui le sçavoir étant un peu moins borné ,

AU LECTEUR xiiij

n'ignorent pas que , de tous les Peuples qui n'existent plus , il n'y en a point à qui nous ressemblions autant qu'aux Athéniens , & surtout aux Athéniens du tems d'Alcibiade.

Ceux encore qui sçavent combien la liaison de Socrate , & de ce dernier , étoit intime , seront surpris , sans doute , qu'il y eût si peu de lettres du Philosophe dans le portefeuille du Petit-maître ; mais , ou ces lettres sont véritablement des gens à qui elles sont attribuées dans ce recueil , ou elles sont factices. Dans la première de ces suppositions , on doit se rappeler que Socrate n'écrivoit point ; dans l'autre , on ne peut pas blâmer leur auteur de ne s'être point flatté de

pouvoir le faire parler comme l'auroit exigé l'opinion qu'on en a, & dont il étoit si digne.

Notre absence de Paris a été cause qu'il s'est glissé dans ce livre, beaucoup de fautes d'impression, parmi lesquelles nous en avons remarqué de considérables. Il y en a, par exemple, Tôme I. page 248. ligne 15. une si lourde que nous croyons devoir en prévenir ici. C'est *m'excuser* pour *m'amuser*. Nous supplions donc le Lecteur de vouloir bien, avant que de commencer chaque tôme, consulter l'Errâta. Il y a aussi erreur dans le numéro des Lettres de la seconde partie: la première finit à la Lettre trente-septième inclusivement; &

AU LECTEUR. xv

la seconde commence par la trente-deuxième : quand nous nous en sommes apperçus, il n'étoit plus tems d'y remédier.



FIN

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637
TEL. 773-936-3200



LETTRES



LETTRES ATHÉNIENNES.

LIVRE PREMIER.

LETTRE PREMIERE.

ALCIBIADE A ANTIFE.

QUELLE idée ! qui ! moi ! que , recherché au point où je le suis par toutes les femmes d'Athènes , n'en ayant pas encore trouvé qui ne s'honorât de mes desirs , & même ne s'empresât à les faire naître , je prenne la vieille *Elpinice* !

Part. I.

A

Quand je ne serois pas à cet égard , presqu'au comble de la gloire , pourrois-je , sans deshonorer les avantages qu'on dit que j'ai reçus de la nature , & dont mes succès attestent la réalité , faire le choix que vous me proposez ? Je n'ai pas , grâces aux Dieux , besoin d'un ridicule pour m'afficher ; & , cette ressource me fût-elle nécessaire , j'ai trop de fierté pour adopter les ridicules reçus , lorsque non-seulement je suis en droit d'en créer , mais que je les vois passer pour des grâces. Loin donc de me rendre à vos conseils , & de m'immoler , en m'engageant avec Elpinice , à la reconnaissance publique , je viens de former dans ce genre , un projet d'une hardiesse inconcevable , & qui , tout audacieux que je suis , me fait moi-même trembler. Il n'y a pas dans Athènes , dans toute la Grèce , peut-être pas même dans le monde entier , de femme qui puisse au-

ATHÉNIENS. 3

tant, & à tous égards, honorer son vainqueur, que celle de qui je tente la conquête. La beauté, les grâces, la jeunesse, l'esprit, les talents, la réputation la plus éclatante, & le mieux méritée, la difficulté, par elle-même si piquante de toucher un cœur déjà prévenu, de supplanter l'homme, du monde, le plus fait pour flatter la vanité de celle qui l'assujettit, de triompher d'une passion que tout paroît concourir à rendre éternelle; voilà ce que se propose de vaincre, ce même homme que vous condamnez si légèrement à prendre une femme que, comme vous-même n'oseriez le nier, tout le monde quittoit, & très-long-tems, sans doute, avant que je fusse né. Rien, effectivement, en supposant que je réussisse à ce que j'entreprends, ne manqueroit à mon bonheur; si, loin d'oser le divulguer, de cruelles circonstances ne me condamnoient à en

4 L E T T R E S

jouir dans le silence le plus profond.
Vous auriez peine à imaginer à quel point cette nécessité dont je sens d'avance toute la rigueur, me desespère, & combien de fois déjà, elle a pensé me décourager. Je ne sçais encore quel sera le succès d'un projet si hardi qu'il ne faut pas moins que toute mon audace pour le former : ah ! ne faut-il pas aussi, toute ma présomption pour se flatter qu'il puisse réussir, lorsque, sur-tout, je me trouve privé de presque toutes mes ressources ! Comment puis-je même espérer, lorsque forcé d'aveugler absolument sur mes desseins, la femme qui en est l'objet, il faut, non seulement que je me conduise auprès d'elle avec toute la circonspection imaginable, mais que je parviennè à lui plaire, sans en paroître amoureux ? Quand, d'ailleurs, notre position respectueuse me permettroit d'employer pour la séduire, de ces soins d'éclat qui,

A T H E N I E N N E S. 3

seuls déterminent une femme à croire à notre sentiment, je ne ferois par-là que l'avertir qu'elle a à se défendre ; & , peut-être , ne seroit - ce pas impunément que je l'en avertirois. Elle n'a donc point encore , toute éclairée qu'elle est , le plus léger soupçon de ce qu'elle m'inspire , parce qu'il m'est aisé de le masquer sous des apparences faites pour l'abuser. Je veux , même , s'il est possible , qu'elle ne sorte de cette sécurité , que quand son cœur sera trop plein de moi , pour qu'elle puisse avec avantage , combattre sa passion. Les assiduités les plus marquées , l'air de l'intérêt le plus tendre , mais accompagné du respect le plus profond , une soumission sans bornes , toutes choses qui doivent prendre sur elle d'autant plus qu'elle les sçait moins de mon caractère , sont donc les seules armes que je puisse ouvertement employer pour tâcher de la vaincre. A l'égard de

la forte d'impression que je fais sur son cœur, c'est ce qui m'est encore caché ; mais je ne puis de même ignorer que ma conduite avec elle, commence à la faire rêver, & que, chaque jour, & sans qu'elle s'en doute, je deviens pour elle, un objet plus intéressant. Il me semble aussi, qu'elle cherche avec une forte d'inquiétude à lire dans mon âme ; & que même elle craint que le trouble dont elle la sent agitée, ne l'ait pas pour objet ; & l'incertitude à cet égard doit, en effet, lui être d'autant plus permise que, dans l'impatience où j'étois de pénétrer ce qui pouvoit se passer pour moi dans son cœur, je dois moins, par un stratagème qui me paroît actuellement assez mal imaginé de ma part, lui avoir fait penser que ce soit pour elle, que je me suis décidé. Puisque vous n'ignorez point pour qui j'ai l'air de vivre, je n'ai pas besoin de vous en

ATHÉNIENNES. 7

dire davantage sur cet article. Quoiqu'il en soit, les mouvemens que je crois lui voir, ou qu'elle éprouve, sa jalousie même me semblent si foibles, & en même tems si éloignés des sentimens que je voudrois lui inspirer, que, loin qu'ils me donnent l'audace de parler, j'en suis encore à feindre de ne les pas appercevoir. Vous serez surpris, sans doute, vous qui me connoissez, que j'aye pû m'impôser des loix qui doivent m'être si à charge, & les observer; mais il m'est si important de soumettre la femme que j'attaque, qu'il n'y auroit rien, quelque pénible même qu'il me fût, que je ne me prescrivisse, & dont je ne fusse capable, plutôt que de manquer par ma faute, la plus belle occasion de gloire qui jamais puisse s'offrir à moi. Comme je crains également dans les circonstances où je me trouve, d'en faire trop, ou trop peu;

3

L E T T R E S

& qu'avec les preuves que j'ai que je ne sçais pas encore bien choisir mes ruses, mon in'expérience, prise en certain sens, ne rende dangereux que pour moi, le projet que j'ai formé, je vous conjure, mon cher Antipe, de vouloir bien m'aider de vos conseils. Puiffe l'Amour vous en payer en augmentant, s'il est possible, le sentiment qui vous unit, la belle Théodote, & vous!



L E T T R E I I.

P E R I C L E S A D I O D O T E.

JE ne sçais si tout ce que j'ai fait pour Alcibiade , depuis que la mort de son père , l'a livré à mes soins , a pû me concilier son estime ; mais je ne sçaurois de même ignorer qu'il n'en a pas en moi , plus de confiance ; & je sens avec d'autant plus de vivacité , le peu de cas qu'il paroît faire de mes conseils , que chaque jour il me prouve plus à quel point ils lui seroient nécessaires. Vous ne serez point surpris du chagrin que me cause sa conduite , quand vous sçaurez qu'il vient , avec l'éclat le plus grand , de prendre *Glycérie* , cette Courtisane si fameuse qui est depuis peu de tems à Athènes ; & qu'il vit avec elle , plus in-

décemment encore qu'il ne l'a prise. Je crois avoir prouvé par la douceur avec laquelle je lui pâsse la püérile, & méprisable ambition de séduire, & de tromper des femmes, que je n'ai jamais prétendu qu'il n'amusât point sa jeunesse; mais je voudrois, s'il se pouvoit, qu'il ne la deshonorât pas; & que, fait par sa naissance, pour aspirer aux plus grandes places, plus fait encore par les rares talens qu'il annonce, pour les bien remplir, il ne commençât point sa carrière par donner de ses mœurs, une idée qu'un jour, peut-être, il voudra vainement effacer. De notre tems, *Diodote*, le scandale ne nous sembloit devoir rien ajoûter aux plaisirs; &, croire, ainsi qu'on le fait aujourd'hui, qu'il les augmente, me paroît le comble & de l'extravagance, & de la corruption. On ne doit, pour quelque cause que ce puisse être, manquer à ce qu'on se doit à soi-même;

& cet Alcibiade qui méprise si hautement cette maxime , se repentira plutôt qu'il ne pense , de ne l'avoir pas respectée. Quoiqu'il en soit , j'ose vous affûrer qu'on ne peut plus légèrement immoler de si grandes choses ; & que , de plus , personne ne pouvoit être moins digne que cette fille , de tout ce qu'il lui sacrifie. L'impudence la plus outrée , une impertinence sans bornes , la folie poussée jusques à la frénésie , le luxe le plus insolent , peu de beauté , une jeunesse déjà flétrie ; voilà quel est dans la plus exacte vérité , l'objet pour lequel il se donne de si grands ridicules , & la noble conquête qui remplit aujourd'hui tous les vœux de l'homme du monde qui ; peut-être , a de lui-même , la plus haute opinion. Ce n'est pas , cependant , que je le connoisse assez peu pour croire que , quand il aimeroit *Glycérie* aussi follement que , sans doute , pour en indis-

pôser davantage contre lui, l'esprit de ses concitoyens, il affecte de le faire, sa vanité, & sa légèreté naturelle lui permîssent de s'y fixer. Je n'ignore pas, non plus, toute la différence qu'il y a entre un travers, & une passion; mais je n'en crois pas moins avoir à craindre qu'il ne se sente tout le reste de sa vie, du ton qu'il aura pris auprès d'elle, & qu'il n'en conserve ce goût pour les plaisirs faciles, que j'ai toujours vû conduire à la plus honteuse débauche, & par conséquent, au dernier mépris, tous ceux qui en étoient infectés. Ne medites pas qu'autant par l'excès de son amour-propre, que par la hauteur de son âme, j'ai de quoi me rassurer sur ce malheur. J'ai vû, mon cher *Diodote*, des hommes qui pouvoient avec justice, présumer d'eux-mêmes aussi bien qu'il présume de lui, perdre dans ces avilissantes liaisons, toute leur dignité, & si

nir par être avec justice , l'opprobre de leur famille , & de leur patrie. Je ne vous parle pas ici de l'énormité de ses profusions : je ne puis mieux vous la peindre qu'en vous disant, qu'elles égalaient celles des Satrapes mêmes ; & qu'il n'y a personne ici qui ne soit blessé d'un luxe si indiscret : les Grands , parce qu'ils en sont éclipsés, les Petits , parce qu'ils en sentent plus vivement leur misère. Sa maison , remplie des plus impudens adulateurs , & des plus vils parasites que notre Ville puisse fournir , n'est plus fréquentée des honnêtes gens , soit que dans la crainte de passer pour complices de ses desordres , d'eux-mêmes ils s'en foyent écartés , ou que, trop gêné par leurs vertus , ce soit lui qui les en ait bannis. On ne le voit plus paroître qu'avec un cortège odieux qui , autant par l'excès que par la nature des éloges que les misérables qui le compôsent ,

lui prodiguent , achève de corrompre sa jeunesse , & d'éloigner de lui , tous ceux qui par leurs conseils , ou leur exemple pourroient oppôser une digue à tant d'imprudence , & de déréglement. Quelqu'afsûré que je fûsse déjà du peu d'empire que j'ai sur son esprit , j'ai crû devoir encore lui parler , non sur le ton d'un tuteur de qui , depuis long-tems , il ne reconnoît plus l'autorité , mais comme l'ami le plus sincère , & le plus tendre ; & l'air d'inattention , d'ennui , de raillerie même dont il m'a écouté , a surpâssé encore tout ce que je craignois & de son obstination à se perdre , & du peu d'égards qu'il conserve pour moi. Quelqu'ardente que soit l'envie que j'ai de le voir réformer sa conduite , je ne crois pas qu'il me convienne de lui parler davantage , bien moins encore dans la crainte de me commettre , que parce que , pour me prouver mieux ,

apparemment , le peu de cas qu'il fait de mes conseils , il n'agit jamais avec moins de retenue que quand je lui ai parlé. *Socrate* est donc la seule ressource que votre absence me laisse à Athènes auprès de lui. J'ai , comme vous le savez , formé depuis long-tems le projet de le lier avec ce Philosophe que je ne regarde pas moins comme l'homme le plus vertueux , que comme l'esprit le plus éclairé , le plus étendu , le plus juste , peut-être , qui ait jamais existé ; & je n'ai pas jusques ici à me louer des soins que je me donne pour cela. Ce n'est pas qu'*Alcibiade* ne goûte infiniment le Philosophe ; mais en même tems que je le sens attiré par l'esprit qu'il lui trouve , je le vois repoussé par la vertu qu'il lui croit. Je me flatte , cependant , que l'insatiable desir qu'il a d'apprendre , le desir , non moins violent d'être en tout genre le premier

homme de son siècle, la certitude qu'il a, quoiqu'il la déguise, que les leçons de Socrate, peuvent seules lui donner cette supériorité, la patience de ce dernier, l'inclination même qu'il a prise pour le disciple que je voudrois lui donner, l'ingénieuse simplicité avec laquelle il discute la vérité, & présente la sagesse, triompheront, enfin, de la fougue d'Alcibiade, & de la crainte qu'il a de se corriger. J'ai donc plus que jamais engagé Socrate à venir chez moi ; &, comme à quelque point que le fils de *Clinias* me néglige, il n'ôte pas encore cesser absolument de me voir, & que même, par un effet de son inconstance naturelle, depuis quelque tems, il me voit plus assidûment qu'il ne faisoit, il l'y rencontre quelquefois. Il me semble encore que quand le Philosophe, & *Aspasie* agitent ensemble, quelque question de Morale, il se prête
à

à leur entretien avec moins d'ennui, & d'impaticence qu'en pareil cas il n'en marquoit. *Aspasie* ne me paroiffoit pas non plus s'éloigner de feconder mes foins, & ôfoit quelquefois fe flatter qu'ils ne feroient pas auffi infructueux qu'*Alcibiade* nous l'avoit long-tems fait craindre; mais depuis l'avanture de *Glycérie*, & l'air d'audace dont il la foutient, je la vois tout-à-fait découragée; & il me feroit difficile de vous dire à qui de nous deux, elle caufe le plus de chagriu. Quoique vous ne foyez afsûrément pas, mon cher *Diodote*, de tous fes amis celui qu'il imite le mieux, vous êtes, du moins, celui qu'il écoute le plus. L'habitude où il eft depuis long-tems de vous ouvrir fon cœur, & la forte d'ascendant que votre âge plus mûr que le fien, vous donnent fur lui, me font efperer que vous pourrez plus aifément que perfonne, le faire revenir des frivolités qui l'oc-

cupent , & des travers qui le dégradent. Vos conseils doivent même être pour lui , d'un poids d'autant plus grand que , comme les miens , ils ne blesseront pas son orgueil , & qu'il pourra moins imputer à l'humeur chagrine de la la vieillesse , ce que vous croirez devoir lui dire sur ses déréglemens. Ecrivez lui donc , je vous en conjure ; mais , sur-tout , cachez-lui avec soin que c'est moi qui vous en ai prié : plus il croiroit me devoir les reproches dont vous l'accâblerez , moins ils lui deviendroient utiles. Si des affaires indispensables ne vous retiennent point où vous êtes , je vous prie aussi , de revenir à Athènes , le plutôt qu'il vous sera possible. Si je compte beaucoup sur l'impression qu'il recevra de votre Lettre , je compte beaucoup plus encore sur la honte qu'en vous voyant , il doit sentir de se trouver si peu digne d'un ami si vertueux.

LETTRE III.*ALCIBIADE A ANTIPE.*

JE ne suis pas moins convaincu que vous, mon cher Antipe, qu'en général il vaut mieux donner aux femmes, mauvaise opinion de son cœur, que de son goût ; mais cela ne m'empêche pas de croire qu'il peut s'en trouver aussi, qui soient moins blessées des erreurs du dernier, que de la corruption de l'autre ; & c'est précisément ainsi que pense celle que j'attaque. Il ne m'eut pas été difficile, comme vous le sçavez, d'offrir à sa jalousie, des objets plus dignes de l'exciter, qu'une Courtisane plus vile encore, d'ailleurs, par sa façon de penser que par son état ; & , si je ne l'ai pas fait, ce n'a été que dans la crainte très-légitime qu'elle ne pût me voir avouer,

B ij

sur-tout avec toute la publicité que, dans mes projets, j'étois obligé d'y mettre, une femme d'un certain ordre, sans craindre de se voir un jour sacrifiée avec aussi peu de ménagement. Dans la position où je vous l'ai peinte, devois-je à mon tour, sans lui prêter une incon séquence dont il se pourroit que l'a-mour la rendît capable, mais dont il n'étoit pas naturel que je la soupçon-nâsse, me flatter qu'une pareille per-pective ne suffît point, ou pour empê-cher le penchant de naître, ou, s'il étoit déjà né, pour en arrêter les effets? *J'au-rois, dites-vous, mieux fait d'attendre que le tems m'eût découvert quels étoient ses sentimens pour moi, que de me ser-vir pour les pénétrer, d'un stratagême qui, sans me procurer les lumières que je cherchois, pouvoit me faire courir le risque d'être dégradé à ses yeux : la crainte que je vous ai marquée de ne pas*

encore sçavoir bien choisir mes ruses, vous dit assez combien sur cela je suis du même sentiment que vous. Quoiqu'il en soit, on s'étonne encore plus qu'on ne me blâme, de ce que j'ai fait un si mauvais choix : on fait plus : on m'en plaint : je ne sçais quelle sera la suite de ces divers mouvemens ; mais l'âme des femmes ne s'arrête pas toujours où elles voudroient : le plus important auprès d'elles, est de leur inspirer de l'intérêt : j'en inspire : nous verrons donc.

Quant aux conseils dont votre Lettre est remplie, en discutant les différentes choses que vous m'y propôsez, j'ai crû que j'avois passé le tems d'appliquer les unes, & j'ai crainct que les autres ne me fussent inutiles, ou pernicieuses. A quoi, par exemple, voudriez-vous que me servît ce silence respectueux que vous me recommandez avec tant de force, qu'à faire penser à une

femme qui doit avoir au moins quelques soupçons de mon amour , que j'ai fait mes réflexions , & qu'elles m'ont conduit au repentir de l'aimer ? A l'égard de cette langueur tendre que vous voulez qui lui peigne seule mes sentimens, m'en tenir là, ne seroit que retourner sur mes pas. Ce n'est point que je ne croye que cette même langueur ne fût très-placée dans la pôfition où j'étois il y a quelques jours ; mais c'est que je suis persuâdé que , dans la situâtion où j'ai sçu me mettre depuis , cela ne me donneroit qu'un ridicule ; & j'ai crû remarquer que les femmes pardonnent les ridicules beaucoup moins aisément que les torts. J'ajoûte aussi , que tous ces moyens-là , plus propres , ce me semble , à faire durer les préliminaires presque autant que la passion même , qu'à en faire naître une , sont assez peu de mon caractère , plus fait pour triompher par l'audace , des obstacles qui peuvent se présen-

ter , qu'à tâcher de ne les surmonter que par la lenteur. D'ailleurs , fans connoître encore les femmes auffi bien que je me flatte de le faire un jour , je ne puis imaginer qu'un fèxe qui ne paroît férieufement occupé que de tout ce qui peut le conduire à plaire,puiffe jamais être bleffé d'apprendre qu'il y eft parvenu , de quelque façon même qu'on le lui dife ; & que quand , par exemple , on leur montre plus de defir que de fentiment , & plus d'efpérance que de crainte , elles ne nous fçachent pas intérieurement plus de gré de l'hommage que nous rendons à leurs charmes, qu'elles ne nous veulent de mal de l'infulte que nous paroiffons faire à leur vertu. Vous vous êtes , de plus , permettez - moi de vous le dire , trompé à l'état des chôfes. Je n'en fuis pas , comme , de vos confeils , je dois inférer que vous l'avez imaginé , à inftruire de ma tendrefle , la femme qui en eft l'objet ;

mais à la conduire à la partager. Eh ! pensez-vous que ce fût en la tenant dans l'indécision sur mes propres sentimens , que je pourrois l'y déterminer ? Séduite, peut-être , par les charmes de ma jeuneſſe , mais retenüe par tout ce qu'elle a à redouter , tant de mon imprudence , que des mœurs mêmes qu'en entrant dans le monde , j'ai affichées , sur combien d'objets n'ai-je point à l'aveugler ! Sur combien d'autres n'ai - je pas à la faire changer d'idées ! Et cet amour , masqué de tant de respect qu'il ne pouvoit qu'en être toujourns méconnu , me paroiffoit bien peu fait pour l'emporter loin d'elle-même , autant que j'ai besoin qu'elle le ſoit. Je m'en ſuis donc , toutes réflexions faites , tenu à ne lui montrer que par mes actions , tout ce qu'elle m'inspire , à la voir avec la plus opiniâtre affi- diuité , & à attendre que le hazard qui dans tant d'entreprises , m'a toujourns ſi

bien servi , me procurât l'occâsion de m'expliquer. Il me sembloit qu'entre deux personnes qui se voyent très-fréquemment , & qu'on laisse seules quelquefois , cette occâsion ne devoit pas tarder à naître ; mais par malheur son mari a eu à faire quelque chose de fort important ; & , comme les lumières de sa femme lui sont connües , pour être plus à portée de la consulter , il a jugé à propos de ne travailler qu'auprès d'elle. Si cette fantaisie de sa part , n'a point empêché que je ne la vîsse , elle m'a , du moins fait perdre de précieux instans ; & je n'ai pû , sans une douleur crüelle , me voir privé du bonheur de dire que j'aime , & d'apprendre , peut-être , que je suis aimé. Quelque sévèrement que , soit par un respect très-placé pour cet incommode mari , soit dans le dessein de me cacher l'impression qu'elle recevoit de ma présence , elle s'observât , j'ai crû voir dans

ses yeux, le desir que je pûsse m'expliquer, & combien, par sa propre impatience, elle justifioit la mienne. Je suis même bien trompé s'ils ne m'ont pas plus d'une fois prescrit de la modérer, & marqué de la crainte que des gens qui ne m'en auroient pas sçu le même gré qu'elle, ne la faisissent aussi bien. Malgré tous les vœux que je faisois à l'amour; ces cruelles entraves ont duré trois jours; trois jours dont il me seroit impossible de vous peindre la longueur, & qui auroient affligé mon âme au-delà de toute expression, si je n'avois eu de fortes raisons de croire que mon chagrin n'étoit pas moins partagé qu'il n'étoit apperçu. Ce n'est pas, cependant, que je ne croye devoir beaucoup à cette même contrariété qui m'a desespéré; &, s'il est aussi vrai qu'on l'assure, que les sentimens s'accroissent en proportion de la gêne qu'ils éprouvent, ces jours qui m'ont paru si

crüels, n'auront pas absolument été perdus pour moi. C'est ce que j'éclaircirai le plutôt qu'il me sera possible; &, peut-être, à peine aurez vous reçu cette lettre, qu'à quelques égards, du moins, mon sort sera décidé. Je ne dois pas avoir besoin de vous dire avec quelle promptitude, sur tout, s'il ne trompe pas mes espérances, j'aurai soin de vous en instruire.



L E T T R E I V.

L E M E M E A D I O D O T E.

JE connois trop & le style de *Périclès*, & l'opinion qu'il a conçue de moi, pour qu'il me soit possible de douter que ce ne soit non-seulement à son instigation, mais, pour ainsi dire, sous sa dictée, que vous m'avez écrit. Tout cruel qu'il est pour moi de voir celui de mes amis qui devoit me connoître le mieux, adopter avec tant de facilité, des idées qui me sont si défavorables, ce m'est, je l'avoüe, une sorte de consolâtion d'avoir dans cette circonstance, moins à me plaindre de son cœur que de sa crédulité. De quelque injustice, toutesfois que je croye devoir accuser *Périclès*, je ne vous en dissimule pas davantage que tous les reproches qu'il me fait, ne sont point éga-

lement mal fondés ; & que si , comme il l'imagine , je ne suis pas la dupe de certains objets , il ne doit pas en penser moins de mal de moi , puisqu'il est vrai que j'affecte de l'être. Il me seroit à cet égard , plus aisé qu'il ne pense , de me justifier à ses yeux ; mais j'ai de si fortes raisons d'être persuadé que quand je lui dirois quels sont les motifs du scandale que je mets dans quelques points de ma conduite, il n'en auroit encore que moins de dispôptions à m'excuser , que j'aime infiniment mieux lui paroître ridicule , que de le mettre à portée de connoître les torts que je puis avoir , soit avec lui , soit avec moi-même. Tout ce que je puis , quant à présent vous dire au sujet de cette même Glycérie qui me paroît vous causer , ainsi qu'à lui , tant d'effroi , c'est que je la vois telle exactement qu'il vous l'a peinte. Vous me demanderez , sans doute , pourquoi la jugeant moi-même ,

si peu digne d'attachement , non-seulement j'agis comme si je l'aimois , mais j'ai affiché ce goût avec une audace plus révoltante , s'il se peut , que ne seroit le goût même , puisqu'au moins le dernier auroit l'excuse du caprice , & qu'on ne sçauroit en trouver à l'autre. Qu'il vous suffise de sçavoir que cette Glycérie qui a causé à Périclès , de si vives inquiétudes , & lui a fait débiter de si brillantes maximes , n'a été pour moi qu'un arrangement de pure politique. Ce langage , je le sens , doit vous paroître fort obscur ; mais comme il faudroit , pour que vous pûssiez l'entendre , vous dévoiler des projets dont le succès seul peut m'absoudre , & dans lesquels , d'ailleurs , je vous crois moins fait que personne pour entrer , je vous prie de ne vous pas offenser que sur cela , je ne vous en dise point davantage. Si je dois en juger par un article de votre lettre , ces mêmes projets qui m'ont

paru d'abord les plus extravagans qu'il fût jamais possible de former, ne sont pas si loin de leur réussite que j'avois sujet de le craindre ; & quoique l'intérêt que l'on semble prendre à ma conduite, n'ait, peut-être, pas le motif que je desirerois qu'il eût, je suis fort trompé si, en supposant que je ne le doive point encore au sentiment que je voudrois inspirer, je ne le fais pas bien-tôt changer de nature : mais, sans vous donner plus long-tems des énigmes à deviner, je vais commencer une justification que les reproches de Périclès, & l'impression que je sens qu'ils ont faite sur vous, me rendent si nécessaire.

L'excès de mon luxe égale, dit-il, le luxe des Satrapes mêmes : je ne sçais si cette imputation est, ou non, fondée ; mais, ce que je n'ignore pas, c'est que si je ne fais que les égaler en cela, ce n'est qu'à l'impossibilité où je suis de les surpâsser, qu'il

faut s'en prendre. Ma naissance me prescrit ce même éclat que l'on me reproche avec tant d'amertume ; & ma fortune me donnant les moyens nécessaires pour le soutenir, je ne me croirois pas excusable de le modérer. Si, sur ce chapitre, les mœurs des siècles pâssés doivent ou ne doivent pas avoir la préférence sur les mœurs actüelles, c'est une discussion que je croirois fort déplacée ici, & que par conséquent, vous voudrez bien que je n'entame pas. Ce que je crois seulement, contre l'affertion de Périclès, c'est que les hommes, toujours vains dans quelque sitiâtion qu'ils ayent pû se trouver, n'ont fait des vertus de la tempérance, & de la frugalité, que pour en satisfaire plus décemment leur avarice, ou pour en masquer mieux leur misère ; ou que si l'on doit, en effet, les regarder autrement que comme des vertus de convention, de convenance, ou de nécessité, ce n'est

n'est pas ma faute si je suis né dans un tems où elles ne feroient plus qu'avilir ceux qui voudroient s'en parer encore. Périclès lui-même n'est-il pas une preuve de ce que j'avance ? Il est vrai qu'en général les hommes aujourd'hui font plus de cas des vices qui leur sont utiles, que des vertus qui ne le sont qu'à ceux qui les possèdent ; & c'est aussi une des raisons qui me font croire que ma prodigalité est moins universellement blâmée que ce que mon tuteur & ses amis appellent son *œconomie* : vertu, si c'en est une, qu'il rend fort à charge à tous ceux qui dépendent de lui, & à laquelle, aussi, je les vois très-dispôsés à donner un nom moins honorable.

Les Grands, ajoûtez-vous, sont blessés de mon faste, parce qu'il les éclipse : pourquoi s'en laissent-ils éclipser ? Est-ce ma faute, si le peu d'élévation de leur âme, leur rend le murmure plus facile que l'i-

mitation? *Les Petits*, dites-vous encore; sont par une autre raison que les *Grands*, aussi révoltés que ceux-là, de l'excès de ma magnificence: qu'est-ce que tout cela veut dire, si ce n'est que je déplais aux premiers, parce que ma façon de vivre en fait mieux remarquer la bassesse de leur âme; & que prouve le chagrin des autres, si ce n'est que de tout tems l'envie a été le partage de la misère? Je doute si peu de cette dernière vérité que, même en comblant de biens ceux à qui leur indigence rend nécessaires mes bienfaits, je suis beaucoup plus sûr d'exciter leur jalousie, & même de faire naître la haine dans leur cœur, que de leur paroître mériter de leur part, de la gratitude. Vous ne m'en rendriez pas plus de justice, si vous infériez de la façon dont je pense des hommes à cet égard, que je dois en voir leurs besoins avec moins de dispôtion à les soulager. Peut-être defi-

rerois - je pour eux-mêmes de les voir plus susceptibles qu'ils ne le sont , d'un sentiment qui , en leur faisant honneur , ne pourroit qu'encourager la bienfaisance : mais , quand ce que je puis faire pour eux , me seroit aussi pénible qu'il me l'est peu , quel prix pourroient - ils m'en offrir qui pût valoir cette joie si pure que l'on goûte en secourant un infortuné ? Cessez donc de croire , pour me servir ici , soit de la phrâze de Périclès , soit de la vôtre , *que je ne puis donner tant au luxe , sans dérober tout à l'humanité ; & que je me trouve plus heureux de ce que je perds , que de ce que je répands.* J'ai , à la vérité , vû trop souvent à la honte de la nature , unir à la prodigalité la plus outrée , la plus monstrüeuse avarice ; mais foyez sûr qu'il y a dans l'âme d'Alcibiade , un sentiment trop juste de ce qui fait la véritable grandeur , un desir trop ardent de pouvoir s'estimer lui-même pour qu'on

puisse jamais avoir à lui reprocher un si avilissant mélange. C'est par un effet de la dignité qui y régné, qu'en me défendant contre ceux des reproches de Périclès, que je crois ne pas mériter, je conviens, de bonne foi, que je pourrois donner à ce qu'il appelle mon luxe, des objets moins frivoles que les objets qu'il a ordinairement: mais à qui peut-on s'en prendre avec plus de justice qu'à lui-même, qu'à lui, dis-je, qui consultant dans mon éducation, moins ce que je suis que ce qu'il desiroit que je fusse, & plus son caractère que le mien, s'est fait une loi qu'il n'a jamais violée, de me laisser tout à désirer: lui, qui connoît si bien les hommes, devoit-il, pouvoit-il même ignorer que la contrainte, loin de les affoiblir, donne toujours aux penchans plus d'étendue, & d'activité; & qu'il n'y a rien à quoi nous nous livrions avec plus de fureur qu'à ce dont nous avons long-

tems été privés. Un peu plus de condescendance pour mes goûts , les eût , sans doute , modérés , & m'eût empêché de chercher dans l'abus de la jouissance , une sorte de dédommagement d'en avoir trop tard connu les charmes ; peut-être même encore la sévérité dont je les lui ai toujours vû combattre, & resserrer, m'a-t-elle plus que la nature, jetté dans la profusion dont il me fait un crime , & dont je conviens sans croire, cependant, que je doive en penser comme lui.

A l'égard de mes sociétés , j'avoüe qu'en respectant la vieillesse autant que je le dois , & même la croyant admirable pour le réglemeut des mœurs , je n'ai pas imaginé qu'il fallût m'enterrer avec tous les Barbons d'Athènes ; & que je ne dûtse me chercher des amis que parmi ceux qui , si toutesfois il en reste encore, ont eu le bonheur de voir , & d'entendre *Solon*, Il n'est pas bien étonnant

que la différence des âges , en mette dans les plaisirs , & que les leurs ne soient pas les miens ; que je jette en passant , quelques fleurs sur les épines de la Philosophie ; que je tempère par un peu de volupté , l'austérité de la sagesse ; & qu'enfin il puisse m'être permis de ne pas dîner tous les jours avec l'Aréopage.

Vous voudrez bien me dispenser de répondre sur ce cortège odieux , & corrompateur dont Périclès prétend que je suis sans cesse environné : Thrazylle , Axiochus , Antipe , Adymante & quelques autres du même ordre le compôsent ; & , s'il est vrai que du côté de ce qu'à un certain âge , on appelle les *mœurs* , je pourrois me choisir des amis qui les eussent plus exactes , du moins , dans le choix que j'ai fait de ceux-là , ne trouvera-t-on pas de quoi justifier le reproche que me fait Périclès , de ne vivre qu'avec des parasites , & des flatteurs. Ce n'est pas qu'il

n'en vienne chez moi ; & que je ne compatisse peut-être un peu trop au besoin qu'ils ont d'y être reçus ; mais les gens qui n'y doivent être admis qu'en qualité de courtisans , n'y portent pas le titre d'amis : & si (car pourquoi le diffimulerois ?) j'ai la foiblesse d'aimer la flatterie , je ne sçais pas m'avilir au point d'estimer le flatteur , & d'accorder à l'adulation , & à la bassesse , les sentimens qui ne sont faits que pour la vertu. Quant à Socrate , j'avoüe que j'ai long-tems été à son égard dans les dispôfitions dont m'accuse Périclès ; mais il faut nécessairement , pour croire que je mérite encore le blâme de le négliger , que vous ayez , entre la lettre de mon tuteur , & la vôtre , mis un bien long intervalle , car Socrate n'a pas à présent de disciple , ni qui le voye plus souvent , ni qui l'écoute avec autant de plaisir que moi. Pour Aspasia , la façon très-éclatante dont j'ai quitté Glycérie , ne lui laisse plus contre moi ,

que la rancune de ce que je l'ai prise. Cette rancune, à ce qu'il me semble, s'affoiblit même si bien de jour en jour, que je suis fort trompé si Périclès a encore à craindre qu'Aspasie ne veuille point achever l'ouvrage qu'elle avoit commencé si bien. On vous attend à Athènes depuis long-tems, mon cher Diodote; mais personne ne peut ni vous y attendre avec plus d'impatience que moi, ni vous y revoir avec plus de plaisir.



LETTRE V.

LE MESME A ANTIPE.

NON, mon cher *Antipe*, vous ne vous êtes pas trompé: c'est *Aspasie*, c'est cette même femme que son éloquence, & ses charmes rendent si fameuse, que le divin Socrate regarde comme un des premiers génies de son siècle, & qui semble avoir en Périclès subjugué toute la Grèce, c'est elle, dis-je, que j'adore, & de qui j'ose même ne me pas croire haï. N'attribuez point, de grâce, à la présomption seule l'idée où je suis qu'elle ne me voit pas avec toute l'indifférence que vous m'annoncez, & dont, en effet, mille raisons devoient me faire craindre qu'elle ne payât mes sentimens. Il est vrai que je desire très-vivement de lui

plaire : ma vanité , j'en conviens encore ; feroit fenfiblement flattée de remporter ce triomphe fur la fienne , fur fon cœur , fur fes devoirs , fur Périclès même. Il me femble , d'ailleurs , que quand elle n'auroit pour elle que fa beauté , elle n'en feroit pas moins , de toutes les femmes d'Athènes , celle qui me toucheroit le plus ; & , cependant , je n'en crois pas devoir davantage aux rêves du defir , & aux illufions de l'amour-propre , la fenfibilité que je lui trouve pour moi. Pourquoi , par exemple , elle qui , non-feulement pourroit me parler de tant de chofes , mais qui ne m'a d'abord offert qu'un fecond , & très-incommode Socrate , ne peut-elle plus m'entretenir que de l'amour ? Que toute autre qu'Aspafie ne m'entretînt que de ce fentiment , & de fes effets , je ne me croirois pas en droit d'en conclûre que j'ai touché fon cœur , ou enflammé fon imagination ; & ne don-

nerois pour cause , à cette fatigante monotonie que la disette d'idées , & la nécessité où , par le seul vice de leur éducation , les femmes , en général , sont forcées de tourner autour du cercle le plus étroit : mais , quand je ne sçaurois point par moi-même , qu'il n'y a rien de si sublime à quoi l'esprit d'Aspasie ne puisse s'élever , il me suffiroit de l'opinion qu'en a toute la Grèce , pour ne point douter qu'elle n'ait quelque raison particulière de revenir si souvent avec moi sur une passion dont les détails paroissent si peu faits pour l'occuper. Il semble , à la vérité , de la façon dont elle me présente les objets , qu'elle soit plus dans l'intention de me prémunir contre les erreurs de ce sentiment que de me l'inspirer ; mais ses yeux me parlent un langage si différent ; j'y lis une ardeur qui s'accorde trop mal avec les leçons que médicte sa bouche , pour que je puisse rai-

sonnablement lui supposer d'autre dessein que le dessein de sonder mon cœur , & de m'aider à deviner le sien. Si ma timidité, beaucoup moins encore que les raisons que je vous ai marquées dans ma dernière lettre, ne m'a pas encore permis de lui dire que je l'aime, elle n'a, pourtant, pas été au point de le lui laisser absolument ignorer ; mais, toute persuadée que j'ai lieu de la croire, de l'impression qu'elle fait sur moi, je la sens arrêtée sur la sienne par ma jeunesse dont la fougue, trop connue, ne la fait pas moins trembler pour le bonheur de son sentiment, que pour le secret que sa position lui rend si nécessaire. Quelque gré qu'elle m'ait sçu d'avoir quitté *Glycérie* aux premiers reproches qu'elle me fit de l'avoir prise, cette aventure, en donnant à son cœur, le mouvement que j'en espérois, lui a fait prendre de mes goûts, & de ma façon de penser, une idée qui l'inquiète, &

me nuit. Elle craint , enfin , que je ne sois conduit auprès d'elle que par le desir ; & il est tout simple qu'adorée , & à si juste titre , du plus grand homme de la Grèce , elle ne veuille point n'être que l'objet d'une fantaisie qui ne lui laisseroit que la honte , & le repentir de s'y être livrée. Nos terreurs respectives , la nécessité que la décence lui impôse de me cacher les siennes , parce que me les montrer ; & m'avoüer qu'elle m'aime est pour elle , la même chose ; la difficulté que je trouve à l'instruire de mes sentimens , répandent dans nos entretiens , une contrainte singulière , & qui me paroît ne lui pas être moins à charge qu'à moi-même. Dois-je attendre qu'elle me parle ? Dois-je moi-même lui parler ? Si *Aspasie* n'est pas pour moi dans les dispositions où , & fort légèrement , peut-être , je la suppose , que ne pensera-t-elle pas de mon audace ; & combien en mê-

me-tems ne me trouvera-t-elle pas coupable envers Périclès ? Je sens qu'elle ne peut excuser mon crime qu'en le partageant ; & , si je ne crains pas d'en commettre un , je voudrois bien , du moins , ne pas en commettre un inutile. Toutes ces considérations , & la violence de mes desirs , m'agitent , & me tourmentent à un point que je ne sçaurois vous exprimer. Tantôt c'est ma timidité tantôt ce sont mes espérances que je me reproche : mais quand je veux le plus , croire les dernières mal fondées , une voix secrète qui , peut-être , n'est que la voix de mon amour-propre , m'y ramène malgré moi. J'éprouve d'une façon bien crüelle que la sorte d'expérience qu'on acquiert avec des femmes telles que celles qui m'ont jusques à présent occupé , sert bien peu avec des femmes d'une autre espèce, Pour avoir été l'objet des desirs de *Glycérie* , & de plusieurs autres du

même genre , du moins , par la façon de penser , en sçais-je mieux comment me conduire avec *Aspasie* ? Vous me direz , sans doute , que celle-ci n'a d'abord été que ce que nous voyons l'autre ; & lorsque mon audace naturelle veut prendre le dessus , je ne sçais que trop aussi me le dire : mais combien la supériorité de ses lumières , la dignité de ses sentimens , l'amour même de Périclès ne l'ont-ils pas annoblie ! Quel est celui d'entre nous qui ne croie pas qu'elle étoit autrefois moins à sa place qu'elle n'y est aujourd'hui , & qui ne soit plus disposé à faire un crime à la fortune de l'abaissement où d'abord elle l'a fait vivre que du rang auquel elle l'a depuis élevée ? Comment ôser me prévaloir auprès d'elle de ses premiers égaremens , lorsque sa conduite présente me permet si peu de me les rappeler ? Je crains bien , cependant , que le respect qu'elle m'inspire , tout

placé qu'il me paroît , ne nuise beaucoup à la réüffite de mes deffeins ; & je fuis , même , fort trompé s'il ne m'a pas , il y a quelques jours , fait perdre la plus belle des occâfions. Nous étions feuls : à fon ordinaire elle me fouûrioit , & , ce me femble , fort tendrement : car je ne dois pas oublier de vous dire que quand perfonne ne nous éclaire , fon ton , & fes regards font très - différens de ce que je les trouve lorfque ce n'est qu'en public que nous nous voyons : tout d'un coup (eh ! jetteroit-elle fur mon ajustement un regard fi curieux , fi elle ne m'aimoit pas !) elle m'a dit que mes cheveux étoient arrangés avec une fymétrie qui ne lui plaifoit point , s'est levée avec vivacité , & a travaillé elle-même à leur donner cet air de defordre qu'elle defiroit qu'ils eüffent. Non , mon cher Antipe , il ne fe peut pas qu'entre les bras de cette Théodote que vous aimez
avec

avec tant de fureur, vous foyez plus émû que je ne l'ai été en sentant sur moi, les mains d'Aspasie. Malgré la violence de mes transports, je les ai contraints quelque tems: enfin ils l'ont emporté sur toutes les raisons que je croyois avoir de les renfermer. Je l'ai ferrée contre mon sein avec une ardeur extrême. Tout marqué qu'étoit en moi ce mouvement, elle n'a point paru d'abord y faire attention: peut-être ne vouloit-elle, ou ne pouvoit-elle pas s'arracher au plaisir de se voir confirmer par cet emportement ce que jusques-là mes yeux seuls avoient ôsé lui dire, ou me priver d'un bonheur que je paroissois sentir avec tant de vivacité: peut-être aussi, son indifférence sur ce que je faisois, étoit-elle la seule cause de sa condescendance: ah! plaise à l'Amour que je me trompe quand je ne lui suppôse que celle là! Je ne sçais si, dans l'extrême agitation où

j'étois , je ne lui ai pas témoigné mes sentimens d'une façon qu'elle ait dû craindre , ou qui ait pû l'offenser : mais enfin , elle a rougi , & s'est retirée d'entre mes bras avec une sorte de terreur qu'elle n'auroit pas eüe si elle s'y fût vüe avec autant de plaisir que je m'en flattois. Ses regards sembloient toutesfois exprimer plus de trouble que de colère : emporté trop loin de moi-même pour pouvoir plus écouter mes craintes que mes desirs , j'allois me jeter à ses genoux , & parler ; mais Périclès est entré ; la physionomie d'Aspasie est redevenue impôsante , & sévère ; & il ne m'a pas été difficile de remarquer qu'elle évite soigneusement depuis ce tems-là , de se trouver seule avec moi ; mais j'ai crû remarquer aussi , que ces mêmes précautions qui me desespèrent , lui coûtent à prendre ; que c'est un sacrifice qu'elle fait à sa vertu , & le dernier , peut-être ,

qu'elle ait la force de lui faire. Du moins, si je sçais bien lire dans ses yeux, me paroît - elle accâblée de la loi qu'elle s'impôse ; & si elle lui est aussi onéreuse que j'ai lieu de le suppôser, ma première Lettre pourroit bien vous apprendre ma victoire. Plus elle me fuit, plus, en me prouvant par - là combien elle me trouve dangereux pour son cœur, elle m'invite à la poursuivre ; & c'est toujourns avec tant de regret & par conséquent avec si peu de force, que la vertu combat l'Amour, qu'il me paroît impossible que la résistance d'Aspasie ne cède pas à la première occâsion. Vous dire que je n'en doute pas, est vous dire assez avec quel empressement je la cherche, & avec combien d'ardeur je la faisirai. Les apparences du respect peuvent, il est vrai, conduire à plaire ; mais je le crois si peu fait pour déterminer, que je doute fort qu'à notre

première rencontre, Aspasia n'ait pas plus à se louer de ma témérité, qu'à se plaindre de ma retenüe.



LETTRE VI.

LE MEME A THRAZYLLE.

POUR peu que vous vous rappelliez dans quelle vûe je m'étois condamné à l'avilissement de vivre avec Glycérie, vous ne serez pas surpris qu'ayant par le chagrin qu'Aspasie en a conçu, & par le mouvement qu'elle a donné à son cœur, tiré de cette scandaleuse liaison tout le parti dont je m'étois flatté, je croye ne pouvoir trop tôt la rompre. Quand même mes projets ne m'en auroient pas impôsé la nécessité, l'impertinence naturelle de cette Courtisane, prodigieusement augmentée, & , peut-être, par la gloire de m'appartenir, après m'avoir, soit par son excès même, soit par mon goût pour les choses singuliè-

res, d'abord amusé, m'étoit, ainsi qu'à tous mes amis, devenue si à charge qu'il ne m'auroit pas été possible de la supporter plus long-tems. Une perfidie atroce qu'elle m'avoit faite il y a quelques jours, & que l'extrême liberté que je lui laissois, rendoit on ne peut pas plus gratuite de sa part, m'avoit donné, pour la quitter, le plus spécieux des prétextes; & je n'aurois pas, non plus, manqué de le saisir, si la crainte que l'on n'attribuât à la jalousie, ce qui n'auroit été que l'effet de l'impatience qu'elle me cause, & du dégoût qu'elle m'inspire, ne m'eût forcé de dissimuler mon ressentiment, & d'en suspendre les suites. Vous conviendrez, je crois, tout le premier, qu'après la honte de l'avoir prise, je ne pouvois pas me couvrir d'une plus crüelle ignominie que de donner par ma conduite, quelque sujet de m'accuser d'en être amou-

reux. Je serois, au reste, moins fatigué de ses vices, & d'elle-même, que je n'en voudrois pas retarder plus long-tems un sacrifice qu'Aspasie, à la vérité, n'exige point, qu'elle ne paroît même pas desirer, mais qu'intérieurement elle ne peut qu'avec peine me pardonner d'avoir tant différé, & sans lequel je sens que je ne la déterminerai jamais en ma faveur. Il me falloit, cependant, une raison qui mît ma gloire à couvert: par bonheur, hier, Glycérie me l'a fournie par une scène où elle a porté si loin le caprice & l'insolence, & dont heureusement j'ai tant de témoins, que, quelque envie que l'on puisse avoir de me donner un ridicule, il n'est plus possible que ce soit à aucun motif humiliant pour moi, que l'on attribue notre rupture. Avec quelque opprobre pour elle, que, dans la fureur où elle m'avoit mis, je l'eusse forcée

de sortir de ma maison du Céramique , où cette scène s'étoit pâssée ; & malgré la parole que je lui avois donnée que je ne la reverrois jamais , elle a , ce matin , jugé à propos de m'écrire , moins encore , comme vous pourriez le croire , pour tenter un raccommodement , que pour feindre de la jalousie , & pour m'accâbler , au surplus , de toutes les injures imaginables. L'extrême dureté qui régné dans la réponse que je lui ai faite , & que je vous envoie pour la répandre , parce que , mortifiante comme elle l'est pour son orgueil , je ne sçaurois me flatter qu'elle le fasse , vous fera penser , sans doute , que la colère seule a pû m'en dicter une pareille : vous vous tromperez ; le mépris qu'elle m'inspire , tout profond qu'il est , ne me l'auroit même pas arrachée , si je n'eusse eu besoin de constater à Aspasia , qui doute extrê-

mément de ma bonne foi , & que sa défiance , quelque loin qu'elle la porte , n'en sauvera pas plus de mes pièges , toute la réalité du sacrifice que je lui fais. Cependant , toute forte qu'elle est , cette raison ne m'auroit point engagé à blesser si vivement l'amour - propre de Glycérie, si , en la traitant avec plus d'égards , je n'eusse eu à craindre que l'espérance de me ramener , ne l'obligeât à se prescrire dans cette circonstance , autant de modération que j'ai besoin qu'elle y mette d'emportement & d'éclat ; & je la connois mal , ou , avec les mesures que j'ai prises , elle me donnera sur cela toute la satisfaction que je puis desirer. Quant aux arrangemens qu'en la quittant , je crois de ma dignité personnelle de prendre , vous voudrez bien , mon cher Thrazylle , que ce soit vous que j'en charge. Vous connoissez ma façon de pen-

58 L E T T R E S

fer ; je sçais quelle est la vôtre ; &
je ne crains point que nous ayons ni
vous , ni moi , à rougir de ce que vous
aurez décidé.



LETTRE VII.*LE MEME A GLYCERIE.*

Où l'on ne croit point l'amour, on ne supporte pas la jalousie. Où l'on paye la complaisance, on ne veut pas trouver le caprice. On ne p^âsse qu'à la beauté, encore faut-il pour cela, que le desir lui donne des droits sur nous, le ton de l'empire. On n'est point fait pour être la victime du souvenir que conservent de la leur, les femmes en qui le tems l'a flétrie, & que, d'ailleurs, la b^âssesse de leurs mœurs, plus encore que l'infériorité de leur naissance, ne rend point faites pour les égards. Si le comble de la sottise est de vivre quelquefois avec celles-là sur le ton de l'égalité, le comble de la dégrad^âtion seroit de leur permettre l'insolence. Sur ce que, relativement à vous, j'ai

crû devo ir décider , je ne trouve rien à changer. Vous me demandez dans votre Lettre, *de faire bien mes réflexions* avant que de prendre sur ce qui vous concerne , un parti définitif. Vous trouverez dans la mienne , toutes celles que j'ai pû faire, & les dernières en même tems dont vous puissiez être ou la cause, ou l'objet.



LETTRE VIII.*LE MEME A ADYMANTE.*

ON auroit , & le plus ouvertement du monde , quitté mille femmes , que celle qui leur succéderoit , toute peu faite même qu'elle pût être pour vous fixer , n'en feroit pas moins convaincûe que c'étoit à elle seule que cette gloire étoit réservée. Jugez de-là , de toute la tranquillité où Aspasia doit être sur mes sentimens , & si les clameurs de Callipide , en supposant toutesfois qu'elles percent jusques à elle , sont faites pour la troubler. Vous me paroissez , au reste , si tenté de me croire avec celle-ci tous les torts qu'elle me donne , que je le suis à mon tour , de vous prouver par le récit le plus exact de ce qui s'est pâssé entre elle & moi , à quel point ses plaintes sont

injustes. Le matin du jour qui vit une si belle union se former, nous y pensions tous deux si peu qu'il nous auroit également été impossible d'imaginer que le soir même nous dûssions être si bien ensemble. Elle s'exprimeroit donc avec plus de justesse qu'elle ne fait, si, au lieu de dire *quand il me rendit sensible à ses soupirs*, elle disoit, *quand je cherchai à lui inspirer des desirs, & qu'enfin j'y parvins*; car il est de toute vérité que si elle ne l'eût pas cherché, & même avec une opiniâreté presque incroyable, mon inconstance ne seroit pas aujourd'hui ce qu'elle auroit à me reprocher. Il est encore si vrai qu'une sensibilité momentanée étoit tout ce qu'elle exigeoit de moi, que quand, sans avoir plus eu l'idée de faire des conditions que nous ne nous en donnâmes le tems, nous nous trouvâmes tout arrangés par pur égard, je lui propôfai de l'amour, elle me répondit ingénüement

que c'étoit la ch^ose du monde dont elle étoit le plus dégoûtée. Comme c'est aussi, ce que j'accorde le moins volontiers, sans insister sur ma prop^osition, je me contentai de la louer de ce qu'elle étoit assez Philosophe pour sentir combien le plaisir, & cette passion sont indépendans l'un de l'autre; & notre liaison s'établît, en effet, sur ce pied-là. Vous pouvez voir aisément par ces détails, & si elle est en droit de se plaindre de mon changement, & s'il doit lui causer une aussi vive douleur qu'elle le prétend, & que vous le croyez: mais elle le verroit si, pourtant, il se pouvoit, avec encore plus d'indifférence, qu'elle ne s'en plaindroit ni moins hautement, ni avec moins d'amertume. Pour constater qu'elle a été prise, il faut nécessairement qu'elle dise qu'elle a été quittée; & dans l'abandon cruel où nous laissons les femmes, il y en a si peu qui puissent avec justice se vanter de nous

occuper , quelque peu de tems , & même à quelque tître que ce soit , qu'on ne pourroit fans la dernière humanité , éxiger de celle qui est assez heureuse pour essuyer de nous aujourd'hui , ce qu'autrefois on appelloit un mauvais procédé , qu'elle ne cherche pas à s'en faire honneur.



LETTRE

L E T T R E I X.

P E R I C L E S A A L C I B I A D E.

C E qui pourroit me faire penser que le *Nicoclès* en faveur de qui vous m'écrivez, n'est chargé de rien qui regarde l'Etat, c'est que ce n'a été que par vous que j'ai appris qu'il a été conduit en prison, & qu'il y est même dans les fers. Son affaire ne pouvant regarder que les Tribunaux ordinaires, j'ai d'autant plus de sujet de m'étonner que vous me le recommandiez, que vous devez moins ignorer la division qui régné entre l'Aréopage, & moi, & par conséquent le peu d'influence que j'ai sur les Juges qui le compôsent. A l'ardeur extrême dont vous me priez de le servir, & à la vivacité des allarmes que sa situation me paroît vous causer, je dois présumer, & que c'est un homme

Part. I.

E

de la plus grande considération à tous égards, & que sa vie est dans le plus grand danger. Il ne seroit pas naturel, en effet, que vous vous intéressâssiez si vivement à ce criminel, si, au moins, par sa naissance, il n'en étoit pas digne; & plus je me plais à le penser, moins il m'est aisé de comprendre qu'un homme que vous honorez de votre amitié, soit coupable d'un assassinat: car, avec quelque adresse que vous cherchiez à me le déguiser, je sens non-seulement que c'est de cette horreur qu'on l'accuse, mais que vous seriez plus tranquille sur son compte, si vous croyiez que ce fût injustement qu'on l'en accusât. Cependant, que ce soit vous, Alcibiade, qu'un malheureux, coupable d'un crime, tout à la fois si lâche, & si noir, trouve si sensible, c'est, je l'avoüe, ce que je ne puis concilier, tant avec l'estime que j'ai pour vous, qu'avec le respect que vous vous devez à vous-même.

Je ne me perds pas moins à deviner qui peut être ce *Nicoclès*. Le seul homme de marque qui porte ce nom dans Athènes, est le fils d'*Eurimaque*; mais il est vertueux, n'est pas de vos amis; & , dans l'instant, il sort de chez moi. Je me rappelle que j'ai quelquefois entendu parler d'un *Nicoclès*; mais celui-là est un misérable, sorti de la lie du peuple, qui n'a jamais eu d'autre profession que de flatter bassement les Grands assez à plaindre par la petitesse de leur âme, pour avoir besoin de flatteurs, & assez vils pour les regarder comme leurs amis. On m'a dit encore qu'il joint à ce funeste talent, l'art, s'il se peut, plus honteux de sçavoir servir avec adresse, leurs plus humiliantes passions; qu'enfin, il est sans mœurs, sans pudeur, noirci des crimes les plus odieux; & je ne puis me persuader que ce soit pour un homme si justement abhorré, que le fils de *Clinias*, me sollicite, & qu'il

puisse s'avilir à ce point-là. Je vous prie donc de vouloir bien m'apprendre ce que c'est enfin que le *Nicoclès* de qui il est question , & de me délivrer d'une crainte qui me tourmente d'autant plus vivement que l'intérêt que je prends à vous , est plus tendre , & plus sincère. Si cet homme que, devant moi-même, vous honorez du titre d'ami , est aussi digne que je veux bien encore le croire , d'un titre qui me paroît nécessairement devoir supposer des vertus , vous me verrez convaincu alors qu'un ami d'Alcibiade , ne sçauroit être un assassin , & vous prouver par la chaleur dont je le servirai , que je mérite toute la confiance que vous avez en mon amitié : si , au contraire , ce n'est que du misérable que je viens de vous peindre qu'il s'agit , vous me verrez , à la tête , & le plus ardent de ses accusateurs , le poursuivre , jusques à ce que , par le plus honteux supplice , on en ait purgé une Ville qui , en le laissant

Exister , semble partager son ignominie ;
& le punir du tort horrible qu'il vous fait
dans l'esprit de tous les honnêtes gens ,
en vous couvrant de la honte ineffaçable,
peut-être , de vous être avoué son protec-
teur , & son ami.



L E T T R E X.*ALCIBIADE A ANTIPE.*

TOUT plein encore de l'yvresse de mon succès, je vous écris, & dans le cabinet d'Aspasie. Les lieux où je suis, & le desordre de mes sens, ne me permettent pas des détails aussi étendus que vous pourriez le desirer. Un de ces momens qui confondent toutes les idées des femmes, saisi par moi avec la dernière audace, vient de me rendre le plus heureux des hommes. Averti ce matin, que Périclès étoit inopinément allé au Conseil, j'ai jugé l'instant favorable pour trouver Aspasie dans la solitude où j'avois tant de besoin qu'elle fût. Je vole: j'entre: tout ce que j'apperçois sous les portiques intérieurs, m'annonce qu'elle venoit de sortir du bain. De pièce en

pièce , à pas précipités , quoique suspendus , sans rencontrer personne qui les arrête , je parviens jusques dans son appartement. Elle repôsoit. L'excès de la chaleur , la certitude qu'elle avoit eüe , sans doute , que si quelqu'un la surprenoit pendant son sommeil , ce ne pouvoit être que Périclès , peut-être l'agitation de quelque songe.— Que de beautés se sont offertes à mes regards ! Emporté loin de moi , l'occâsion , la fureur de mes desirs , tout enfin m'a conseillé la témérité ; mais , malgré le trouble où j'étois , j'ai senti qu'une demie témérité ne feroit que me perdre ; & que , plus Aspasia auroit à me pardonner , moins je rendois ma grâce douteuse. Que puis-je vous dire de plus ? La surprise , l'effroi ont commencé ma victoire , l'amour l'a achevé. Adieu , mon cher Antipe , je l'adore , & revole dans ses bras le lui redire.

L E T T R E X I.

L E M E M E A A D Y M A N T E.

GLYCÉRIE se desespère, dites-vous ? eh bien ! le beau sujet d'attendrissement que le desespoir de Glycérie ! Il n'y a , ajoutez-vous , rien dont elle ne quittât les Dieux , s'ils vouloient lui accorder la grâce de se retrouver une seule fois dans vos bras , dût-elle même y expirer du bonheur de s'y revoir. Voilà , j'en conviens , une passion bien vive , & un admirable desintéressement ! Ce n'est même que pour tâcher d'obtenir d'eux , ce qu'elle en desire , qu'elle vient de leur faire un sacrifice si pompeux. Je suis , assurément ! bien loin de sçavoir de quelle façon les Dieux en auront été affectés ; mais , à l'endurcissement où ils me laissent sur son compte , j'ai tout sujet de présumer , ou que la piété , toute

bien entendue qu'elle est , ne les a pas touchés , ou que ses vœux , malgré toute leur ardeur , n'ont pas encore pénétré jusques à l'Olympe. Je doute , de plus , leur immolât - elle toutes les génisses de l'Attique , que mes dispositions à son égard , en changeâssent davantage. Quant au reste , j'attacherois une moins grande dégradâtion à me rendre à ses desirs , que mon extrême dégoût pour elle , & qui va plus loin mille fois que vous ne pourriez l'imaginer , ne me permettroit pas de me faire cet effort.

Ce ne fera donc point , comme , en cas qu'elle me trouve inflexible , vous me paroissez tenté de le croire , la crainte de faire à Aspasia une infidélité , mais la crainte très fondée de ne pouvoir lui dérober celle - là qui , ne comptant même pour rien mon repoussement pour Glycérie , ne me rendra pas dans cette circonstance , moins sourd à votre recom-

mandâtion qu'à ses prières. Quoiqu'il s'en faille même beaucoup que la femme de Périclès ait perdu à mes yeux, tous les charmes qui me faisoient desirer de lui plaire, ce n'en est pas davantage à l'amour qu'elle m'inspire, que je dois une si singulière retenüe. Plus elle vous surprendra, plus il me paroît juste de vous en apprendre la cause : c'est que la foiblesse pour moi, est encore si peu constatée que, si je la forçois actüellement de me quitter, mon triomphe sur elle, resteroit la chose du monde la plus indécize. Je voudrois donc avant un malheur qui, en admettant, à la vérité, comme probable, que je ne la prévienne point, ne peut manquer de m'arriver, tâcher d'obtenir d'elle, de ces choses d'éclat qui, lorsqu'enfin elles sont échappées à une femme, ne lui permettent plus de pouvoir vous nier avec succès ; & , sans que votre gloire y perde rien,

vous laissent tout le mérite de la discrétion.

Au surplus , mon cher Adymante , j'ai de quoi m'étonner qu'avec l'usage que vous avez des femmes en général , & de celles de l'état de Glycérie en particulier , vous ne voyiez pas que ce n'est point le cœur , mais la vanité de cette Courtisane qui me redemande. Le peu d'égards que , par les raisons que vous en avez sçües dans le tems , je mis pour elle dans notre rupture , ne put que bleffer très - sensiblement son orgüeil ; & quoique ce fût avec un soin extrême que je lui cachâsse à qui je l'immolois , mes assidüités chez Périclès pour qui je ne lui avois que trop montré mon éloignement , n'ont point dû , de quelque prétexte qu'alors je les couvrîsse , la laisser se tromper au motif qu'elles avoient. L'in'ac-tion même où depuis ce tems-là je paroissais vivre , & qu'elle doit d'autant moins concevoir qu'elle me connoît davantage,

ne peut aussi qu'avoir été pour elle, une raison de plus de me croire attaché à Aspasia ; & je me trompe fort si ce desir si violent qu'elle a de se retrouver avec moi, & qu'elle voudroit que je prisse pour une passion que mon inconstance, toute mortifiante même que les circonstances, & son propre caractère m'ont forcé de la lui rendre, n'a point découragée, n'est pas tout simplement le desir de l'emporter sur la rivale qu'elle se suppose. Quand cela seroit moins probable, ce n'en seroit pas moins ce que je voudrois croire ; mais je lui inspirerois, en effet, tout l'amour dont elle se vante ; &, (ce qui ne seroit pas moins extraordinaire,) je consentirois à n'en point douter ; j'y serois, même, sensible que la certitude que j'ai de ne pouvoir jamais manquer à Aspasia d'une façon qui lui parût plus injurieuse, qu'elle pût par conséquent, me pardonner

moins, je n'en ferois pas plus tenté de profiter des bontés de Glycérie. Rendez - lui donc , de ma part , grâces du très - tendre souvenir qu'elle veut bien me conserver , tout indigne que j'en suis : & si , comme , dans la supposition que je me refuse à ses desirs , vous voulez me le faire craindre , vous la voyez disposée à s'en prendre à Aspasia , d'une indifférence qu'elle mérite à tant d'égards , loin de chercher à l'en dissuader , ne m'en défendez qu'avec cette mollesse que l'on a quand on veut faire croire ce que l'on nie. Quoique le bruit de maliaison avec la femme de Périclès commence à percer dans Athènes , ce bruit y est si sourd encore ; & , grâces aux entraves où elle me tient , y fait si peu de progrès que je ne serai pas fâché qu'avec plus de consistance qu'il n'en a , Glycérie lui donne toute l'étendue que je desire qu'il ait. Si donc en supposant toujours que sa colère contre

Aspasie pourroit la porter à répandre ses conjectures , vous la voyez dispôsee à s'intimider des menaces qu'alors vous devriez naturellement lui faire , ou absterne- vous - en , ou qu'elles soient si modérées , même si vagues qu'elles ne puissent lui imprimer aucune terreur. Si , au contraire , vous croyez qu'elles puissent la jeter dans l'emportement , faites-lui-en de si crüelles , qu'elle imagine ne pouvoir trop tôt me prouver par l'indiscrétion de ses clameurs , à quel point elle les méprise. Conduisez-vous , enfin , de façon que vous l'obligiez à se livrer à toute sa fureur , & avec tant d'adresse qu'elle ne puisse en même-tems avoir le plus léger soupçon de ce qu'en s'y livrant , elle fera pour ma gloire.



LETTRE XII.*ASPASIE A ALCIBIADE.*

PÉRICLE S part demain pour faire, suivant son usage, la visite de ses terres; &, contre le mien, je n'y accompagne point ses pas. Je ne pourrois, sans une extrême confusion, vous faire un détail exact de tous les stratagèmes, & de tous les mensonges que le desir de vous plaire, m'a forcée d'employer pour qu'il consentît à me laisser ici. L'amour qui me donne la force d'être si coupable, n'a point encore celle d'étouffer les remords dans mon cœur. Qu'il vous suffise donc d'apprendre que je reste à Athènes, & que tous mes devoirs n'ont pu l'emporter sur l'envie que j'avois de vous prouver à quel point je vous aime. En manquant pour vous à des choses qui

m'ont été sacrées si long-tems , & qui auroient dû me l'être toujours , je vous sacrifie d'autant plus que vous paroissez toujours croire que je vous sacrifie moins. Je suis même si convaincüe que ce que je vous immole n'est à vos yeux , d'aucun prix , que je ne comprends pas comment cette certitude ne me sauve point de l'affront de vous l'immoler toujours. Ce n'est pas , vous le sçavez trop pour mon bonheur , & peut - être aussi pour le vôtre , que mon orgueil soit blessé de me trouver toujours si singulièrement soumise à tout ce que vous desirez : si je crois quelquefois vous sacrifier trop , c'est que presque toujours vous semblez croire que je ne vous sacrifie rien : mais je ne veux pas vous dire combien il vous seroit facile de me faire craindre de ne vous pas montrer encore assez de tendresse : ce seroit ne vous pas laisser d'excuse ; & vous ne sçauriez imaginer le besoin que
j'ai

J'ai de pouvoir vous excuser. Je n'ignore pas que vous avez de moi, une idée bien différente, & que vous m'accusez fans cesse de me plaire à vous trouver coupable : mais si, dans le tems même que je vous reproche le plus de crimes, vous pouviez sçavoir combien j'en oublie ou vous en pardonne, vous seriez encore plus surpris de l'excès de mon indulgence, que je ne vous vois quelquefois blessé de ma sévérité. Je ne sçais, au reste, pourquoi je vous parle de tout cela, quand j'ai à vous dire des choses qui sûrement sont moins faites pour vous déplaire, que celles dont je vous entretiens. Toute extraordinaire que vous me trouvez, & que, pour ne pas renouveler sur ce point, la dispute entre nous, je veux bien convenir que je suis, il ne me le paroît pas que vous desiriez avec l'ardeur la plus vive, de vous voir avec moi dans un lieu où exempts des crain-

tes qui accompagnent , non nos rendez-vous , mais nos rencontres , nous puissions ne nous occuper que de notre amour. Vous ne pouvez pas vous peindre ce bonheur avec plus de vivacité que moi , & le desirer davantage. En m'animant sur cela par la chaleur dont vous m'en parliez , vous m'aviez si bien fait sentir tout ce que les bienséances , la contrainte inséparable de mon état , la nécessité de ménager un mari qui , s'il n'est pas jaloux , pourroit aisément le devenir , la crainte d'en être surpris , devoient nous dérober de plaisirs , qu'enfin vous m'aviez déterminée à me rendre dans quelqu'une de vos maisons. Ce n'étoit pas que je m'aveuglâsse sur les dangers attachés à une démarche si hasardée , & que je n'en craignisse tout ; mais vous aviez déjà remporté sur moi tant de victoires , qu'il n'étoit pas naturel qu'ayant moi-même tant d'intérêt à

Être vaincüe , je vous disputâsse toujous celle-là. Aujourd'hui que le départ de Périclès nous délivre de toutes nos inquiétudes , pourquoi voudriez vous me faire commettre une imprudence qui peut nous être si nuisible , & qui vous est si peu nécessaire ? Je crois , puisque vous le voulez , que je pourrois me rendre au Céramique sans danger ; mais je ne le pourrois que ce soir ; & je m'étonne que le plaisir de me voir dans un lieu dont vous êtes le maître , prenne assez sur vous , pour vous faire oublier que chez moi , vous pourriez me voir plutôt. Il m'est , d'ailleurs , impossible de faire , sans le secours de quelqu'une de mes esclâves , ce que vous desirez ; & se peut-il que vous m'aimiez véritablement , & que l'idée des risques que leur indiscretion pourroit me faire courir , ne vous fasse pas trembler ! Vous me répondrez , peut-être , que j'ai des femmes fort sûres,

je le crois ; mais n'ayant jamais rien eu à leur confier , quelle certitude puis-je avoir qu'elles ne me trahiront pas ? Ah ! que pensez-vous de moi , si vous croyez que l'aveu de ma foiblesse doive me coûter si peu à leur faire ? M'est-il plus aisé de les aveugler sur le motif qui me conduiroit chez vous , que de leur cacher que j'y vais ? Se peut-il même que je m'y rende sans être suivie , au moins , d'une d'entr'elles ; & que je disparoisse à ses yeux aussi long - tems que , sans doute , vous le voudriez , sans lui donner sur moi les soupçons les plus cruels , & en même tems le mieux fondés ? Quoique j'aye eu plus d'une fois lieu de remarquer que vos craintes , toutes vives que vous les faites , sont infiniment subordonnées à vos desirs , je n'en crois pas moins qu'elles ne vous ont point jusques ici permis de vous livrer tout entier à votre bonheur. Vous sçavez , moi qui

n'ai pas contre les miennes , les ressources que vous avez contre les vôtres , l'impression crüelle que ces mêmes craintes font sur mon esprit , & tout ce qu'elles vous font penser au defavantage de ma tendresse. Voulez-vous que je paroisse mériter encore des reproches si desobligeants , & que , quelque'injuste que vous voulûssiez être , vous ne me feriez pas , si ces mêmes terreurs dont j'avoüe que tout mon amour ne peut triompher , ne me réduisoient point à n'avoir presque jamais à vos yeux , que le stérile mérite de la complaisance ? Ce n'en est assez , ni pour votre ardeur , ni pour mes sentimens : malgré moi , je vous laisse toujours quelque chose à desirer ; & , peut-être , si vous en exceptez le délicieux plaisir de vous rendre heureux , ai-je encore tout à desirer moi-même ? Ayez donc , je vous en conjure , mon cher Alcibiade , la complaisance de vous

rendre demain chez moi. Vous sçavez qu'il paroîtra aussi simple de vous y voir, qu'il le paroîtroit peu que je me rendisse chez vous. Comme, pour me dispenser mieux de suivre Périclès, je lui ai dit que je ne me portois pas bien, il le fera encore que ma maison soit fermée à tout le monde; & qu'étant son parent, & son pupile, vous soyez excepté de cette générale proscription. L'étude de la Philosophie qui a déjà servi de prétexte à nos tête-à-tête, en sera un très-propre à autoriser le très-long entretien que je veux avoir avec vous. Sûre qu'il ne sera pas interrompu, vous me verrez m'y livrer à toute ma tendresse, & répondre à votre ardeur, par tous les transports que vous pouvez me desirer, & que je conviens que vous ne m'avez pas encore vûs. Je ne sçais si, comme vous me le dites, ils m'en rendront plus belle; mais j'ai peine à croire qu'ils ne soient pas pour

moi , de grands moyens de plaire aux yeux de quelqu'un qui me paroît faire moins de cas du sentiment , que de la sensibilité ; & je ne crois pas devoir rien négliger avec vous. Vous n'ignorez point que Périclès part de bonne heure : tâchez donc d'arriver aussi-tôt que la bien-scéance pourra vous le permettre. Sans compter que je ne puis vous voir trop tôt , votre présence m'arrachera à des remords que , loin de vous , je ne combats pas avec assez de succès pour qu'ils ne me rendent pas infiniment malheureuse , & dont je ne suis jamais long-tems tourmentée , qu'ils ne me mettent dans des dispôtsions dont j'ai d'autant plus à me plaindre , que vous y trouvez toujours de quoi m'accuser de vous aimer foiblement. Eh ! qui sçait , d'ailleurs , si , pensant comme vous faites , c'est , en effet , le seul malheur que je leur doive ?

L E T T R E XIII.*ALCIBIADE A AXIOCHUS.*

Vous inférez, je crois, moins hardiment que vous ne faites, de ce que j'ai sacrifié Glycérie à la femme de Périclès, que celle-ci va me tenir dans la dépendance la plus absolue, si vous vous rappelez combien de fois vous m'avez répété que je ne devois pas moins ce sacrifice à ma gloire qu'avec raison, vous trouviez souillée par une liaison de cette espèce, qu'à mes desseins sur Aspasia, dont elle ne pouvoit que suspendre le succès. Mais je veux pour un instant que, sans me faire une extrême violence, je n'eusse pû me le prescrire, vos craintes pour ma liberté, en seroient-elles beaucoup mieux fondées ? Si l'amour, ou, ce qui arrive plus fréquemment, si les né-

cessités du desir se soumettent quelquefois notre caractère, ignorez-vous avec quelle promptitude il reprend sa première indépendance? Ne diroit-on même pas à nous voir, lorsque le premier devient moins impérieux, & que les autres s'affoiblissent, que ce n'est que dans l'excès de l'injustice, & de la tyrannie, que nous pouvons trouver un dédommagement de la soumission passagère à laquelle tous deux nous ont forcés? Je n'ai pas encore connu d'homme qui ne se souvint avec amertume, de la contrainte qu'on lui avoit fait éprouver, ou de l'humiliation qu'on lui avoit fait subir; &, de tous ceux qui ont eu à se plaindre de l'un, ou à rougir de l'autre, il est difficile qu'il y en ait qui se le rappelle avec autant de desir de s'en vanger, que j'en conserve toujours. Pouvez-vous, de plus, imaginer, eûssé-je même pour Aspasia, autant d'amour que la

multitude des obstacles dont j'avois à triompher auprès d'elle , me l'a d'abord fait supôser , qu'il m'en fût plus possible de lui être aussi rigoureusement attaché, que du caractère dont elle est , & à ce qu'elle se prise , elle voudra , sans doute , que je le lui sois. Que tout ce que , dans ces premiers moments , vous me voyez donner à une décence d'usage , ne vous impôse donc pas sur le véritable état des choses : le dégoût & l'ennui me feront reprendre plutôt que vous ne pensez , tout ce que le desir de vaincre m'a contraint d'immoler. Quand , au reste , Aspasia , ainsi que vous le craignez , & que moi-même j'en suis convaincu , voudroit se faire , de tout ce que ma pôtion avec elle m'a arraché , un droit de me tenir dans l'esclavage , me connoissez vous assez peu pour croire que ce fût pour moi , une raison d'y languir ? Je vous avoüe , cependant , que tout injuste que je suis

avec les femmes, je ne sçaurois lui sçavoir aussi mauvais gré qu'il me semble que vous le voudriez, de l'envie que je lui crois de m'assujettir. Quelle est, en effet, la femme qui, soit par vanité, soit par les besoins de son sentiment, ne cherche pas à dominer ce qu'elle aime ? Eh ! mon cher Axiochus, notre inconstance naturelle, les erreurs de notre vanité, la facilité dont, quelque violent que puisse être l'amour qu'une femme nous inspire, celle même qui est le moins faite pour agir sur nos sens, les embrâse dès qu'elle le veut, abrègent si considérablement la durée de leur empire, ou y font naître de si grands troubles, qu'il faudroit que nous fûssions bien barbares pour ne leur point laisser, du moins, quelque tems, de toutes les illusions qui les déterminent à la foiblesse, la seule, peut-être, qui puisse les consoler de la leur ! Cette réflexion qu'un instant

d'équité m'arrache , vous confirmera ; fans doute , dans vos craintes ; mais vous ne devez pas moins vous en repôser sur moi du soin de me défendre des fers dont , selon toute apparence , *Aspasie* a le desir de me charger. J'ai senti d'avance , combien , si je ne m'y oppôsois pas , elle me feroit payer cher le bonheur de lui plaire ; & d'avance aussi , je me trouve arrangé pour que cette félicité ne me soit point tout-à fait aussi onéreuse qu'elle vous le fait craindre.

Adymante qui , forcé de renoncer au projet de m'attendrir pour *Glycérie* ; n'en avoit pas plus perdu de vüe le dessein de m'enlever à sa rivale , hier me donna à souper avec *Chryséïs*, cette jeune Courtisane qui n'est à Athènes que depuis peu de jours , & que sa fierté n'y rend pas moins célèbre que ses agrémens. Avec quelque avantage pour elle que l'on me l'eût peinte , elle me parut sur-

passer tout ce qu'on m'en avoit dit. Toute vive , cependant , qu'étoit l'impression que je recevois de sa présence , & quelque dispôlée même qu'elle me semblât à féconder les vûes d'Adymante , une liaison avec une Courtisane qui , sur-tout , fait autant de bruit que celle-là. (Eh ! dans quel moment encore !) me parut , non si criminelle , non pas même si indécente , mais si difficile à cacher , que je demurai long-tems sur Chryséïs dans une indécision que ses charmes ne lui avoient pas laissé imaginer , & qui , véritablement , étoit dans ma façon de penser , tout au moins , fort extraordinaire. Enfin , Adymante me reprocha avec tant de vivacité , une froideur qui , en attristant Chryséïs , en répandoit une mortelle parmi les convives ; l'idée séduisante d'être infidelle à Aspasia , dans l'instant même qu'elle s'applaudissoit du sacrifice que je venois de lui faire ; l'offre que *Callicrate* , qui crut s'appercevoir que la

crainte de ne pouvoir dérober cette aventure à la femme de Périclès , étoit la seule cause de ma retenüe , me fit de prendre Chryféis sur son compte , finirent par me rendre aussi coupable que l'on desiroit que je le fûsse. Par Minerve ! quand je songe à tout ce qui s'arme contre l'innocence , je suis bien moins étonné de la voir si fréquemment tomber dans les pièges qu'on lui tend , que je ne le suis de la voir s'en sauver quelquefois. Tout crime , quoiqu'on en dise , ne porte pas avec lui son remord : j'ai revû ce matin Aspasia d'un œil aussi tranquile , que si , par rapport à elle , je n'eusse rien du tout à me reprocher ; & je soupe encore ce soir chez Callicrate avec Chryféis. Je vous invite à y venir perdre vos terreurs , & à y jouir du naufrage d'une vertu contre laquelle , comme vous voyez , il n'étoit pas nécessaire que tant d'ennemis s'unissent.

L E T T R E X I V .

ASPASIE A ALCIBIADE.

NON, mon cher Alcibiade, non seulement je ne doute point que vous ne m'aimiez, mais je ne me connois aucune raison d'en douter. Il n'en est pourtant pas moins vrai que je n'en étois pas hier aussi persuadée que j'ai toujours besoin de l'être; & que, par un caprice dont je rougis, & dont je me blâmois, sans que pour cela, il m'en fût plus possible de le surmonter, je mourois de douleur de vous voir un air d'indifférence que j'aurois été désespérée que vous n'eussiez pas eu. Accordez, si vous le pouvez, de pareilles contradictions, ou plutôt pardonnez-les à un sentiment dont la violence ne sçauroit pas plus s'exprimer que se comprendre. Vous me connoissez assez

pour être sûr qu'il n'y a que son excès qui puisse me rendre si injuste , & même si— mais je ne veux pas vous dire tout le mal que je pense de moi , vous ne m'en croiriez , peut-être , que trop aisément. Ah ! combien , malgré tous les reproches que je me fais , je crains que ce ne soit pas la dernière fois que j'aurai à vous en demander grâce ! J'avois beau me condamner : moins ma raison avoit d'empire sur mon cœur , plus mon cœur pouvoit tout sur moi. Heureusement , il n'y a rien que vous ne puissiez sur lui ; & vous venez de lui rendre le calme : un regard , un mot , enfin , un rien de votre part l'en prive , & le lui rend , peut-être même sans que vous vouliez l'un ou l'autre. Jamais personne n'a jöüi sur aucune femme d'un pouvoir si absolu ; mais jamais aussi , l'on n'a été aussi digne que vous l'êtes , de régner souverainement dans une âme. Voilà ce qu'aucun nüage, quelque épais

quelqu'épais qu'il puisse être, ne sçau-
roit m'empêcher de voir, & qu'aucun
mouvement ne peut jamais m'empêcher
de sentir. Encore une fois, pardon-
nez-moi ce qui hier offusquoit ma rai-
son : hélas ! une nuit bien crüelle, &
telle, qu'avec tout le chagrin que je
vous avois causé, vous ne me la desi-
riez sûrement pas, m'a bien punie de
mon caprice : je n'ai exactement point
fermé les yeux ; & j'en suis en cet instant
si accâblée qu'il faut, & que ce soit à
vous que j'ai à écrire, & que j'aye d'ail-
leurs tant de réparâtions à vous faire,
pour avoir la force de tenir une plume.
Adieu donc, mon très-cher Alcibiade ;
Dieux ! que toute confuse que je suis de
ce qui s'est pâssé dans mon âme, je vous
sçais de gré d'avoir sçu si bien y lire : li-
sez-y toujourns, je vous en conjure : vous
ne cesserez jamais d'y voir toute la ten-
dresse que vous méritez, & mille fois plus

par conséquent , que je ne pourrois vous l'exprimer. Souvenez-vous que vous devez me voir demain , & que j'attends ce jour avec autant d'impatience , que si , depuis que je ne vous ai vû , un siècle se fût écoulé. Ne voilà-t-il pas que je vous donne encore quelque chose à me pardonner ?



LETTRE XV.

LA MEME AU MEME.

JA M A I S, quelque peine que je m'y fois donnée, il ne m'a été possible de découvrir pourquoi Périclès a si opiniâtement voulu que je vous envoyasse une maxime que vous trouverez dans je ne sçais quel endroit de cette Lettre. J'ignore si, malgré votre prodigieuse sagacité, vous serez plus heureux que moi. Il croit l'avoir faite; mais il n'oseroit cependant l'affurer, par la raison, dit-il, que, sur cette production plus encore que sur toute autre, on se flatte souvent d'avoir créé, que ce ne seroit que d'un souvenir qu'on auroit à se féliciter. Si ce n'est donc pas comme d'une chose absolument neuve, puisqu'il n'en a pas cette opinion, qu'il veut que je vous en fasse

part , ce doit être bien moins encore comme une règle de conduite qu'il croiroit devoir d'autant plus adroitement vous propôser qu'il vous la supposeroit plus nécessaire : car , à la profonde connoissance que vous avez du cœur humain , & au talent si particulier & si rare dont vous a doüé la nature , d'en développer les replis les plus cachés , & qu'il ne vous connoît pas moins que moi-même , il me paroît impossible qu'en vous envoyant cette maxime , Périclès ait crû vous présenter quelque chose que vous n'eussiez pas déjà apperçu. Je ne trouve guères plus probable qu'en même tems qu'il rend à votre pénétration toute la justice qui lui peut être due , il présume de votre prudence assez peu pour craindre que vous ne fassiez parade d'un don qui ne peut jamais que nous faire redouter de ceux qui nous le soupçonnent , & que , par conséquent , nous ne sçaurions leur ca-

cher avec trop de soin ; qu'enfin vous foyez encore plus touché du plaisir de les humilier , en ne leur déguisant rien de ce que vous avez faisi dans le fond de leur âme , que satisfait du bonheur d'y lire. Il y a donc toute apparence qu'il ne vous envoie cette maxime que pour que vous lui disiez si elle a autant de justesse qu'il me semble s'en flatter. Quoiqu'il en puisse être, & neuve ou non, la voici : *s'il faut, pour vivre en sûreté avec les hommes, tâcher de ne les prendre jamais que pour ce qu'ils sont, pour y vivre avec agrément, il faut toujours paroître ne les prendre que pour ce qu'ils se donnent.* Ne ferez-vous pas bien tenté de croire que Périclès ne sçait ce qu'il dit?

P. S. Si vous reconnoissez ma main dans cette Lettre, vous y retrouverez si peu mon cœur, qu'il est presque inutile que je vous jure qu'on m'a forcée de vous l'écrire; & que l'on ne pouvoit peut-être

jamais me donner d'ordre qui me coûtât plus à exécuter ; je ne suis pas naturellement bien vindicative ; mais la violence que l'on m'a faite , m'a été si crüe que je n'ai , je crois , jamais senti avec tant de vivacité le besoin de vous dire que je vous aime , & de vous le prouver. Je vous attends de bonne heure ; & si vous êtes aussi piqué que vous devez l'être , que ce soit à vous écrire des choses dures , que l'on ait employé la main de votre maîtresse , vous viendrez plutôt encore que je ne vous attends.



LETTRE XVI.

SOCRATE A ALCIBIADE.

LA contradiction vous aigrit trop : vous disputez comme on querelle : par le prix singulier que vous attachez à votre opinion , vous devriez être moins blessé que vous ne l'êtes toujours , de voir les autres croire aussi la leur de quelque'importance. Pourquoi, en effet , exigeriez-vous qu'ils vous la sacrifiâssent ? Seroit-ce parce que vous êtes d'une naissance plus illustre , & que vous possédez plus de richesses que la plus grande partie d'entr'eux ? Ces avantages ne sont pas faits pour impôser à ceux qui , comme vous , les ont reçus de la fortune , & ne peuvent ébloüir , ou forcer au silence , que de vils flatteurs ; & si vous croyez pouvoir admettre de ces derniers , au

nombre de vos amis, vous ne devez pas ignorer que je n'en reçois point parmi mes disciples. Seroit ce parce que vous vous croyez plus d'esprit qu'il n'est ordinaire d'en avoir, que vous concevez si peu qu'on puisse, quand vous parlez, avoir un sentiment à foi, & que ce sentiment soit contraire au vôtre ? Aux Dieux ne plaise, mon cher Alcibiade, que je forme jamais le dessein de vous humilier ! mais, quand on présume tant de soi-même à cet égard, il est bien rare qu'on ait de quoi soutenir ou justifier la vaste idée que l'on en a : il passe même pour constant que la plus grande preuve qu'on puisse donner du peu d'étendue de son esprit, est de ne lui pas croire de bornes. Quoiqu'il en soit, vous avez hier très-vivement blessé Thrasybule : vous pouvez ne lui point devoir d'amitié ; mais, sans jeter vous-même sur l'orgueil que vous inspirent votre naissance, vos

ATHÉNIENNES. 105
talens , & même vos richesses (car de
quoi votre vanité ne tire - t'elle point
parti !) le plus grand des ridicules ,
vous ne sçauriez , puisque , de toutes
façons , Thrazybule est votre égal , nier
que vous ne lui deviez autant d'égards
que vous vous croyez en droit d'en
exiger de lui : d'ailleurs , par la raison
que c'est ce qui les flatte le plus , c'est
toujours avec les hommes , ce dont on
doit se dispenser le moins. Il étoit dou-
teux , pour ne rien dire de plus , qu'il
fût votre ennemi ; il est actuellement
presque certain qu'il l'est devenu. Je
ne sçais si , du caractère dont je vous
connois , vous ne croirez pas avoir plus
gagné que perdu à l'avoir forcé de se dé-
clarer le vôtre : pour moi qui envisage
la chose avec d'autres yeux , j'aurois
ardemment désiré qu'en ménageant da-
vantage son amour-propre , vous n'eû-
siez pas fait d'un simple mouvement

de déplaisance que, peut-être encore, vous n'excitez pas dans son âme, un sentiment de haine qui peut avoir un jour pour vous les plus cruëles suites. Plus par le peu d'importance réellë de ce que vous agitez ensemble, vous deviez mettre de modérâtion dans cette dispute, moins par sa propre fierté, il doit vous pardonner l'insultante aigreur que vous y avez portée. Si je ne suis pas encore bien sûr que vous preniez pour des raisons, l'emportement & l'injure, je crois, en revanche, avoir de quoi ne pas douter que la hauteur ne vous paroisse souvent de la dignité. J'ignore quelle idée vous avez pû vous faire de l'une & de l'autre; & si, dans le fond, vous les confondez ensemble, autant que vous en avez l'apparence; mais, en supposant que cela fût, je croirois devoir vous avertir que si la dignité pâsse toujours

pour l'effet de l'élévation de l'âme, la hauteur ne paroît jamais qu'un masque sous lequel la petitesse cherche à se cacher, & avec d'autant plus de désavantage pour elle, qu'elle n'en est que plus apperçue : du moins, seriez-vous le seul que l'on eût vû haut, sans être petit ; &, quelque favorablement qu'ait pû vous traiter la nature, je doute, si vous me permettez de vous le dire, qu'elle vous ait excepté d'une règle qu'elle a rendue si générale. De plus, il arrive toujours, je ne sçais pourquoi, que, plus nous avons l'air de nous estimer, moins les autres nous prisent. C'est à vous de voir si l'on trouve dans le bien que l'on pense de soi-même, de quoi se dédommager du peu de cas que les autres peuvent en faire ; mais, avant que de prononcer sur cela, je vous prie d'agrèer que nous le discussions, non-seulement ensemble, mais avec Axiochus,

& Thrazylle qui , comme vous , me paroissant très - portés à croire que notre propre estime doit nous suffire , me font craindre extrêmement que quand je pense le contraire , ce ne soit moi qui ne me trompe.



LETTRE XVII.*ASPASIE A ALCIBIADE.*

SI je vous ai fait attendre ma réponse, ce n'étoit pas que rien me forçât de la retarder. Périclès est au Conseil ; & j'ai, en recevant votre billet, non-seulement désiré que votre cœur vous en eût averti, mais il s'en est fallu peu que je ne vous aye sçu mauvais gré de ce qu'il ne l'avoit pas fait. Je me suis même rappelé qu'il n'y a peut-être pas un mois que, même, vous l'eûssé-je défendu, vous seriez venu m'apporter votre Lettre : il m'a semblé aussi, qu'à ces imprudences que, tout en les blâmant, je vous pardonnois si volontiers, a succédé une circonspection, dont, tout en vous louant, il s'en faut beaucoup, que je vous sçache le même gré. N'auriez-vous

pas , à présent , autant de tort de craindre tout , que vous en aviez alors de rien craindre ? Quoiqu'il en soit , Périclès est parti : à je ne sçais quelle destination qu'hier au soir , je faisois mentalement de ma matinée d'aujourd'hui , j'aurois , sans sçavoir à quoi il devoit employer la fiemme , juré que s'il vous arrivoit , comme il y a quelque tems , d'imaginer que vous aviez à lui parler , vous n'aurez trouvé que moi pour vous répondre. Je suis bien lâsse , je l'avoüe , d'avoir toute seule de ces sortes de pressentimens. Je vous demanderai , si pourtant je l'ôse , par quelle raison je les ai toujours , & pourquoi vous ne les avez plus ? La peur qu'en me quittant hier , vous m'aviez laissée de n'être pas bien avec vous , a été cause que j'ai , ce matin , si long-tems gardé votre esclâve. Vous m'aviez , ce me semble , quittée très-froidement : c'en étoit plus qu'il n'en falloit pour m'allar-

mer : je mourois de peur de trouver dans votre Lettre , de quoi justifier les terreurs que la sécheresse que j'avois crû vous voir avec moi , m'avoit inspirées ; & il m'a fallu , en conséquence , beaucoup de tems pour que je pûsse prendre sur moi de l'ouvrir. En vérité ! il n'est pas croyable que l'on soit de cette pusillanimité ! J'ai toutes les peines du monde à comprendre comment on peut avoir dans l'esprit , autant de philosophie que j'y en ai , & en avoir si peu dans le cœur. Je ressemble parfaitement , selon moi , à une *fable Milésienne* : c'est-à-dire , qu'on ne sçauroit être plus tendre , & moins vraisemblable. Si , par hazard , vous vous souvenez de toute la raison que j'avois il n'y a , ce me semble , que quelques jours , vous devez être bien surpris de toute la folie que vous me trouvez ; malgré le singulier desordre que vous mettez dans mes idées , & le peu que vous m'avez dit sur

ce chapitre, j'ai crû démêler que si Périclès ne vous donnoit point de jalousie, du moins vous vouliez que je vous crûsse jaloux de Périclès. Quoique ce sentiment, si réellement vous l'aviez, fût d'une extravagance extrême, j'aurois bien moins de peine à vous le pàsser, que trop de tranquillité. Jalouse moi-même au-delà de toute expression, j'ai plus de raisons que bien d'autres, de pardonner ce mouvement, quelque peu fondé même qu'il puisse être. C'est ce qui fait que, toute sûre que je suis de ne vous donner aucun sujet d'être jaloux, & doutant, peut-être, quand je vous en donnerois, que vous le fûssiez davantage, je ne serois, pourtant, pas étonnée à un certain point, de vous voir cette manie. Il est possible, d'ailleurs, que cela vous soit plus aisé que d'être fidelle. Sans compter aussi, que la jalousie d'amour-propre, doit être plus commune que

que la jalousie qui naît de l'amour, ne
 se pourroit-il pas que, pour me faire
 croire à votre tendresse, vous feignissiez
 ou de douter de la mienne, ou de vous
 plaindre que je la partage? Vous ne se-
 riez pas le seul qui missiez l'injustice à la
 place de la passion, & qui, encore, vou-
 lussiez qu'on ne vous tint pas moins
 compte de la première que de l'autre.
 Comme je n'ai point d'art, je n'entre-
 vois tout cela que bien confusément; &
 je rends grâces aux Dieux de n'en avoir
 pas davantage, puisque ce n'est, peut-
 être, qu'à cela que je dois le bonheur de
 ne faire qu'en soupçonner dans votre
 conduite. Si j'étois aussi difficile à vivre
 que vous m'en accusez, il se pourroit
 que, malgré cette petite teinte de ja-
 lousie qui donne à votre Lettre, une
 sorte d'âme, je n'en fusse pas aussi con-
 tente que vous me paroissez vous y être
 flatté que je le serois; mais quoique je

ne vous y trouve jaloux qu'à froid , vous n'y êtes pas aussi déraisonnable que vous m'aviez donné hier sujet de le craindre ; & , de quelque façon que vous m'appreniez que je ne suis pas mal avec vous , l'idée que j'ai pû vous déplaire , m'est toujours si crüelle , que tout ce que je puis sentir en ce moment , est le bonheur de m'y être trompée. Vous cherchez , ce me semble , autant que vous le pouvez , à me faire valoir la douceur dont vous supportez ce que vous appelez *mes caprices* : je pourrois , sans être bien injuste , qualifier d'une façon très-différente , mes mouvemens ; mais , sans disputer sur les termes , devrait-il donc vous être si difficile de me pardonner mes craintes ? Quelqu'ennuyé que , souvent vous en paroissiez , soyez sûr (il est vrai que je vous suppose ici de l'amour pour moi) que si vous me voyiez toujours tranquile , j'aurois beau vous jurer que je

vous adore , que , même , quelque desir que vous en eussiez , jamais vous ne pourriez vous déterminer à le croire. Soyez , au reste , très-convaincu qu'avec l'extrême besoin que j'ai de ne pas douter de votre tendresse , il faut , lorsque cela arrive , qu'il y ait plus de votre faute que de la mienne.—Je ne sçais pas plus ce que fera ce soir , Périclès , qu'hier au soir je ne sçavois ce qu'il devoit faire ce matin : venez vous-même vous en instruire ; & , sur-tout , ou ne vous mocquez pas de mes craintes , ou , ce qui m'affligeroit beaucoup plus , ne me les imputez pas à crime. Si c'en est un que de vous aimer à la fureur , je suis , envers vous , j'en conviens , la plus coupable de toutes les femmes ; mais , pâssez moi ce crime-là , & je vous jure que jamais vous n'en aurez d'autre à me pardonner. Serois-je assez malheureuse pour que ce fût mettre votre indulgence à une trop forte épreuve ?

LETTRE XVIII.*PERICLES A ALCIBIADE *.*

JE suis bien loin , mon cher Alcibiade , d'imiter ces Politiques qui , moins encore par une discrétion souvent nécessaire , que pour ne pas montrer combien quelquefois ils doivent de leurs succès au hazard , ou pour donner à leur ministère une plus grande importance , cherchent à couvrir du mystère le plus profond celles mêmes de leurs opérations qui en exigent le moins. Ce n'est pas que l'Etat puisse être toujours sans secrets ; mais comme il y en a bien peu qui doivent subsister par-delà les circonstances qui prescrivent ou la dissimulation , ou

* *Nota.* Sur cette Lettre , ainsi que sur quelques autres marquées de même en tête , d'une astérique , voyez l'avis au Lecteur.

le silence , & que ce que vous me demandez , est du nombre de ces événemens dont sans trahir les intérêts de l'Etat que l'on gouverne , on peut lorsqu'ils sont passés divulguer les causes , je vais contenter votre curiosité : à l'égard de ma justification , vous la trouverez dans les faits mêmes que j'ai à vous raconter.

Les accusations de mes ennemis renfermant deux chefs très-divisibles , j'ai crû devoir les traiter séparément , soit pour ne pas fatiguer votre attention en l'arrêtant trop long-tems sur des objets pour lesquels votre façon de penser actuelle ne peut vous donner que du dégoût , soit pour ne point prendre plus que je ne dois sur des momens que j'ai consacrés à l'utilité publique. Lorsque je vous aurai prouvé combien je suis innocent de ce que l'on m'impute , j'en viendrai , peut-être , aux éloges que l'on croit me devoir ; & qui vous

paroîtront , peut-être , aussi mal fondés que les fautes que l'on me reproche.

C'est , au reste , beaucoup moins pour vous donner des armes contre les ennemis de ma personne , ou les détracteurs de mon administration , que je vais ici confondre les uns & les autres , que pour vous prouver avec quelle fureur la calomnie poursuit les hommes en place , & pour vous instruire en même tems dans le grand art de régir des Etats. J'ai encore pour vous rendre ce compte , un objet que la violence de vos mouvemens , l'ardeur que dès vos plus tendres années , je vous ai vue pour la vengeance , & la crainte des excès où elle peut un jour vous porter , ne me paroissent pas vous rendre d'une moins grande importance. C'est de vous montrer , par l'exemple de mes accusateurs , à quel point en général , les hommes se trompent dans leurs jugemens , & avec quelle légèreté ,

souvent même avec quelle injustice ils se permettent l'improbation; & par mon exemple propre, combien, pour n'être pas détourné du noble dessein de servir sa patrie, on a besoin de s'armer contre l'ingratitude de ses concitoyens, & de sçavoir immoler ses plus légitimes ressentimens.

Si, d'ailleurs, par l'excès de votre pétulance, & le scandale constant de vos mœurs, vous ne mettez pas vous-même obstacle à votre élévâtion, vous êtes plus fait que personne pour remplir un jour la place que j'occupe. Je regarde donc, & comme un des devoirs que les loix, & ma propre volonté m'ont imposés envers vous, & comme une obligation que j'ai contractée envers la République, de travailler autant que je le puis à vous rendre digne du nom de vos ayeux, & à former en vous un citoyen qui, par ses propres services, puisse ajouter à la

reconnoissance, & à la vénération qu'elle conserve pour leur mémoire. Ce n'étoit qu'à de si grandes considérations que je pouvois immoler la répugnance que je sens à parler de moi, & l'indifférence profonde où je suis sur tout ce qu'on en peut dire.

Une des choses dont vous m'entendez blâmer le plus universellement, & avec le plus d'aigreur, c'est d'avoir, & sans aucune raison qui, du moins, fût apparente, refusé, lorsque les vœux de tout le peuple étoient tournés de ce côté, d'aller reconquérir l'Egypte, & ravager les Provinces maritimes de la Perse.

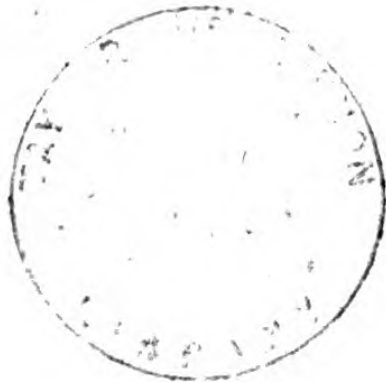
On dit très-vrai : les sollicitations les plus ardentes, les qualifications les plus injurieuses, les menaces les plus terribles ne purent vaincre mon obstination sur cet article. A l'égard du tort que les Athéniens prétendent encore que par-là je leur ai fait, vous allez juger par le dé-

tail de ce qu'eux mêmes avoient à craindre dans le tems qu'ils se propôsoient de si grandes chôses , si , sans risquer leur ruine , je pouvois me prêter à leurs desirs.

Quoique les Eubéens ne m'eussent pas donné de leur mauvaise volonté à notre égard , des preuves sans réplique , je leur voyois porter avec trop d'impatience le joug que nous venions tout récemment de leur impôser , pour que je ne dusse pas croire qu'ils n'attendoient pour le secouïer qu'une occâsion favorable , & même que si , elle tarδοit trop à se présenter , ils ne la prévîssent point. Ce n'étoit pas tout : Mégare , Corinthe , & Sicyone nous menaçoient , Sparte rassembloit ses forces ; & contre qui pouvoit-ce être que contre nous ? Etoit-ce avec des craintes si bien fondées , & dans de si critiques circonstances que je devois courir à des conquêtes éloignées , & de plus , si incertaines ? L'Eubée , en ef-

set, lâsse de notre domination, & de l'attente, se révolta; & je fus obligé d'y marcher, mais seulement avec la quantité de troupes que la connoissance que j'avois, soit des lieux où nous devions combattre, soit des ennemis que nous avions à dompter, me fit juger suffisante: car, quelles que fûssent encore sur cela les clameurs, je ne crus pas avec ce que nous mêmes avions à craindre dans ce moment-là, devoir laisser l'Attique absolument dégarnie. L'événement justifia tout à la fois mes craintes, & mes précautions. J'étois à peine dans l'Eubée, que sur la nouvelle que les trois peuples alliés sont sur notre territoire, mais, sans pouvoir par les mesures que j'ai prises contre leurs efforts, y porter le ravage, & que les Spartiates sont près de les joindre, je reviens, trouve le secret de dissiper les derniers, mets les autres en fuite, & retourne avec la même célérité soumettre l'Eubée.

Vous pouvez à présent demander à mes censeurs quel eût été le sort d'Athènes si, ne consultant que ses desirs, j'eusse, au soin de la défendre, préféré le recouvrement, tout au moins si incertain, de l'Égypte, & le plaisir, beaucoup trop payé, ce me semble, par nos propres malheurs, d'humilier le Roi de Perse, en portant dans ses Provinces, le fer & le feu.



L E T T R E X I X.

ALCIBIADE A THRAZYLLE.

INFIDELLE (eh! encore avec quelle audace!) aux femmes qui seroient la plus dignes de votre constance; & , témoin Théognis, tenant avec la dernière opiniâtreté à celles de qui , sans rougir , on ne sçauroit s'avoüer l'amant : tantôt, partisan des Courtisannes jusques à la dernière indécence; tantôt donnant jusques à la minutie , dans le sentiment oppôsé , vous êtes , mon cher Thrazyllé , l'homme le plus in'expliquable , peut-être , qu'il y ait au monde. Quel bonheur n'est-ce point , n'est-il pas vrai , de finir chacune de ses journées , sans pouvoir se dire dans quelle opinion celle qui la fuit, nous surprendra ! Je ne pouvois , selon vous , par exemple , lorsque j'attaquai le

cœur d'Aspasie, ni en priser assez la possession, ni trop employer de soins pour me le conserver, si jamais (ce sont, ce me semble, vos propres termes,) j'étois assez heureux pour m'en rendre maître. A peine, depuis que j'en ai décidé en ma faveur, un mois s'est-il écoulé; & vous ne revenez point d'étonnement de ce que je ne l'ai pas encore quittée! Pourquoi vous auroit-il paru si injuste que j'eusse ce tort avec elle, ou pourquoi me blâmez-vous de ne l'avoir pas? Vous auriez, si je ne me trompe, bien de la peine à concilier ces contradictions, même partissiez-vous pour fonder le dernier de ces sentimens auquel depuis quelques jours vous paroissez enfin vous être fixé, de la crainte qu'Aspasie vous donne pour ma liberté, puisque, dans la supposition que je réussirois auprès d'elle, vous n'avez jamais dû présumer que cette liberté pût avoir la même étendue qu'auparavant.

J'ai peine , je l'avoüe , à ne pas rire de votre acharnement à chercher à cette même femme qui , seule , vous paroïssoit digne d'être adorée , des rivales qui puissent la bannir de mon cœur , quand vous pourriez , avec tant de raison , compter sur l'ennui que les Dieux semblent avoir attaché pour moi à la jouïssance d'un bonheur quel qu'il soit , que personne ne me dispute , & que , sur-tout , je suis obligé de cacher à tout le monde. Pouvez-vous , de plus , ignorer que , pour me faire une fureur du goût le plus simple , il ne faut que le contrarier ? C'est , donc , selon toute apparence , bien plus à la conjuration de tous mes amis contre Aspasia , qu'à tout ce qui devoit m'y attacher , qu'elle doit la sorte de constance dont je me pique pour elle : du moins , lorsque je m'examine bien , ne m'est-il pas possible de lui trouver une autre cause. Ce n'est pas , cependant , que je

me flatte , ni même que je doive me flatter jamais de rencontrer ailleurs tant de charmes : mais , en laissant même à part mon inconstance naturelle , ce vice de caractère que les gens de *fintéressés* nomment *humeur* , & que , pour pouvoir , sans doute , s'y livrer avec moins de scrupule , les amans bien tendres ont décoré du beau nom de *délicatesse* , le bonheur qu'elle a d'en être doüée plus que personne , & les scènes fréquentes que je lui dois , ne pourroient pas laisser long-tems subsister une passion contre la durée de laquelle tant de choses se réunissent.

Il faut , quand j'y songe , que l'amour-propre des femmes , les aveugle singulièrement sur les véritables intérêts de leur cœur , pour qu'elles sentent si peu que c'est bien assez que nous ayons pour elles , la politesse de paroître laisser subsister le desir bien par-delà le terme que la nature semble lui avoir assigné , sans qu'el-

les exigent encore du desir satisfait , toute l'ardeur , & même toute l'impétuosité du desir qui est encore à satisfaire. Je veux , quand j'en aurai le tems , composer un Traité sur cette injustice de leur part : j'ignore si je les en ferai revenir ; mais , du moins , aurai-je eu le plaisir de leur dire ce que j'en pense.

A l'égard de Thrazyclée que vous voudriez que je fîsse succéder à Aspasia , & qui montre elle-même tant d'envie d'en remplir la place , à moins que , comme Adymante , vous ne voulûssiez que je reprîsse Glycérie , vous ne pouviez pas me proposer de femme , qui , soit par ma position , soit par mon goût , me convînt moins. Je suis dans mon tort , sans doute ; mais je vous avoie que je ne trouve que du jargon où vous êtes ébloüi de l'esprit , & des mines & de l'affectation où vous voyez des grâces , & des traits. De plus , elle mêt du fard ; & , si par le
peu

peu d'importance dont il m'est que les femmes soient, ou non sincères, je leur en permets dans le cœur, le besoin que j'ai qu'elles soient belles, me le fait abhorrer sur leur visage. Agathon, d'ailleurs, vient, dit-on, de la quitter; &, quoiqu'elle en convienne moins encore que de l'avoir pris, l'un & l'autre me semblent si vraisemblables que, pour n'en point douter, je n'ai même pas besoin du desir que j'ai de le croire. C'est à vous que je veux bien laisser à juger si je suis fait pour être le successeur d'Agathon. Vainement, pour ménager ce que vous appelez ma pusillanimité auprès d'Aspasie, & qui ne me paroît que cette sorte de respect qu'un sentiment vrai nous inspire toujours, m'assurez-vous que je ne pourrois jamais rien faire contr'elle, qui, par le secret qu'impôse à Thrazyclée, sa propre situation, parvint plus difficilement à sa connoissance. A l'éclat qu'ont

fait toutes les aventures de la dernière ; je dois nécessairement présumer ou qu'elle l'a peu consultée , ou qu'elle a été bien malheureuse. Plus , d'ailleurs , il paroît qu'elle seroit flattée de me plaire , moins je dois supposer que , fût-elle même dans l'intention de cacher son triomphe , elle pût en avoir la force : notre silence sur ce qui humilie notre amour-propre , doit répondre de notre indiscretion sur ce qui le flatte. Malgré tant de raisons , cependant , de ne jamais songer à elle , le desir de faire une chose aussi extraordinaire que de prendre une maîtresse sur la simple recommandation d'un ami , & de vous prouver toute l'autorité que le sentiment qui , dès nos premières années nous unit , vous donne sur moi , la considération que ce sera toujours une infidélité de plus , une forte de curiosité que Thrazyclée m'inspire , me déterminent : vous pouvez donc lui annoncer son bonheur ; mais l'affurer

en même tems que le moment qui lui donnera la publicité qu'elle y desire, sans doute, en fera infailliblement le terme. Si, à ce que je fais aujourd'hui il n'y avoit que du singulier, dût le cœur d'Aspasie en gémir, je serois bien éloigné d'en exiger le secret; mais j'y vois quelque chose de pis; &, à vous parler avec franchise, je ne puis prendre sur moi de me donner à la face des Athéniens, le ridicule de posséder Thrazyclée.



L E T T R E X X.

ASPASIE A ALCIBIADE.

LA fièvre m'a hier laissé si peu de relâche, & je me sens si abattue de ce qu'elle m'a fait souffrir, que je craignois de ne pouvoir pas aujourd'hui avoir la force de vous dire combien je vous aime : mais l'amour & vous, êtes en possession de faire des miracles. Depuis que j'ai voulu bien décidément vous écrire, je me suis, en effet, sentie beaucoup mieux. J'aurois, ce me semble, mauvaise grâce de me plaindre d'un mal qui s'affoiblit à l'instant où il pourroit se faire le plus douloureusement sentir. Venez, mon cher Alcibiade, achever de le bannir, ou, du moins, de le calmer. Je crois, cependant, devoir vous prévenir que vous ne me trouverez pas autant de charmes que vous m'en de-

fireriez ; & malgré la précaution que je prends de vous armer contre le premier coup d'œil , je crains bien que vous ne trouviez que je ne vous en dis pas assez sur le changement dont je suis : mais fût-il plus grand encore , je n'en craindrois pas plus de vous voir ; ceux de vos sentimens qui me flatteroient le plus , & qu'en même tems , je crois le mieux mériter , sont indépendans des grâces de la figure. Si , d'ailleurs , une maîtresse malade refroidit le desir , une amie ne peut dans cette triste situation , qu'acquérir sur le cœur , de nouveaux droits ; & la compassion doit ajouter à l'amitié , tout ce que l'amour y perd. Périclès prétend que l'ardeur de la fièvre ne m'a point permis de raisonner cette nuit , aussi conséquemment que quand je ne l'ai point , qu'enfin j'ai eu l'esprit tout-à-fait aliéné. Quoique je fusse hors d'état de juger des choses aussi sagement que lui , je crois , en effet , que

mes idées ont été dans un fort grand désordre ; mais il faut , ou que cela n'ait pas été au point où il le dit , ou que rien ne puisse empêcher que vous ne soyez toujours présent à mon imagination : car je n'ai pas , un seul moment , cessé de vous voir & de vous parler. Cependant , cette aliénation d'esprit qu'il m'attribue , & avec raison , sans doute , m'a vivement inquiétée. J'ai , sur le champ , cherché dans ses yeux si , dans un état où je ne pouvois plus prendre de loix de la prudence , la violence de mes sentimens ne m'en auroit pas fait trahir le secret : mais à la tranquillité où je le vois , je dois croire , ou que ce malheur ne m'est pas arrivé , ou qu'il a rejetté sur un délire passager , tout ce qui ne parloit que du délire constant de mon cœur. Adieu, moins il me fera aujourd'hui permis de vous voir long-tems , plus je desire que vous ne me fassiez pas attendre votre présence.

LETTRE XXI.

ALCIBIADE A THRAZYLLE.

JE suis charmé que Chryféis vous ait paru justifier par sa présence, & le choix que j'ai fait d'elle, & la réputation de beauté qu'elle a parmi nous; mais vous m'auriez, je l'avoüe, incomparablement plus satisfait, si ce n'eût été que par vos propres desirs, que vous m'eussiez appris combien vous la trouviez digne de plaire; & je m'y connois mal, si à la façon dont ses regards se portoient & s'arrêtoient sur vous, elle n'a pas été sur cela du même sentiment que moi. Vous avez, à ce que vous me dites, remarqué que vos éloges ont fini par lui donner de l'humeur. Je ne m'en suis pas moins apperçu que vous; mais, loin que nous attribuions tous deux ce mouvement à la mé-

me cause , c'est de cela même que je pars pour croire que je ne me suis point trompé , lorsque j'ai crû qu'elle ne vous voyoit pas avec la froideur que vous lui supposiez. Les femmes se contentent de l'éloge , quand elles n'ont que leur vanité à satisfaire ; mais il est tout simple qu'ouï elles voudroient faire naître le desir , l'éloge ne leur suffise pas. Puisse une autre fois Chryséïs être plus heureuse ! Si , par hazard , la crainte de blesser l'amitié qui nous unit , étoit ce qui vous lui a fait marquer tant d'indifférence , le vœu que je viens de former , & que vous ne pouvez croire que très-sincère de ma part , doit vous dire assez à quel point vous vous êtes mépris. Quoique Chryséïs soit de Pâphos , que , par les agrémens de sa figure , par le charme qu'elle sçait répandre dans les plaisirs , par la vivacité , & le dérèglement de son imagination , personne ne soit plus digne qu'elle d'y

être née , & ne rappelle mieux à tous égards , l'idée de la Déesse qu'elle y a servie , je ne sçais par quelle fatalité , elle ne m'inspire que ce mouvement machinal , aussi souvent en nous , pour le moins , l'effet du caprice , que l'ouvrage de la beauté , & qui n'est même pas le goût. Ce n'étoit donc pas , ainsi que vous me paroissez l'avoir crû , pour l'honneur du mien que je voulois que vous la vîssiez ; mais , dans l'espérance qu'elle pourroit vous faire oublier cette *Théognis* qui , semblant à chaque infidélité qu'elle vous fait , prendre à vos yeux , de nouvelles grâces , vous donne un ridicule dont sans une peine in'exprimable , je ne sçaurois vous voir vous couvrir. Tout affligé , cependant , que j'en suis , je crois devoir moins encore consulter ma façon de penser sur cela , que la malheureuse illusion que vous vous faites ; & je vais , puisqu'enfin , vous le voulez si absolument ,

écrire à Théognis en votre faveur. L'extrême mépris qu'elle m'inspire , & , je ne vous le cache pas , le desir ardent que j'aurois d'échoüer dans cette négociation , m'y rendoient moins propre que qui que ce pût être ; mais vous vous obstinez à m'en charger. Malgré donc tout le chagrin avec lequel je vous vois courir à de nouveaux affronts , après avoir , & trop vainement tenté de vous les épargner , mon amitié pour vous , ne peut plus que me permettre de vous obéir. En vous voyant , au reste , si cruellement agité dans une circonstance où vous ne pouffez pas un soupir que vous ne dussiez vous reprocher , je ne puis , sans effroi , considérer tout ce que , pour tâcher de ramener à nous une femme qui , souvent , n'a pour elle , que son inconstance , nous essuyons d'humiliations ; & combien nous sacrifions de cet amour propre qui fait la dignité , à une vanité

misérable qui ne peut que nous avilir. Aussi , ne sçais-je si je trouverai ou non des inconstantes ; mais , à la façon dont je compte m'arranger toujourns avec les femmes , je serai bien étonné si j'ai jamais à courir après des infidelles.



L E T T R E XXII.*THEOGNIS A ALCIBIADE.*

POUR peu qu'on ait d'usage de la façon de penser des hommes (& vous paroissez me faire l'honneur de m'en attribuer beaucoup ,) on compte toujours moins sur leur constance , qu'on ne s'en flatte. En m'assurant donc qu'Axiochus ne me fera pas long tems attaché , si vous me dites une chose que mon sentiment actuel pour lui , ne peut que me rendre très-cruelle , du moins , ne m'en dites-vous pas une qui ait le droit de me paroître incroyable. A cette prédiction , vous ne craignez pas d'ajouter *que la passion que je crois qu'il m'inspire , n'est pour mon cœur , qu'une méprise de plus.* Ce n'est pas que je ne sente que la promptitude dont jusques à présent je me suis livrée aux

impressions que je recevois , & le peu de durée des goûts mêmes qui ont paru m'entraîner avec le plus de violence , doivent naturellement faire penser que ce qui m'occupe , ne fera pas plus à l'abri de l'effet du tems . que ne l'a été ce qui m'a occupée ; mais vous devriez connoître assez les femmes pour sçavoir qu'auprès d'elles , le pâssé ne sçauroit répondre de l'avenir ; qu'il y en a qui sacrifient long - tems au caprice avant que de sacrifier à l'amour ; & que si l'opiniâtreté avec laquelle nous aurons tenu à un attachement , n'est point une raison de croire que nous serons aussi fidelles au goût qui y aura succédé , ce n'en est pas plus une de penser que parce que rien encore ne nous aura fixées , nous ne rencontrions pas enfin un objet qui nous fixe. Autant qu'il est possible de comparer ce que l'on sent avec ce que l'on ne sent plus , il me semble que,

de tous les hommes qui ont arrêté sur eux , mes regards , & mon imaginâtion , aucun ne m'a paru pâsser jusques à mon cœur , qu'Axiochus ; & qu'il seroit très-possible qu'il fût pour moi cet objet. Au reste , que cela soit , ou non , il n'en fera pas moins sûr que , même malgré toute la chaleur que vous avez mise dans vos sollicitâtions pour Thrazylle , & qui a été jusques à me dire des choses fort desobligeantes , jamais vous ne le verrez reprendre sur moi , l'empire qu'il redemande. Qu'il cesse donc de m'accâbler de reproches qui ne font que me fatiguer , de supplicâtions qui ne me touchent point , & d'invectives que je dois trouver d'autant plus déplacées que ce n'est plus l'amour qui les entend , & les reçoit. J'ai bien voulu jusques ici , non-seulement recevoir ses Lettres , mais , quoique je pûsse faire de mon tems un beaucoup plus agréable usage , y répondre quel-

quefois. Je vois qu'il a regardé comme une preuve qu'il pouvoit me ramener encore, une condescendance qu'il ne doit plus qu'à ma pitié : elle m'est onéreuse ; elle l'abuse ; me blâmez-vous de cesser de l'avoir ? Je me plaisois à me flatter qu'enfin il reconnoîtroit de lui-même toute l'imbécilité qu'il y a à croire que, parce que l'on aime encore, ou qu'on le croit, on ne doit point cesser d'être aimé ; & , sur-tout , qu'il ne poufferoit pas la sienne jusques à prendre des égards pour des sentimens : mais , puisqu'il s'obstine à s'y tromper , qu'il ne soit pas surpris si désormais je lui renvoye ses Lettres, telles exactement qu'elles me seront parvenues. Je lui ai, dit-il, juré de l'aimer *jusques au tombeau* : il n'y a rien de plus probable que je l'ai fait ; mais qu'importe quand mon cœur ne s'en souvient pas ? Ne lui ai-je point, d'ailleurs, déjà donné la preuve que rien ne m'est moins

facré que ces fortes de sermens ? Je conviens que , quittée , & le plus inopinément du monde , par l'homme à qui je l'avois sacrifié : mourant , ou m'imaginant que je mourois de douleur de l'avoir perdu ; & , quoiqu'il en pût être , ayant besoin d'une distraction , je sollicitai Thrazylle de qui mon infidélité n'avoit pas changé le cœur , de revenir dans les bras d'une maîtresse qui lui étoit toujours chère. En faisant beaucoup pour lui , puisqu'enfin j'étois encore nécessaire à son bonheur , je crûs , & ne vous le cache pas , faire autant pour moi-même : le tems a dissipé cette erreur. Peut-être aussi , les perpétuelles inquiétudes de Thrazylle sur les bontés que je pouvois avoir eües pour son dernier prédécesseur , & sa fureur de me faire avouer ce que , moins par fausseté , que pour notre tranquillité respectueuse , il me paroïsoit si important de lui taire , ont-elles

achevé

achevé de me faire sentir à quel point je me trompois quand je croyois l'aimer encore. A l'égard des obligations qu'il prétend que je lui ai, n'eûssé-je point, dans cette occasion, dû à ses seuls desirs, la complaisance qu'il eut pour les miens, devoit-il ignorer que le souvenir de tout ce que, relativement à l'amour, on peut devoir à l'amant, s'efface en même tems que le sentiment qu'il avoit fait naître, s'éteint ? Il ne cesse de m'assurer qu'il l'emporte à tous égards sur Axiochus ; mais si, comme malheureusement pour lui, cela n'est que trop vrai, il a cessé de me plaire, & que j'aime Axiochus, peut-il se flatter que tous les éloges dont il s'accâble, me feront penser de lui, aussi avantageusement qu'il en pense lui-même. Ce qu'enfin il y a de certain, c'est que je me sens pour son mérite, quelque justice que je lui rende, d'ailleurs, une si profonde in-

différence que , sans toutes ses persécutions , à peine me rappellerois-je qu'il m'a été cher. Je suis si lâsse de l'en assurer , que je vous prie de vouloir bien l'en assurer vous-même. Je ne doute point qu'à cette déclarâtion si précize de ma façon de penser à son égard , les reproches qu'il me fait depuis si long-tems , quoique toujours avec si peu de succès , d'être de l'ingratitude la plus noire , ne se renouvellent avec la dernière violence : mais quand , ce que , par exemple , je ne crois point du tout , il seroit vrai qu'ils fussent fondés , il me seroit encore moins onéreux de continuer de les mériter , & même de les entendre , que de me mettre dans le cas d'essuyer de lui , les remerciemens qu'il voudroit avoir à me faire.



LETTRE XXIII.

ASPASIE AU MEME.

Vous avez tort de vous croire la seule cause de ma maladie ; mais vous en auriez , peut - être , plus encore si vous ne vous en attribüiez rien. Il y avoit plusieurs jours que je ne dormois pas ; & cette infomnie , quelle qu'en pût être la cause , m'avoit mis le sang dans la plus crüelle agitation. Il y auroit donc , à mon sens , plus de sujet de s'étonner que ce mouvement n'eût été suivi de rien , qu'il n'y en a d'y avoir , enfin , vü succéder la fièvre. Il est vrai , aussi , que la dernière impatience à laquelle vous vous êtes laissé emporter avec moi , fut accompagnée d'une si dédaigneuse froideur ! c'est , ce me semble , si peu avec la brusquerie dont vous reçûtes mes plain-

tes , que l'amour doit s'expliquer ! vous devez si bien le sçavoir , qu'à ne vous voir employer pour détruire mes craintes , que ce moyen , il me fût impossible de n'en pas conclûre que si je n'avois point encore perdu votre cœur , c'étoit un malheur dont , du moins , je n'étois pas bien éloignée. Pouvois-je effectivement , quand je vous voyois vous livrer à des impatiences que vous sçavez m'être si contraires , & qui étoient d'ailleurs si déplacées , me faire quelque autre idée ? Si vous m'aimez autant que vous me le dites , ou que vous sçachiez seulement combien vous m'êtes cher , il est inutile que je vous dise à quel point , & dans un tems encore où ma santé étoit déjà fort altérée , cette conclusion a dû m'être funeste. Vous voyez que s'il n'est pas vrai que ce soit à vous seul que vous deviez vous en prendre , il ne l'est pas moins que vous vous devez quelques reproches

de l'état où j'ai été. Je vous avoüe avec la même bonne foi , que ce qu'il y auroit pour moi , de plus heureux , seroit que je fusse aussi visionnaire que vous me taxez de l'être. J'ose , de plus , quelque envie , quelque besoin même que vous puissiez en avoir , vous défier de desirer aussi vivement que je le desire moi-même , de me voir convaincüe que je ne puis que me tromper quand je vous accuse , ou de ne point m'aimer , ou , même en m'aimant , de me donner des rivales : mais j'ai malheureusement pour moi , soit sur tout ce que vous faites , soit sur tout ce que vous pensez , une sorte de sagacité , ou même de prescience , telle que le démon même de Socrate , tout éclairé qu'il est , ne pourroit pas la pousser plus loin. Je sçais trop à quoi je la dois pour ne l'attribüer comme vous , qu'à l'étendüe de mon esprit. Il faudroit , pour que cette même prescience fût son ouvrage , que

j'en eusse infiniment plus que je m'en trouve. C'est mon cœur, c'est une sympathie qu'il ne m'est point possible de définir, mais dont à chaque moment j'éprouve l'effet, que je puis seul en croire la cause. Elle me fait toujours, grâce à vous, trop de mal pour que je m'en applaudisse autant que vous le pensez. Je n'y gagne seulement pas, malgré tout l'effroi que cette espèce de divination vous inspire, la douceur de vous voir ne plus chercher à m'abuser. N'ayez donc plus, ou du moins, je vous en conjure, n'ayez plus si souvent la cruauté de me dire que j'ai moins de plaisir à croire ce qui pourroit me rendre heureuse, que tout ce qui ne sauroit que m'affliger. Vous auriez peine à imaginer combien vous m'affligez vous-même, toutes les fois que vous me tenez cet étrange propos. Se peut-il, mon cher Alcibiade, qu'avec l'esprit que vous avez,

vous vous figuriez qu'il puisse exister un être assez ennemi de lui-même pour se refuser volontairement à ce qui seul peut faire sa félicité ; ou pensez-vous que la nature m'ait doüée du très-extraordinaire privilège de croire , ou ne croire pas , selon que je puis vouloir l'un ou l'autre ? Non , encore une fois , loin de me mettre , comme vous le supposez , l'esprit à la torture pour ne voir , ou ne prévoir que des malheurs , je fais bien plus que vous ne pourriez l'imaginer pour en écarter tout ce qui pourroit ne m'en donner même que le soupçon. Mais , puisque vous me ramenez sur un chapitre que j'avois résolu de ne traiter jamais , & qu'en effet , je ne pousserai pas plus loin , permettez moi de vous parler un instant à cœur ouvert , & que , s'il se peut , ce soit aussi pour la dernière fois ; sans le vouloir , souvent même , sans vous en douter , vous détruisez en une seule mi-

nute , l'ouvrage de plusieurs jours. Ne me demandez point , de grâces , de détails qui vous rendent moins obscur ce qui vient de m'échapper : foyez sûr , seulement , que je ne vous dis rien qui ne soit dans la plus exacte vérité. Ne pensez pas , non plus , que je sois révoltée autant que vous me paroissez le croire , de vous voir renverser si promptement les espérances que vous me donnez quelquefois de ne vivre plus que pour moi. Hélas ! quand il est question de vous , je ne sçais que m'affliger : rien n'a pû encore donner à ma tendresse pour vous , la plus légère atteinte ; & je suis si persuadée que ce seroit envain que je chercherois , non à l'éteindre , mais seulement à l'affoiblir , que je n'ai pas le plus léger desir de le tenter. C'est si naturellement que je vous aime , qu'il semble que , de toutes les choses nécessaires à mon existence , mon amour soit ce qui l'est le plus. Vous variez tant

à mon égard que j'ignore dans quelle disposition vous trouvera cet aveu, & quelle impression votre âme en recevra : tout ce que je sçais, c'est que rien ne peut changer la mienne ; & que, dussiez-vous me percer le cœur, vous n'en effacerez pas votre image.



L E T T R E X X I V .*P E R I C L E S A U M E M E . **

IL est encore très-vrai , mon cher Alcibiade , qu'il y avoit dans mes derniers comptes , une somme de dix talens de l'emploi desquels je ne justifiai pas , & que j'y portai simplement comme *dépensés pour chose nécessaire* ; & c'est dans cette négligence de ma part que l'on croit trouver une juste raison de me soupçonner de les avoir détournés à mon profit. Peut-on donc oublier combien , dans le cas où cette somme auroit pû me tenter , il m'auroit été facile , soit en n'en faisant aucune mention , soit en la répandant sur différens objets , de cacher le vol que j'aurois eu la bassesse d'en faire ? Le Peuple , cependant , voulut bien m'en croire sur ma parole :

mes ennemis veulent faire entendre que, malgré tout le desintéressement dont je me pique, on m'auroit fort embarrassé si, comme on le pouvoit, on ne se fût pas contenté d'une si vague énonciation. J'ose dire à mon tour que si, ce que je ne nie point, le peuple étoit en droit de me contraindre de spécifier l'emploi que j'avois fait de cette somme, il ne devoit pas dans cette occasion se servir de son pouvoir. Plus judicieux que ceux qui blâment les égards qu'il y montra pour moi, il sentit, en effet, que, pour ne pas trop mettre à découvert certaines parties de l'administration qui, par leur nature, ne doivent jamais être exposées au grand jour, il y a des dépenses dont ceux qui tiennent les rênes du Gouvernement ne doivent jamais déceler l'emploi, dût-on même quelquefois les voir abuser du secret dont on leur permët de les couvrir.

Je ne garderai pas avec vous le silence que je crus alors nécessaire , tant aux intérêts de la République qu'à sa gloire. Il étoit effectivement plus honorable pour nous que l'on crût que c'étoit à la terreur de nos armes que nous avions dû la retraite des Spartiates , que de ne pouvoir douter que nous ne l'eussions achetée. Une autre considération me forçoit encore à me taire sur cet article ; & lorsque je vous aurai instruit de ce qui se passa alors , vous conviendrez que si , par l'éclat même que les choses avoient fait , je pouvois cesser de me croire obligé au silence , je n'en devois cependant pas plus le rompre , puisque j'avois fait serment de le garder ; & que , d'ailleurs, je ne pouvois l'enfreindre, sans m'exposer par cette infidélité, à ne pouvoir plus trouver de traîtres , lorsque le malheur des circonstances ne me laisseroit que cette odieuse ressource.

Lors de l'irruption dont je vous ai parlé dans ma dernière Lettre , les Spartiates , moins par amitié pour les peuples qui nous déclaroient la guerre , que par la jalousie qui les anima toujours contre nous , s'étoient joints à eux. Commandés en apparence par leur Roi Pliftonax , ils l'étoient en effet par Cléandridas. Les Ephores craignant tout de la jeunesse , & de l'in'expérience du premier , l'avoient totalement mis sous la dépendance de l'autre. Les plus simples conseils de celui-ci devenoient donc par cette dispôtion aussi suprême , qu'elle étoit peu éclairée , des ordres auxquels ce Prince n'étoit pas moins soumis que le dernier de son armée. Quand je dis que , de la part des Ephores , cette dispôtion marquoit peu de lumières , c'est que si l'on ne pouvoit refuser à Cléandridas , & beaucoup de connoissance de l'Art Militaire , & beaucoup de valeur ,

il étoit encore plus connu par l'excès de son avarice , que par la sublimité de ses talens ; que ce que je sçavois , Sparte devoit encore moins l'ignorer ; & que , plus j'y pâssois pour sçavoir acheter ceux que j'avois besoin de corrompre, moins elle témoignoit de prudence en donnant un pouvoir si étendu à un homme de qui la probité lui devoit être si suspecte. Ce choix effectivement me rassura sur notre pôtion , & seul me rendit facile ce qui pouvoit nous en tirer. Comme , si les peuples qui venoient nous attaquer , réunis étoient fort redoutables pour nous , divisés , ils cessoient de l'être , en supposant sur - tout que ce fût aux Spartiates que je parvînse à faire tomber les armes des mains , séparer ceux - ci de la cause commune , devenoit l'unique but que je dûsse avoir ; mais ne chercher que par les moyens que m'offroit la négociation à le remplir, étoit, même en ne comptant

pour rien l'incertitude du succès, risquer beaucoup. Les manœuvres souterraines de la politique, exigent du tems : l'ennemi étoit à nos portes ; & le tems m'étoit cher. Que si, sans nous chercher ces secours, nous nous en tenions à la décision des armes, combien ne devions-nous pas la redouter ? Si, ce qui ne pouvoit pas raisonnablement s'espérer, elle étoit en notre faveur, de quels flots de sang ne l'acheterions-nous pas ? Si, ce qui de toutes façons, étoit infiniment plus probable, le sort se tournoit contre nous, la bataille ne pouvant se livrer qu'aux pieds de nos murs, nous courions le risque de voir, après un siège aussi long que sanglant, la Ville tomber au pouvoir de l'ennemi, & en être ravagée avec toute l'inhumanité que nous devions attendre de la férocité si connue des Spartiates, & du ressentiment des Mégariens. De toutes ces considérations, je

conclûs que moins la République don-
neroit au hazard , mieux elle entendroit
ses intéréts ; & qu'enfin , dans cette oc-
câsion , ce n'étoit point du sang des ci-
toyens , mais de leur or qu'il falloit payer
la victoire. Quand Pliftonax eût été d'hu-
meur à se laisser séduire , bornée comme
l'étoit son autorité sur ses propres fujets ,
j'aurois crû faire de nos trésors , un em-
ploi qu'on auroit eu à me reprocher , si
c'eût été sur lui que j'eûsse songé à les ré-
pandre. Mes vûes se tournèrent donc vers
Cléandridas ; & je le trouvai , ainsi que
jem'en étois flatté , non-seulement si dis-
pôsé à se vendre , mais si pressé de le
faire , que , pour ces mêmes dix talens
qu'on m'accuse de m'être appropriés ,
ce traître , sur différens prétextes , sans
être plus retenu par les murmures de son
armée , que touché des supplicâtions , &
des larmes des peuples qu'en se séparant
d'eux , il laissoit à notre merci , fit re-
prendre

prendre à ses troupes la route de Lacédémone, & nous rendit par sa retraite, les arbitres de la destinée des autres. Quoique ce qui s'étoit passé entre lui, & moi, fût enseveli dans le plus profond silence, on fut à Sparte si convaincu qu'il en avoit lâchement vendu l'honneur, qu'il n'y fut reçu qu'avec toutes les marques de la plus vive indignation. A peine, enfin, y étoit-il arrivé que les menaces qu'il entendoit de toutes parts, & l'impossibilité qu'il sentoit lui-même de justifier sa conduite aux yeux de ses concitoyens, le forcèrent de prendre la fuite. Ils ne pûrent donc à leur grand regret, le condamner à mort que par contumace; mais, par une injustice qu'on ne sçauroit excuser, puisqu'ayant soumis Plistonax aux ordres de Cléandridas, ils ne devoient pas lui faire un crime d'une déférence dont ils ne lui avoient point permis de se dispenser, n'écoutant que leur fureur, ils condamnèrent cet in-

fortuné Prince à une amende si exorbitante que , dans l'impuissance où il étoit de la payer , il se vit forcé d'abandonner à la fois & son Trône , & sa Patrie.

Je vous laisse absolument , mon cher Alcibiade , le maître de taire , ou de divulguer la cause , jusques ici inconnüe , ou , du moins , fort incertaine de la retraite de Cléandridas de devant nos murs , & de sa disgrâce dans sa patrie. Je conviens que l'une & l'autre nous ont coûté dix talens ; & je suis prêt de les rendre à la République , si à la pluralité des voix , on trouve que je les aye mal employés.



L E T T R E X X V.

ALCIBIADE A ADYMANTE.

A LA conduite que , depuis qu'elle vous avoit fait l'aveu de sa tendresse , Xénoclée avoit constamment tenue avec vous , j'avois toujourns douté qu'elle eût l'intention de vous rendre heureux : & moins prévenu , soit pour elle , soit pour vous , vous en auriez , selon toute apparence , porté le même jugement que moi.

Toute femme , en effet , qui , comme elle , n'accorde jamais une faveur que la restriction qui doit la rendre inutile , ne soit à côté , semble ne donner que pour reprendre , paroît toujourns tout près de succomber , & ne se rend jamais , prouve invinciblement qu'elle n'est pas moins in'accessible au desir qu'à l'amour ; & doit , par conséquent , plus laisser à crain-

dre une résistance éternelle , qu'à espérer qu'un jour on pourra la rendre sensible.

Une règle générale , & qui me paroît moins faite que beaucoup d'autres pour avoir des exceptions , c'est que , tant qu'une femme reconnoît l'empire de la vertu , elle ne se mêt point dans le risque de perdre la sienne ; & que , quand enfin , on est parvenu à lui inspirer de l'amour , il ne lui seroit pas plus possible de le sacrifier à la vertu que , de ce moment , elle n'a plus , ou qui est devenue pour elle moins un secours qu'un fardeau , qu'il ne le lui auroit été d'immoler la première à un sentiment dont elle n'éprouvoit pas la puissance.

Tout convaincu que je suis cependant , que , de quelque façon que vous en eûssiez agi avec Xénoclée , vous n'en auriez point triomphé davantage , je n'en condamne pas moins en vous , cette crainte

de l'offenser, qui vous a fait suspendre vos entreprises dans l'instant même où tout en elle, sembloit plus vous dire combien elle étoit loin de vous desirer des remords.

Quand avec une femme on s'est déterminé à ce que, fort improprement quelquefois, elles appellent *de l'insolence*, ce n'est jamais qu'en la portant à son comble qu'on en peut trouver l'excuse à ses yeux. *Elle me menaçoit*, dites-vous, *de son éternelle indignation* : eh ! mon cher Adymante ! dans ces circonstances, est-ce donc plus la bouche d'une femme que ses yeux, qui doit nous instruire de ce qu'elle pense, ou qu'elle sent ?

L'émotion que lui donne la colère, & le trouble où la jette le desir, ont, d'ailleurs, des caractères si différens que, même avec toute l'imbécilité d'un premier amour, il ne doit pas être permis de s'y tromper.

Malgré les exemples fréquens que nous en avons , je n'ai jamais pû comprendre comment une témérité que souvent une femme ne desire pas plus d'un homme qu'elle ne s'y attend , peut la déterminer à un sentiment qu'il ne lui inspire pas , ou, pour parler plus juste, lui en tenir lieu momentanément. Je conçois , pourtant , bien moins encore que ce que nous appelons *un coup d'autorité* , bien soutenu , soit qu'elle aime , ou qu'elle feigne d'aimer , ne termine point sans retour , les incertitudes de sa vertu, ou ne prive pas sa coquetterie des ressources qu'elle tiroit de ses tergiversations.

Une femme est-elle plus révoltée de l'insolence d'un homme qui ne lui plaît pas , qu'elle n'est blessée du trop de timidité de l'homme qui lui plaît ? Question qu'elles seules peuvent décider , mais sur laquelle on peut croire d'avance , que toutes ne prononceront pas de bonne foi.

Il faut toujours parler aux femmes comme si on leur croyoit de la vertu , & agir avec elles , comme ne leur en croyant pas. Plus il y en aura qui protesteront contre la justesse de cette maxime, moins on devra la révoquer en doute.

Il n'y auroit, peut-être, pas autant d'absurdité à croire qu'une femme doit toujours manquer de vertu, qu'à imaginer qu'elle doit toujours y rester fidelle, parce que s'il n'est pas vrai que la vertu soit pour toutes un état forcé, il l'est bien moins encore qu'elle soit pour toutes un état naturel.

Pour n'avoir point d'idées fausses à cet égard, on n'a besoin que de compter les raisons qu'elle peut avoir, soit pour être vertueuse, soit pour ne l'être pas. Si le résultat du calcul étoit en faveur du premier des deux, j'avoüe que jusques ici j'aurois bien mal vû l'objet.

Si, dans les hommes, le courage est

journalier , il y a cent raisons pour que , dans les femmes , la vertu le soit bien davantage.

La satisfaction de pouvoir se dire qu'elle ne manque point à ses devoirs , ne l'emporte pas bien long tems dans une femme sur le plaisir de s'entendre dire qu'elle est belle , & sur le besoin réel qu'elle en a.

Les Dieux ont donné aux femmes le caprice , & la vanité pour les dédommager du desir , & de l'amour qui pourroient bien n'être pas tant à leur usage , qu'elles & nous , le croyons.

Je m'égare , ce me semble ; revenons à vous. Je vais vous étonner , sans doute : mais je suis fort trompé si ce n'est pas beaucoup plus à votre audace qu'à la retenüe , selon moi , très-déplacée qui y a succédé , que vous devez & la colère de Xénoclée , & le congé absolu qu'elle vous donne. D'après la façon dont vous me

l'avez peinte , j'ai bien mal jugé son caractère , ou , quand cette même colère vous auroit moins impôsé , la sorte de mouvement que vous avez crû lui voir , & que vous lui aviez donné , peut être , ne vous en auroit pas été plus utile. Les impressions que , malgré le soin dont elle s'en défend , reçoit quelquefois une coquette , combattües touÿjours par la crainte qu'elle a d'être menée plus loin qu'elle ne voudroit , & jamais prolongées par l'amour , sont si foibles , & pâssent , d'ailleurs , avec une rapidité si grande , qu'avec quelque finesse qu'on les apperçoive , & quelque promptement que l'on puisse vouloir les saisir , il arrive le plus souvent , que quand on veut en profiter , on n'en trouve pas la plus légère trace.

Vous n'avez , quoique vous en puissiez croire , laissé rien à regretter à ses sens ; & il ne me paroît pas plus probable que , comme vous l'imaginez , en vous es-

frayant trop de la colère, vous avez davantage blessé sa vanité. Ce qui me le fait croire, c'est que, non-seulement elle ne s'étoit pas rendue, mais qu'il étoit tout au moins douteux qu'elle se rendît. Vous ne lui avez, par conséquent, pû donner aucun sujet de présumer que, dans le cas où vous l'auriez amenée à ce point, elle n'eût trouvé en vous, de sa défaite, qu'un spectateur in'animé; & par la même raison, ç'a été beaucoup plus de votre sagacité en ces sortes de circonstances, que de ses charmes que vous avez dû lui donner mauvaise opinion. Je ne puis donc attribuer votre disgrâce qu'à la crainte assez légitime que vous lui avez inspirée de ne pouvoir plus long-tems vous faire illusion sur le fond de ses sentimens. Vous la vouliez sensible: elle ne vouloit, ou ne pouvoit pas l'être. Dans la première de ces suppositions, après vous avoir rendu amoureux, sa vanité

n'avoit plus rien à exiger de vous : dans l'autre , il étoit naturel qu'elle bannît un amant qui , pouvant ne pas s'en tenir à une première témérité , pouvoit aussi , malgré tous les obstacles que lui oppoïent en elle , la nature , l'indifférence , & un systême de conduite , toujours très-dangereux à rencontrer dans une femme , trouver *le moment* , & en ne le méconnoissant plus , le rendre décisif.

Nous pouvons sans danger le manquer avec une femme à qui nous inspirons une passion , parce qu'il ne s'en écoule pas un dans la journée où elle puisse ne pas également desirer de rendre heureux ce qu'elle aime ; mais lorsque c'est le caprice seul qui la détermine à la foiblesse , il est si peu sûr qu'il veuille rendre le lendemain , ce qu'il offroit la veille , que l'on ne peut trop se presser de le saisir.

Si je vous parle ici du *moment* , ce n'est point que j'ignore que vous ne niez pas

moins qu'il existe, que celle de toutes les femmes qui seroit le plus fâchée de nous voir donner tout à son influence; mais parce que je suis on ne sçauroit plus loin d'être sur cela du sentiment que vous vous supposez. Lorsque je dis que vous vous supposez plus cette opinion que vous ne l'avez, c'est que votre conduite me donne tout sujet de le penser. Si, en effet, pour triompher d'une femme, tous les momens vous paroissent également favorables, après vous être si long-tems auprès de Xénoclée, condamné au respect, auroit-ce été, de préférence, l'instant où vous aviez, enfin, sçu porter le trouble dans son âme, que vous auriez choisi pour lui en manquer?

Il n'est pas vrai, sans doute, que les femmes dépendent du *moment*, autant, & aussi souvent que les hommes qui les ont peu approfondies, le croient; mais ce seroit, selon moi, ne pas moins se

tromper sur elles ; & , peut-être , seroit-ce s'y tromper plus dangereusement pour soi-même , que de croire qu'elles n'en éprouvent jamais l'empire.

Si ce n'étoit que de ce mouvement que nous sommes convenus d'appeller *surprise des sens* , qu'il fût question , j'aurois tort. On sçait , & de reste , qu'il s'en faut beaucoup qu'il soit à l'usage de toutes les femmes , & que , si c'étoit de cela que nos succès auprès d'elles , dépendissent , ils seroient plus rares qu'on ne le prétend. En croyant d'un autre côté , que le cœur seul peut entraîner celles en qui les sens sont ou müets , ou peut actifs , on ne tomberoit pas , à mon sens , dans une erreur moins grande que la première. Dans quelques-unes de ce caractère , la vanité ; dans un beaucoup plus grand nombre d'autres l'habitude de compter , elles pour peu , & la chose pour rien , ne tiennent pas moins lieu de la séduction des

sens que des mouvemens du cœur, & ne les dispôsent pas à moins de foiblesse que si chacune de ces causes, ou toutes deux réunies agissoient sur elles. Ce seroit, d'ailleurs, ignorer absolument ce que peut l'amour, que d'imaginer, quelque peu dispôlée qu'une femme puisse être par elle-même, d'admettre ses effets physiques, qu'il ne prenne jamais que sur son âme. Les transports d'un amant, ses larmes, ses caresses, doivent-ils, peuvent-ils même laisser sa machine dans l'in'altérable tranquillité qu'elle lui prescrit? Enfin, n'arrive-t-il pas un moment où elle est si violemment agitée que, si elle se défend encore, ce n'est plus qu'avec une mollesse qui décèle tout le besoin que, souvent, & sans qu'elle le sçache elle-même, elle a d'être vaincüe? Quelquefois, même, cet instant critique arrive, lorsque l'amant songeoit le moins à le faire naître, s'en flattoit le moins, &

& qu'elle s'en croyoit aussi, le plus éloignée. Il ne seroit, peut-être, pas aussi peu digne de la Philosophie que cela peut le paroître au premier coup d'œil, de rechercher la cause de ce caprice de la nature, & pourquoi s'obstinant à rester dans le silence, lorsqu'on la sollicite le plus de parler, ou, ce qui est beaucoup plus encore, se défendant avec succès contre les impressions qu'elle reçoit, elle s'émeut d'elle-même, lorsqu'on l'en presse le moins. Cette disposition inattendue n'est-elle qu'un effet de l'amour qui ne paroît pas avoir moins dans un sexe, marqué un terme aux rigueurs, qu'il n'en a, dans l'autre, fixé un aux desirs, & qui n'a laissé dépendre ni l'un, ni l'autre, de notre volonté? Est-ce un mouvement du sang, aussi subit qu'il paroît involontaire, auquel le sentiment, la présence de l'objet aimé, une réflexion tendre, donnent une puissance qu'il n'auroit pas sans

tout cela ? C'est ce que j'ignore ; mais ; quelle que puisse être la cause du moment ; il est certain , non-seulement qu'il existe , mais encore que celles des femmes qui voudroient bien n'y pas céder , nous le déroband le plus qu'elles peuvent , un homme n'a pas moins besoin de sagacité pour le saisir , que de fermeté pour refuser aux prières , aux pleurs , aux cris même de la pudeur gémissante , & allarmée , ou aux ruses de la coquetterie désespérée de se voir près d'être vaincue , un répit que l'on a vû très-rârement n'être pas funeste à ceux qui le leur accordent.

Vous ne croyez point *au moment* ; moi , j'en admetts de deux sortes : l'un qui ne devrait point porter ce nom , quoique , pourtant , on l'en décore , parce qu'il est , pour ainsi dire , toujours sous la main de celui qui ôse , ou veut bien le chercher , ou que c'est , du moins , par le plus grand des hazards qu'on ne l'y rencontre

rencontre pas ; l'autre que l'on ne doit qu'à des motifs aussi flatteurs pour celui qui a le bonheur de le trouver , que consolans pour celle qui y cède. La femme tendre ne l'avoit point prévu ; parce qu'elle ne sçavoit ni quand l'amour agiroit sur son âme , ni jusques à quel point il pourroit agir. L'autre étoit dans la même ignorance , parce qu'il ne lui étoit pas plus possible de deviner ni jusques où l'on porteroit avec elle la témérité , ni combien , car la nature est quelquefois inégale ; cette même témérité la trouveroit , ou la rendroit sensible.

Je ne sçais si je suis parvenu à vous démontrer à quel point vous êtes dans l'erreur lorsque vous croyez que , dans les femmes , le cœur , & les sens ont toujours la même activité , ou font toujours dans la même inertie ; mais plus , dans la carrière que vous courez , votre opinion à cet égard , peut être dangereuse

pour vous , moins j'ai crû pouvoir me dispenser de la combattre. Votre aventure avec Xénoclée , & les fuites qu'elle a m'ont fait naître des réflexions. Je vous les envoie , non que je me flatte d'être le seul qui les aye faites , mais parce que j'imagine qu'elles pourront vous être utiles. Vous les avez trouvées éparfées dans cette lettre fans plus de liaison entr'elles que quand elles se font présentées à mon esprit. Si leur confusion vous blesse , ou vous les obscurcit , vous pourrez les donner à arranger à notre ami Antiphon , l'homme de son siècle, peut-être, qui m'a paru avoir le moins d'idées , & le plus de méthode, & que je crois, par conséquent, le plus capable de mettre de l'ordre dans ce qu'ont pensé les autres.

LETTRE XXVI.

ASPASIE A ALCIBIADE.

JE viens d'essuyer une peur dont je ne suis pas encore bien remise. J'étois à vous écrire lorsque Périclès est inopinément entré dans mon cabinet. J'ai tremblé qu'usant de sa liberté ordinaire, il ne voulût voir ce que j'écrivois. Vous me direz, sans doute, que je lui ai laissé prendre là, une fort mauvaise habitude : j'en conviens ; mais, lorsque j'ai commencé à avoir en lui tant de confiance, j'étois bien éloignée de croire que je pûsse un jour avoir quelque chose à lui cacher. Quoique je ne vous écrivisse que des injures, ces mêmes injures avoient un caractère si tendre qu'il ne falloit pas, assurément, toutes les lumières de Périclès pour sentir que l'amour seul

pouvoit me les dicter. La seule ressource que , dans le cas où il auroit voulu voir ma Lettre , j'aurois eüe pour qu'elle pût lui paroître l'ouvrage de ma seule imagination , auroit été l'excès de la tendresse pour moi. Je doute , en effet , qu'il n'eût pas eu autant de peine à concevoir que je pûsse avoir tant à me plaindre d'un amant , que vous en auriez , vous , à croire que je doive avoir toujours à m'en louer. Heureusement pour moi , on l'avoit chagriné au Conseil ; il avoit dans la tête , des affaires fort importantes : & tout cela réüni ne lui a point permis de me faire l'affreuse question que je craignois. Par des raisons particulières qu'il est inutile de vous dire , je ne veux point finir la Lettre que sa présence a interrompüe ; & par d'autres motifs , je ne me soucie point d'allonger celle-ci. Je ne pourrois , peut-être , lui donner plus d'étendue , sans y mettre des choses qu'il

me semble que vous ne méritez plus ; & quand je songe au peu de fruit que j'en tirerois , à quel point vous seriez blessé des reproches qu'elle pourroit contenir , & combien peu vous sentiriez l'amour que je pourrois vous y exprimer , je me console de ne vous pas dire que je vous aime : car , ingrat ! ne seroit-ce point vous le dire , que me plaindre que vous ne m'aimez pas ? Je me borne donc à vous annoncer que , contre son arrangement d'hier , Périclès ne sortira pas de la journée ; & que , selon toute apparence , il la passera à rêver auprès de moi à ce qui lui occupe l'esprit. A quelque point que cette détermination de sa part me contrarie , je sentirois un extrême plaisir à vous l'apprendre si je pouvois me flatter que ce sera pour vous un supplice que de ne me pas voir , ou de ne me voir qu'avec lui ; mais je suis si sûre de la joie que cette nouvelle vous cau-

fera , que ce n'est qu'avec une douleur sensible que je me vois obligée de vous en faire part. O ! Alcibiade ! si vous pensiez comme moi , que ce jour , si perdu pour le desir , seroit encore bien employé par l'amour !



 LETTRE XXVII.

SOCRATE AU MEME.

EUTHYDÈME vient de m'apprendre ; mon cher Alcibiade , avec quel empressement vous avez réparé les ruines de la fortune. Il m'a , en même tems , remercié du soin que je prends de vous former ; & je vous rends grâces à mon tour , de l'honneur que vous faites à mes leçons , & bien plus encore de ce qui en rejailit sur vous. Ce qui étonne plus Euthydème que le bienfait , c'est la noblesse que vous y avez mise , & le desir extrême que vous aviez qu'une action à laquelle vous avez d'autant plus de mérite que l'amitié devoit moins vous la prescrire , restât absolument entre vous deux. Il convient qu'il a souvent mal parlé de vous ; & qu'il ne devoit pass'attendre à trouver un libéra-

teur dans un homme de qui il n'avoit dû se faire qu'un ennemi. Cependant, à peine ses malheurs ont-ils percé jusques à vous, que non - seulement vous avez été le trouver, mais que vous n'avez pas été content que vous ne l'avez forcé à recevoir de vous, les secours que, de son aveu, les personnes sur qui il étoit le plus en droit de compter, lui avoient lâchement refusés. Si, dans cette occasion, vous n'avez eu en vüe que de faire du plus ardent & du plus dangereux, peut-être, de vos censeurs, le plus utile de vos panégyristes, votre action est très-loüable : le meilleur, & le plus sûr moyen que nous ayons pour nous acquérir l'amitié des gens vertueux, c'est d'être vertueux nous-mêmes ; & quand ce que vous venez de faire, seroit tombé sur d'autres qu'Euthydème, je le connois trop pour douter de l'impression qu'il en auroit reçüe, & des droits que, par - là, vous

vous feriez acquis sur son cœur. Si vous n'avez voulu que vous attacher un homme honoré de tous ses concitoyens , de qui l'estime publique rend le suffrage d'un si grand poids , & faire enfin quelque jour servir son crédit à votre ambition , quoique par ce motif on doive beaucoup moins d'éloges à votre générosité , elle en mérite cependant encore , puisque vous avez conservé Euthydème à la Patrie. D'ailleurs , si malheureusement pour vous , c'est cette considération qui vous a guidé , vous éprouverez que si l'on peut gagner des hommes tels que lui , on ne les corrompt pas. Je vous conjure donc pour vous - même , mon cher Alcibiade , de ne le pas forcer à être ingrat , en exigeant de lui des services qui , en blessant sa vertu , le feroient rougir des obligations qu'il vous a : & je desire vivement que rien ne puisse contrarier , ni affoiblir dans votre âme cette joie vive ,

& pure que l'on goûte lorsque l'on fait des heureux ; & que, sur-tout, l'on a placé ses bienfaits assez dignement pour que la Patrie elle-même partage la reconnoissance de ceux que nous avons obligés.



LETTRE XXVIII.

THRASYLLE AU MEME,

LE Soleil venoit à peine de se lever , & moi , sans cesse persécuté par un amour que je n'ose presque m'avoüer à moi-même , je ne faisois que de m'endormir , lorsque j'ai été réveillé par un très-grand bruit qui partoît des portes de mon appartement. C'étoit (l'aurez-vous imaginé ?) le trop tendre Diopithe qui étoit près de battre mes gens de ce qu'ils ne vouloient pas le laisser entrer chez moi. Il les a tant assurés que ce qu'il avoit à me dire , étoit de la plus grande importance , qu'enfin ils l'ont introduit dans ma chambre. Après des excuses aussi longues qu'embarrassées , & qui plus courtes , & plus éloquentes , ne m'en auroient pas dans ce moment , beaucoup plus

agréé , il m'a conjuré par tous les Dieux de l'Olympe , de vouloir bien compatir à la crüelle destinée de l'amant , du monde , le plus à plaindre. A ces grands mots , autant qu'à la douleur dont il paroissoit pénétré , je n'ai point douté d'abord que cette étonnante *Cochlys* de qui hier il vouloit si absolument que nous admirâssions la beauté , & des vertus de laquelle il nous avoit tant ennuyés , ne fût infidelle ; & je la maudissois intérieurement , non de ce qu'elle en aimoit un autre que Diopithe (car , quoi de plus simple dans le fond ?) mais de ce que , pour le quitter , elle n'avoit pas attendu jusques au milieu du jour , parce qu'alors ou il ne m'auroit pas trouvé , ou , du moins , ne m'auroit point éveillé de si bonne heure. En conséquence , donc , de mon idée , j'ai entamé sur la légèreté des femmes un très-beau discours , que , sans avoir rien conclû , j'ai terminé par lui

conseiller d'aller se coucher. Point du tout : ce n'étoit pas ce que je croyois. Elle ! perfide ! s'est-il écrié : ah ! Thrazyllé , que vous rendez peu justice à sa façon de penser ! Mais , mon cher Diopithe , lui ai-je doucement demandé , que vous a-t'elle donc fait , ou qu'est-ce qui peut vous amener chez moi à une heure si indüe ? Cochlys infidelle ! a-t'il continüé avec le même transport ; croyez - vous que , si ce malheur m'étoit arrivé , je ne me fûsse pas déjà précipité dans la mer ? Ah ! me suis-je dit tout bas , pourquoi n'est-elle point inconstante ! Pendant qu'en moi-même , je formois ce charitable vœu , il est entré avec chaleur dans le détail le plus exact , & , par conséquent , le plus crüel , des vertus de cette admirable personne. Comme , à la façon dont ce panégyrique débutoit , j'ai compris qu'il ne pourroit être que très-long , je lui ai , le plus humblement que j'ai pû ,

représenté que m'étant couché fort tard ; & mourant d'envie de dormir , il me feroit un plaisir in'exprimable de remettre à un tems plus opportun , l'éloge de la non-pareille Cochlys. Ma représentation, toute respectueuse , toute touchante même qu'elle étoit , ne l'a pas arrêté ; & par des discours qui , en vérité ! n'avoient pas le sens commun , il a achevé de me prouver que l'amour ne fait guères moins dire de sottises qu'il n'en fait faire. Vous connoissez mon impétuosité : vous sçavez que mon amitié pour Diopithe est fort médiocre : la patience m'a échappé ; & je l'ai prié avec tant d'aigreur de ne me plus parler , ni de lui , ni de sa Cochlys , tout aussi peu intéressans pour moi l'un que l'autre , qu'enfin il a crû devoir se taire. Lorsque je l'ai eu réduit à ce point , je lui ai encore demandé ce qu'il me vouloit ; s'il n'étoit venu que pour louer sa maîtresse ; & que je croyois,

En ce cas, devoir l'assurer qu'il prenoit, on ne pouvoit pas plus mal son tems. Il est convenu que s'il n'étoit venu chez moi que pour cela, il feroit, en effet, dans son tort; mais que vous l'inquiétiez vivement. Alcibiade! me suis-je écrié: eh! que peut-il avoir de commun avec Cochlys, lui qui ne l'a vüe qu'hier, & encore avec vous? Il ne l'a, peut-être, encore que trop vüe pour son repos, & pour le mien, m'a-t'il répondu en soupirant; & je suis l'homme, du monde, le plus trompé si elle ne lui a pas inspiré la même passion qu'à moi.

J'étois si outré contre lui que, quelques raisons que j'eusse d'être convaincu de toute votre indifférence pour Cochlys, mon premier mouvement a été de le laisser dans son erreur; mais le desir très-ardent que j'avois de m'en débarrasser le plus promptement qu'il me se-

roit possible , ne m'a point permis de lui faire cette noirceur , quelque tentante qu'elle fût. Je me suis , donc , borné à l'assurer que vous étiez très-éloigné d'avoir des vûes sur Cochlys ; & l'ai fait d'un air si sérieux que si je ne suis point parvenu à bannir totalement ses craintes , du moins les ai-je un peu calmées ; mais pour reprendre sur cet intéressant article sa première tranquillité , il m'a conjuré de vous demander s'il est aussi vrai que je le suppose , que vous n'avez pour Cochlys que de l'indifférence , & de lui faire part de ce que vous m'aurez répondu. Je le sçais d'avance , à moins , cependant , que le desir de faire faire à cette Cochlys une infidélité , ne vous tienne pour elle lieu d'un goût qu'elle ne me paroît pas devoir vous inspirer, Quoiqu'il en puisse être , je vous prie de m'envoyer votre réponse chez Nicias qui , par un
hazard

hazard que je dirois le plus grand du monde, si le hazard qui fait que j'en suis prié, ne me sembloit plus grand encore, donne à dîner aujourd'hui : le cruel Diopithe doit venir l'y chercher. J'oubliois de vous dire qu'il n'est pas nécessaire que vous vous y gêniez, parce que, loin de paroître vous avoir écrit, je l'assurerais que je vous ai vû, & que vous m'aurez dit vous-même ce que je crois sçavoir déjà, c'est-à-dire, que la Cochlys ne vous est pas moins indifférente qu'il n'en est amoureux.

Si quelqu'idée nouvelle de votre part, n'a pas dérangé notre souper, je me rendrai ce soir au Céramique; &, quoique ce ne soit que pour vous y parler de Théognis, & que vous ne m'y encouragez point, je ne vous en prie pas moins de vous y trouver de bonne heure. Vous ne m'en sçauvez sûrement pas plus de gré; mais vous êtes le seul devant qui

je ne craigne pas d'être ridicule. Grands Dieux! ne jouirai-je donc jamais du bonheur de vous voir à mon tour, amoureux, & même quitté !



LETTRE XXIX.*ALCIBIADE A THRAZYLLE.*

JE n'aurois, je vous jure, jamais imaginé que, dans la conduite que je tins hier avec Cochlys, il y eût eu rien qui eût de quoi allarnier la tendresse de Diopithe. Je la loüai beaucoup, il est vrai; mais il étoit, ce me semble, si aisé de voir que le desir n'animoit pas mes éloges, que je ne comprends pas comment j'ai pû lui causer une si vive terreur. Je crus qu'il ne me faisoit voir sa maîtresse que pour que j'applaudisse à son choix: la politesse, & l'amitié me parurent me condamner à feindre de la trouver belle; je remplis donc les devoirs que l'une & l'autre m'impôsoient; &, quoiqu'il en ait pensé, ne fis exactement que les remplir. Un homme, & moins amoureux, &

plus éclairé que lui , l'auroit senti. Il m'auroit , au reste , été peu possible , dans la p^osition où il m'avoit mis , de me conduire de façon à lui plaire. En ne loüant que modérément ce qu'il aime , j'aurois blessé sa vanité ; en prenant la route contraire , je risquois de tourmenter son cœur ; & j'ai crû , toutes réflexions faites , qu'il valoit encore mieux l'expôser au tourment de la jalousie , que de lui faire penser que je ne trouvois pas à sa maîtresse , autant de charmes qu'il lui en croit. Moi ! rival , & successeur de Diopithe ! eh ! bons Dieux ! pourquoi le ferois-je ? Il faut , pour le craindre un instant , qu'il ait bien oublié la façon dont je pense sur ces sortes de choses ! J'ai , premièrement , malgré l'ardente passion qu'elle lui inspire , trouvé Cochlys , une des plus médiocres beautés que j'aye vues de ma vie ; & , quand elle m'auroit paru aussi belle qu'à lui-même , & encore

mieux dispôlée en ma faveur , que je n'ai eu sujet de le croire , il me suffiroit qu'elle eût aimé Diopithe , pour qu'elle ne pût jamais tourner mes desirs de son côté. Sçavez - vous bien que si l'excès de son amour-propre m'étoit moins connu , je croirois , à la peur que je lui fais , que , malgré toutes mes précautions , ma ridicule liaison avec Thrazyclée a transpiré ? Car sans cela , comment ôseroit-il supposer que je pûsse un seul instant permettre à Cochlys de croire qu'elle ait pû me plaire ? Ce n'est point que , pensant comme je fais , je ne sois toujours un peu flatté de voir toutes les femmes chercher à attirer sur elles , mes regards , & s'honorer de les y avoir fixés quelques instans. J'avoüe encore que l'habitude où je suis de les subjuguier , & l'indifférence où me laissent la plus grande partie d'entr'elles , ne me permettent pas d'être tout-à-fait insensible au plaisir de me voir , tacite-

ment du moins , l'objet de tous leurs vœux ; mais il s'en faut tant que toutes me donnent l'envie de les exaucer , que tout ce que je pourrois pour Cochlys , si encore , j'étois le premier qui l'eût touchée , seroit de répondre pour quelques jours à ses desirs. C'est donc assez qu'elle ait aimé Diopithe , ou qu'elle l'ait crû , pour qu'il n'ait pas à me craindre auprès d'elle. Je ne me suis jamais relâché de la sévérité de mes maximes à cet égard , que pour Aspasia ; mais c'étoit du plus grand des Grecs qu'elle étoit adorée : elle l'aimoit ; & j'avois tout à la fois à combattre le mérite de mon rival , l'amour qu'il inspiroit , & tout ce qu'on devoit , tant à sa tendresse qu'à ses bienfaits. Aspasia jouït d'ailleurs , du côté de l'esprit , de la plus grande célébrité ; rien n'égale les charmes de sa personne ; & quelques foibles qu'elle avoit eues avant moi , ne devoient pas me détourner de tenter une

conquête qui , de quelque façon que je l'envisageâsse , ne me promettoit que la plus grande gloire. Des curiosités , même , comme vous en avez la preuve , les recommandâtions de mes amis , peuvent aussi , pourvû que ce soit , cependant , passagèrement , & sans éclat , m'obliger quelquefois à m'écarter de mes principes ; mais Cochlys ! — vous pouvez donc en toute sûreté , rassurer Diopithe : mais en le délivrant de ses terreurs , je vous demande , malgré le desir que vous pourriez avoir de vous vanger du tour crüel qu'il vous a fait ce matin , d'avoir pour sa passion , l'égard de ne lui pas dire toutes les raisons qu'il a d'être tranquile sur mes sentimens. Nous tenons souvent moins à nous-mêmes qu'à ce que nous aimons ; & , peut-être , quelque vives que soient les craintes que je lui inspire , me pardonneroit-il plus aisément encore d'aimer Cochlys , que de trouver , comme je fais ,

qu'elle n'a même pas de quoi lui plaire.

Il n'y a rien de changé à nos arrangements de ce soir, quoiqu'en finissant ma Lettre, j'en reçoive une de Thrazyclée qui me propôse pour le même tems, un rendez-vous, ou si je ne l'accepte pas, une querelle. J'aime mieux, dût-elle vous m'en blâmer, la dernière que l'autre. Il me semble que, pour ce qu'elle m'inspire, elle a horriblement de délicatesse. J'en suis d'un ennui qu'il me seroit difficile de vous peindre, & qui pourroit bien considérablement abrégé la confiance que vous m'avez forcé de lui promettre. Mais seroit-il possible, avec tout ce que je fais pour qu'elle ne puisse pas s'y tromper, qu'elle crût que ce n'est point assez pour moi des langueurs de la jouissance, qu'elle y joint encore les désagrémens de la tracasserie ?

LETTRE XXX.*LE MEME AU MEME.*

SI je ne suis pas désormais le partisan le plus outré du système qui soumet tout en ce monde, à une aveugle fatalité, j'ose dire que ce ne sera pas la faute des événemens. Je viens, en effet, d'avoir, de cette fatalité, une preuve sans réplique; mais, pour que vous puissiez mieux juger combien le hazard a hier influé sur mes occupations, il me paroît nécessaire de vous jurer, & par toute la vérité qui doit régner entre nous, que ce n'étoit point, ainsi que je vous ai toujours vû vous obstiner à le croire, dans l'intention de vous masquer mieux mon goût prétendu pour Théognis, mais avec toute la franchise possible, que je ne concevois pas qu'elle pût vous inspirer un sen-

timent si tendre ; & qu'elle-même , à cela près de ces agaceries d'habitude qu'avec un peu d'usage seulement de ces femmes-là , l'on ne sçauroit prendre en elles , pour des projets directs , n'avoit point paru plus desirer de m'engager , que , moi-même , je n'avois marqué d'envie de lui plaire.

J'étois donc chez moi , occupé le plus froidement , & le plus desagréablement du monde , à compôser pour Aspasia , une Lettre qui pût avoir l'air d'être tendre , lorsque je reçus de Théognis un billet fort court où elle se plaignoit avec vivacité , d'Axiochus qui , avoit-elle contre toute notoriété , l'audace d'avancer , » après n'avoir rien oublié pour vous ban-
 » nir de son cœur , & y être *enfin* par-
 » venu , l'avoit non-seulement quittée
 » sans plus de ménagement que je n'ai
 » moi-même congédié Glycérie , mais
 » se plaisoit à faire de son âme , comme

» de sa personne , les plus odieux por-
 » traits ; qu'à l'égard de la première , elle
 » y tenoit trop peu pour que tout ce qu'il
 » en disoit , pût lui porter des coups bien
 » sensibles ; mais qu'elle ne pouvoit avec
 » la même tranquillité , le voir acharné à
 » répandre sur ses mœurs , les mêmes ca-
 » lomnies ; (calomnies ! ah ! Thrazylle !)
 » qu'enfin , elle avoit , de me parler , le
 » besoin le plus pressant ; & que , dans
 » l'état *affreux* où la mettoient & l'infir-
 » mité aussi peu prévue que peu méri-
 » tée de mon parjure ami , & les horri-
 » bles procédés qu'il avoit l'indignité d'y
 » joindre , je ne pouvois , sans être le
 » plus barbare de tous les hommes , lui
 » refuser la légère grâce qu'elle me de-
 » mandoit.

Préparé à n'entendre d'elle , que ces
 plaintes , non moins fatigantes par leur
 monotonie , que par leur continuité ,
 dont les amans quittés accâblent sans au-

cune pitié , l'infortuné confident qu'ils se choisissent ; & maudissant Axiochus , & ma destinée , je me suis rendu chez Théognis. Je l'ai trouvée seule , cela étoit tout simple ; à demi-couchée : c'étoit encore à quoi je devois m'attendre. La profonde douleur où elle vouloit que je la crûsse , n'avoit pas empêché qu'elle n'eût songé à tirer de cette pôlition , tout le parti possible ; & cela ne m'étonne pas plus que le reste. Tout ce que , sous l'apparence du négligé le plus grand , on peut devoir à la parure , ornoit & secon-
doit ses charmes : elle ne montrait de langueur , que ce qu'il en falloit précizément pour intéresser. L'éclat ordinaire de ses yeux , étoit plus tempéré que terni par les pleurs qu'elle avoit versés , & dont on découvroit encore de légères traces ; & moins, leur expression , plus ménagée alors que de coutume , sembloit vouloir aller aux sens , plus elle avoit de pou-

voir sur le cœur, ou ; si vous l'aimez mieux, sur ce que, sans trop pouvoir nous en donner une raison, nous sommes convenus de nommer comme cela. En me voyant, elle m'a honoré de ce sourire tout-à-la-fois, doux, tendre, & naïf, qui lui sert si bien à masquer la fausseté de son âme, & que l'air de tristesse qui étoit répandu sur sa physionomie ne rendoit que plus séduisant. Aussi-tôt que j'ai été assis auprès d'elle, elle m'a tendu la main : la lui baiser, étoit un de mes premiers devoirs : mettre à cette action, une sorte de chaleur qui la distinguât de la simple politesse, & lui annonçât de l'intérêt, étoit encore une chose dont la situation où je devois paroître la croire, ne souffroit pas plus que je me dispensasse. Machinalement, & par pure habitude, après avoir baissé cette main, je l'ai retenue dans les miennes ; &, par les mêmes motifs, sans doute, ou parce que

la douleur l'occupoit toute entière , elle l'y a laissée. Après quelques soupirs , tels quels , elle a commencé la conversation par meredire d'Axiochus , mais malheureusement dans un beaucoup plus grand détail , tout ce qu'elle m'en avoit écrit ; s'est étendue sur son malheur qui , disoit-elle , » avec le cœur le plus sincère , » & le plus tendre , & , peut-être , avec » tout ce qu'il faut d'ailleurs , pour fixer » un amant, sembloit la condamner à ne » trouver jamais que des ingrats ; qu'elle » convenoit , pourtant , que vous ne l'aviez pas été ; mais que , si elle n'avoit pas eu à se plaindre du fond de vos sentimens , vous aviez , par des jalousies » aussi fréquentes qu'injurieuses , sçu mêler tant d'amertume au plaisir qu'elle » sentoit de se voir aimée , qu'avec le » plus grand desir du monde , de vous » être éternellement attachée , & même » vous aimant toujours , elle avoit enfin

« été forcée de céder à *la lassitude* de son cœur. » Voilà donc l'inconstance devenue une simple lassitude ! J'ignore si c'est Théognis qui la première , a fait une si heureuse découverte ; mais nous devons, selon moi , bien des remerciemens à la femme à qui nous en avons l'obligation. A vous dire la vérité (& peut-être ne dois-je m'en prendre qu'à la nouveauté dont m'a été le terme.) je n'ai pas absolument bien compris cet amour qui , tout violent qu'il est , n'empêche point qu'on ne soit volage ; & il est possible que vous soyez à cet égard , dans le même embarras que moi ; mais il y a toute apparence qu'elle sçait comment deux mouvemens qui paroissent si contradictoires , peuvent s'accorder , puisqu'en elle , l'un n'a pas été un obstacle à l'autre. Elle méloit à tout cela , une sublimité de sentimens , si grande ! faisoit , à moins toutesfois , que le cœur ne fût de la par-

tie, sa conquête si difficile qu'il m'a tout d'un coup pris envie, non d'essayer s'il ne se pouvoit pas qu'on la fît à moindres fraix, (car sur cela je sçavois aussi bien qu'elle, à quoi m'en tenir) mais de la forcer de m'avoüer à moi-même qu'il n'est pas vrai que dans ces sortes de choses, elle croye l'intervention du cœur, aussi nécessaire qu'elle le dit. Comme d'un côté, je ne voulois point qu'il y eût de ma part à tout cela, un air d'appareil qui me sembloit me convenir assez peu; & que, de l'autre, je trouvois beaucoup plus plaisant de triompher d'elle, sans qu'elle pût un jour, être le moins du monde, fondée à m'accuser d'y avoir mis les apparences de l'amour, quelques légères, même, qu'elles pûssent être; qu'enfin, le langage du desir, & la témérité qui accompagne nécessairement la mauvaise opinion que l'on a d'une femme, m'ont paru suffire, je me suis jetté

jetté dans les surprises. Comment, par exemple, lui disois-je avec transport, peut-on être assez heureux pour être regardé tendrement par de si beaux yeux, & se lâcher de ce bonheur! Quoi! l'on peut faire naître ce doux sourire, en augmenter les grâces, & croire qu'on peut les trouver ailleurs, & les y chercher! Et vous sentez que pour que Théognis ne prît pas pour un simple compliment toutes ces acclamations, il falloit de toute nécessité que ces beaux yeux, & cette bouche divine fussent baisés, & même avec tout l'emportement qui pouvoit seul excuser les libertés que j'ôsois prendre. Si je ne voulois pas, à cause des conséquences, qu'elle pût me supposer de l'amour, il ne me convenoit point davantage qu'elle pût me croire à tout autre égard aussi tranquile que, du côté du cœur je voulois le lui paroître.— Mais vous sçavez aussi bien que moi quels sont les

devoirs qu'impôse une pareille situation ; vous ne connoissez pas moins , puis-que vous croyez avoir eu tant à vous en plaindre , toute l'étendue de la clémence de Théognis ; & vous n'avez pas besoin que je vous dise que la sienne ne s'est point démentie. Rien n'a donc été ni plus rapide, ni plus complet que mon triomphe. Ce que je crois qui y a beaucoup aidé , c'est qu'elle ne pouvoit ignorer que, dans le tems que vous étiez outré de son infidélité , vous ne m'eussiez dit autant de mal de ses charmes , que vous aviez dû m'en dire de son cœur ; & que pour justifier la promptitude de la sienne , Axiochus ne me l'ait peinte avec le même désavantage pour elle. Théognis avoit donc à me prouver combien peu il faut compter sur ce que notre colère , ou le besoin d'excuser notre légèreté , nous dictent au sujet des femmes qui sont l'objet de la première , ou la victime de l'autre ; &

la certitude fondée, ou non, qu'elle avoit de me défabufer, ne devoit pas moins agir en ma faveur, que mes entreprises, le moment, & l'extrême débilité dont, sans qu'elle sçache trop pourquoi, à ce que, du moins, il m'a paru, elle est toujours dans ces dangereuses occâsions. Ce qui, au reste, m'a pénétré pour elle, d'une véritable estime, ce sont les sincères remords qui ont immédiatement suivi sa foiblesse, & tout ce qu'elle a retrouvé, soit d'amour pour Axiochus, soit de douleur de l'avoir perdu. Enfin, pourtant, je suis venu à bout de la consoler : je lui ai même fait voir les choses d'un œil si différent que, non-seulement, elle soupe ce soir au Céramique, mais qu'elle y seroit venue en cérémonie, si la crainte que si je lui eusse permis de mettre aux bontés dont elle me comble, une si grande publicité, Aspasia n'en eût pas été plus instruite que je n'au-

rois voulu, ne m'eût obligé de la supplier de ne pas les divulguer encore. Comme elle pense assez bien d'elle-même pour ne point douter que sa conquête ne doive me couvrir de la gloire la plus grande, elle avoit peine à concevoir cette discrétion de ma part; mais je lui ai dit que la chose du monde que je détestois le plus, étoit d'afficher les femmes qui m'honorent d'un peu de bienveillance; & en le lui disant, je l'ai, ce m'a semblé, étonnée beaucoup. Vous sçavez de reste, pourquoi je ne vous prie pas de ce souper: si, ce dont je ne suis point du tout sûr, nous en faisons ensemble plus d'un, & que vous n'ayez point de répugnance à être entiers avec nous, vous en ferez bien le maître. Je sens trop combien vous devez regretter une femme si estimable pour ne pas me prêter à tout ce qui peut vous rapprocher d'elle. Je ne sçais

Si vous penserez sur cela comme moi :
mais j'avoüe qu'à votre place , jamais
elle ne m'auroit paru si bonne à repren-
dre.



L E T T R E X X X I .

*P É R I C L È S A A L C I B I A D E **,

JE pâsse à cette affaire de Samos qui doit, à ce que l'on assure, me couvrir d'une si grande gloire.

Il seroit inutile que je vous parlâsse avec une sorte d'étendue, de ma première expédition contre les Samiens, puisque ce n'est pas sur celle-là que l'on croit me devoir tant d'éloges. Nous les surprîmes : ainsi, nous montrer devant leurs murs, nous en emparer, abolir leur Gouvernement, leur dicter les Loix sous lesquelles nous voulions qu'ils vécutissent désormais, ne fut l'ouvrage que de peu de jours : mais à peine étions-nous dans Athènes, que Samos se révolta. Je fus donc forcé d'y courir une seconde fois : ils nous attendoient, résolus à se

soustraire pour jamais à notre domination , & même à nous disputer l'empire des mers. Une armée, plus forte que celle qui revenoit les combattre , des mesures bien prises , des Alliés , de bons Généraux , tout secondoit leur résolution , & sembloit leur en promettre le succès. Ils nous attaquèrent donc avec fureur , près de l'Isle de Tragée ; mais le destin d'Athènes assez long-tems balancé en cette occasion , autant par le courage des Samiens , que par la supériorité de leurs forces , enfin l'emporta. Avec quarante-quatre vaisseaux seulement , nous en battîmes soixante & dix ; & , poursuivant notre victoire , nous nous emparâmes de leur Port , & mîmes le siège devant leur Ville. Plus irrités de leur défaite qu'ils n'en étoient abattus , ils se défendoient avec tant de valeur qu'ils rendoient fort incertain le succès du siège. Sur ces entrefaites une nouvelle flotte, &

plus considérable que la flotte qui nous avoit amenés devant Sâmos , m'arrive d'Athènes. J'apprends que les Phéniciens en envoient aussi une au secours de nos ennemis ; que, même, elle est déjà dans ces mers ; & qu'avec cinq vaisseaux, Stésgoras est allé s'y joindre. J'imaginai (& ce semble, avec raison.) qu'en prévenant la jonction de toutes leurs forces, & leur arrivée jusques à la vue du Port, je les combattrois avec plus d'avantage que si j'attendois qu'elles fussent toutes réunies ; & que si, d'ailleurs, j'étois battu, cet échec tireroit moins à conséquence que si c'étoit devant leur Ville que je le reçusse. Prenant donc soixante des vaisseaux qu'Athènes venoit de m'envoyer, j'allai au-devant des Phéniciens. Comme je craignois, cependant, ce qui pouvoit se passer au siège en mon absence, j'ordonnai à ceux à qui je laissois le commandement, d'éviter jusques à mon retour,

quoique pûssent faire les Samiens , les hazards d'une bataille. Ces ordres , sans doute , marquoient en moi beaucoup de prudence ; mais c'étoit en témoigner peu que de croire qu'ils fussent suivis. Satisfait , toutes-fois , de la précaution que j'avois prise , je joins les Phéniciens , les combats , & les dissipe. Pendant ce tems , Mélissus , Général des Samiens , me faisant l'honneur de se croire fort de mon absence , se présente inopinément devant nos lignes , brave nos généraux ; & , ainsi qu'il s'en étoit flatté , les détermine. Le combat fut sanglant , & la victoire longtemps disputée ; mais , malgré tous nos efforts , Mélissus coula à fond la plus grande partie de nos vaisseaux , fit beaucoup de prisonniers , demeura maître de la mer , pourvût la Ville de toutes les munitions de guerre & de bouche dont elle commençoit à manquer , & se mit du moins en état de rendre très-long en-

core un siège dont ma nouvelle victoire ne pouvoit qu'abréger la durée. Ce fut donc envain, selon moi, que peu de tems après je défis en bataille rangée ce même Méléssus, & qu'enfin je pris Sâmos, puisqu'il n'en est pour cela, pas moins vrai que mon imprudence coûta à la République beaucoup de vaisseaux, & ce que je regrette le plus, un très-grand nombre de citoyens, que je compromis la gloire de ses armes, que je rendis, enfin, infiniment plus long qu'il ne l'auroit été, le siège de Sâmos. Tous malheurs que j'aurois évités si, au lieu d'aller au devant des Phéniciens, je me fusse tenu à mon poste. Que si, en combattant à la vue de la Ville, comme j'aurois dû le faire, j'avois à craindre que les Samiens ne prissent le tems du combat pour essayer de forcer nos lignes, les troupes dont je les laissois garnies, non-seulement suffisoient pour les garder; mais

dans le cas même où j'aurois eu du désavantage contre les Phéniciens, il me seroit resté encore assez de vaisseaux, soit pour rétablir l'égalité, soit même pour déterminer la victoire en notre faveur ; au lieu qu'en allant au-devant d'eux, obligé, comme je l'avois été, de partager nos forces, je me privois volontairement de toutes mes ressources, & donnois au hazard beaucoup plus que la prudence ne me le permettoit : aussi, fus-je cruellement puni de l'avoir si peu consultée.

Je vous laisse actuellement à juger, mon cher Alcibiade, si d'un côté, je mérite les censures dont on m'accâble, & si, de l'autre, je suis digne des éloges dont on me comble.



L E T T R E X X X I I .

A S P A S I E A U M E M E .

C E jour que je me flattois qui me feroit si heureux, a passé pour moi comme les autres, plus cruel toutes-fois que ceux qui l'ont précédé, puisqu'il m'a enlevé l'espérance qui m'avoit soutenüe jusques-là; & que, non-seulement je ne vous ai pas vû, mais que vous n'avez pas daigné me donner de vos nouvelles. S'il se peut que vous n'aimiez point assez pour concevoir des inquiétudes, se peut il que vous vous croyiez assez peu aimé pour ne point imaginer combien votre silence en donne? Vous me direz, peut-être, que, n'ayant pas eu le tems de m'écrire, & ne pouvant point me voir aujourd'hui, il vous a paru inutile d'envoyer chez moi: pensez-vous donc qu'il

puisse m'être indifférent de sçavoir si je vous occupe ou non ? Que vous avez peu de délicatesse, & que je suis à plaindre d'aimer si fortement quelqu'un qui prouve & si peu d'amour, & si peu de reconnaissance de ce qu'il en inspire ! Ce n'est qu'avec la plus vive douleur que je vois combien le Ciel nous a formés différens l'un de l'autre. Ne croyez point que cette même douleur ne soit en moi qu'un mouvement passager, ou qui ne naisse que du moment : ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en suis atteinte ; & si vous, ou moi, ne changeons pas de façon de penser, je la garderai selon toute apparence long-tems encore. Me fera-t'il donc toujours impossible de vous aimer que comme vous m'aimez vous-même ! Ah ! je vous jure que je vais y travailler bien sérieusement ; & que, si je n'y puis parvenir, je sçaurai du moins, le feindre si bien que, même, avec toute l'envie

tion régnoit dans vos yeux ! Avec quelle douce volupté ne les ai-je pas vûs s'arrêter sur moi , & s'y oublier ! Quoi ! vous avez été assez heureux pour la sentir , & vous pouvez vous consoler de ne la sentir plus ! Que , malgré les tourments que vous me causez , mon état est préférable au vôtre , puisque mon âme est perpétuellement remplie de ce qui ne vous a que si passagèrement affecté ! — J'avois commencé cette lettre avec la seule intention de me plaindre de vous ; & je n'ai encore pû que vous jurer que je vous adore ; mais c'est avec tant de chagrin que je me vois toujours entraînée par ma tendresse ! Je rougis tant de me trouver si foible , qu'il faut qu'en effet vous ayez pour moi , toute l'indifférence dont je vous soupçonne , pour ne pas craindre de me faire de mes sentiments , une si grande peine ! Il me seroit , à moi , si doux de faire votre bonheur , vous me comblez

blez de tant de plaisir , quand vous daignez me jurer que mon amour peut tout pour votre félicité , que je ne comprends pas comment à votre tour , vous n' imaginez ni ce qui pourroit faire la mienne , ni à quel point elle dépend de vous ! Il ne faudroit pour cela que me prouver , comme quelquefois vous voulez bien me le dire , que rien ne vous est aussi cher que moi. Un mot , un seul mot est sitôt écrit ! Quelque occupé que vous vouliez toujours l'être à mes yeux , jamais , non jamais vous ne parviendrez à me faire croire que vous n'avez pas trouvé un moment pour me dire que vous pensez à moi , lorsqu'avec tant d'entraves , je sçais trouver le moyen de m'occuper de vous toute la journée.—Que j'ai, ce matin, été tentée de brûler tout ce que , depuis que je ne vous ai vû , je vous avois écrit ! mais ce n'étoit pas là le moyen de vous mettre dans votre tort ; & je ne voulois

pas que vous pûssiez nier que vous n'y fûssiez. J'aimerois mieux , cependant , que , pour me prouver l'injustice de mes plaintes , on me rapportât encore plus de votre écriture qu'avec une moins grande certitude que je ne ferois que vous ennuyer , je pourrois , ainsi que je vous le prouverai , vous envoyer de la mienne : c'est , à vous parler avec franchise , ce dont je ne me flatte point du tout. Quoiqu'il en soit , cette lettre est la dernière que je vous écrirai , jusques à ce qu'il vous plaise de me donner de vos nouvelles : je desire plus vivement que je ne pourrois l'exprimer , que ce soit demain ; & je ne sçais pourquoi je l'espère encore moins que je ne l'espérois hier. — En vérité ! vous rendez ma vie bien malheureuse ! Songez-vous qu'il y a trois mortels jours que je ne vous ai vû ? Au moins , c'est ma raison seule qui me dit qu'il n'y en a que trois , car mon cœur

en compte bien davantage. Il me semble que je vous veux de votre négligence, un mal inexprimable : vous auriez peine à imaginer combien vous m'en faites, quand je paroissais vous être un objet d'indifférence. Me donneriez-vous, en effet, de pareils sujets de plainte, s'il étoit aussi vrai que vous m'aimâssiez, que vous parussiez quelquefois avoir envie que je le croye ? Il y a, ce me semble, des torts que l'amour ne permet pas, & qui ne peuvent avoir leur source que dans la foiblesse des sentiments. Tout cruels, au reste, que me sont les vôtres, j'aime infiniment mieux avoir à vous en reprocher, que de vous voir en droit de me faire les mêmes plaintes. — Mais adieu ; je tombe de lassitude. Il a fallu, pour que je vous écrivisse autant que j'ai fait, que je prisse sur mes nuits, parce qu'il s'en est fallu beaucoup que le jour on m'en ait laissé le tems. A la recon-

noissance que vous paroissez avoir de tout ce que je fais pour vous , je crois qu'il sera très - sage à moi de prendre le parti d'écrire moins , & de dormir davantage. Il y a déjà plus de deux heures que le soleil nous éclaire. Ce qu'il peut y avoir de plus heureux pour mon amour , peut-être , est qu'en ce moment il ne luise point pour vous ; & que si vous m'êtes infidelle, au moins ce ne soit qu'en songe. --Adieu encore une fois , il est tems que j'essaye du nouveau régime que je viens de me prescrire : ne ferez-vous pas bien fâché que l'idée ne m'en soit pas venue plutôt ? Si je le croyois pourtant !



LETTRE XXXIII.

ALCIBIADE A THÉRAMÈNE.

JE vous exprimerois difficilement ; mon cher Théramène, toute la joye que je ressens de vous voir persister dans le dessein que vous avez formé de rendre aux femmes , si , pourtant , cela vous est possible , toutes les noirceurs que vous en avez éprouvées. Puissent les Dieux vous y laisser aussi fidelle qu'à l'horreur que vous avez pour les Courtisannes ! Si la première de ces dispôitions est nécessaire à votre bonheur , l'autre n'importe pas moins à votre gloire. Aussi , ne puis-je trop vous féliciter de ce que les dégoûts que les femmes vous ont donnés , quelques grands , quelques continûs même qu'ils ayent été , n'ont pû vous tourner du côté de leurs rivales. Sans

compter qu'il est , pour ne rien dire de plus , fort douteux que vous eussiez trouvé dans celles-ci , moins de fausseté que dans les autres , ou je vous connois mal , ou , accoutumé comme vous l'êtes à des vices ornés , la bassesse des leurs , & l'impudence de leurs grâces (si toutes-fois , l'impudence , & les grâces peuvent jamais se rencontrer ensemble.) vous auroient bientôt fait repentir de vous être fouillé du goût qui règne aujourd'hui. Quelque corruption , d'ailleurs , qu'à parler avec franchise , on soit actuellement en droit de reprocher aux femmes , il n'est pas encore aussi vrai que bien des gens le prétendent , qu'il n'y en ait plus avec qui l'on puisse , sans se donner le plus grand des ridicules , se faire l'illusion d'être aimé. Puisque c'en est une dont notre amour-propre a tant de besoin , n'est-il pas plus raisonnable de la chercher auprès des objets qui , à la

rigueur, nous la permettent encore, qu'auprès des objets de qui la seule profession nous l'interdit? Si, dans les premiers, on ne trouve pas le sentiment aussi souvent qu'on s'en flatte, du moins y trouve-t'on communément, tout ce qui peut y faire croire; & vous ne vous trompez pas, lorsque vous croyez que les autres ne nous offrent jamais les mêmes ressources. *Ce n'est, dit-on, de la part des femmes, qu'une perfidie de plus; cela est probable, j'en conviens; mais les Courtisannes ne s'avisent-elles pas aussi de joüer l'amour; & peuvent-elles, quoiqu'elles fassent, parvenir à y mettre cette noblesse, & même cet appareil de décence qui, où vous êtes le plus physiquement sûr de ne triompher de rien; offrent encore à votre vanité, toute l'apparence du triomphe? J'avoüe, pour moi, que si cette apparence ne m'abuse jamais, elle m'entraîne toujours.* Soit va

nité, soit délicatesse, il m'est impossible de me passer du bonheur de me croire aimé. Bonheur, au reste, qui ne tire pour moi à aucune conséquence, puisque je n'en aime pas davantage. Ce seroit précisément ce que je vous desirerois, & ce dont, malgré toutes vos résolutions, je vous crois bien éloigné. A ne vous rien cacher, mon cher Thérémène, la dernière fois que nous avons soupé ensemble, je vous observois; & , s'il faut vous le dire, ce ne fut qu'avec la plus vive douleur que je remarquai, & combien, sans le sçavoir, peut-être, vous tenez encore à vos anciens préjugés, & le repoussement involontaire que vous avez pour nos maximes. Je vis même, au travers de toute l'intrépidité dont vous pariez, le récit de toutes les horreurs dont nous sommes coupables envers les femmes, exciter en vous, un aussi grand frémissement que si c'eut été de ces

crimes qui révoltent la nature, que nous eussions fait trophée à vos yeux. Ce mouvement, qu'en vain vous tâchâtes de nous dérober, m'allarma pour vous, & avec d'autant plus de justice que, ne voulant qu'essayer votre âme, ce ne fut que les moindres de nos forfaits que nous vous racontâmes. Quelle n'eût donc point été votre terreur, si nous nous fussions peints, bravant les reproches d'une amante abusée, repaissant notre barbarie du spectacle de ses larmes; & sans en plus changer de couleur que, souvent dans cette intéressante situation, elle n'en change elle-même, soutenir avec une férocité presque incroyable, ses évanouissements redoublés! Nous avons crû devoir vous épargner ces horribles tableaux; mais ce même égard que nous avons eu pour votre foiblesse, doit vous dire assez combien nous vous en croyons encore. Quand après avoir

éprouvé tous les desagrémens qui y sont attachés, on croit le plaisir d'aimer sincèrement une femme, préférable au plaisir de la tromper, on doit, en effet, faire présumer de soi qu'on n'est point éloigné de s'en laisser tromper encore. Je ne dis, pourtant pas que, si l'on pouvoit avoir la plus entière certitude que, dans l'instant même où on se la soumet, elle ne songeât point à se soumettre à un autre, toutes les règles de la morale ne vous impôssent point la loi d'attendre, pour vous livrer à l'inconstance, l'excès de la satiété: mais l'a-t'on, & peut-on l'avoir? - Laissons, au surplus, une discussion à peu près étrangère à mon objet, & revenons à ce que j'ai à traiter. Une des choses qui me paroît en vous, s'opposer le plus à votre entière conversion, est la crainte que, si vous nous imitez, on ne vous accuse de manquer de mœurs. Crainte puérile, & où l'on ne reconnoît

que trop bien tout ce que les propos des femmes ont encore d'empire sur vous. Il est, croyez moi, très prouvé que, sans avoir les mœurs qu'il leur conviendrait que nous eussions, on peut en avoir beaucoup : mais, cela ne fût-il pas, c'est pour avoir des mœurs, un plaisant siècle que celui-ci ; & avec ce qu'elles en ont elles-mêmes, il leur sied bien d'exiger que nous en ayons d'autres ! Que cette terrible imputation, *il manque de mœurs*, ne vous épouvante donc pas. Quelque étendue qu'elles voulussent lui donner, tout ce que, dans leur bouche, elle peut en avoir, c'est, seulement, de nous accuser de feindre l'amour le plus tendre, lorsqu'à peine nous avons des desirs ; de jurer sur tout ce qu'il y a de plus sacré, une fidélité éternelle, quand nous sommes déjà inconstants, ou que nous méditons de le devenir ; enfin, de ne nous pas moins permettre avec elles, le men-

songe que le parjure : & si, comme elles, vous croyez que ce soient de véritables crimes, vous êtes encore plus loin que vous ne pensez, de regarder ces objets avec la même philosophie que nous, & d'en juger aussi sainement. Vos retours fréquents vers votre ancienne façon de penser, l'incertitude qu'ils m'ont paru mettre dans votre conduite, cette malheureuse habitude où vous êtes de transformer en passion, le plus léger desir, tout cela réuni a été cause que j'ai jugé nécessaire de vous faire débiter par *Agésandre*. C'est plus votre faute que la mienne, si, dans la crainte que vous ne pussiez rester fidelle à votre projet, si c'eût été par quelque femme qui eût eu de quoi surprendre votre estime, & vous inspirer de l'amour, que je vous eusse fait débiter, j'ai été forcé de vous faire commencer votre cours de perfidie par celles de toutes qui devoit naturellement vous le

rendre moins pénible. Vous avez , d'abord , je l'avoüe , on ne peut pas mieux secondé mes vües : il est impossible d'avoir pour une femme , moins de goût , & plus de mépris que vous n'en aviez pour celle - là ; mais elle rend le goût si difficile , & le mépris si indispensable , que ce ne fera pas de votre conduite avec elle , quelqu'irréprochable à nos yeux , qu'elle ait été , que je vous croirai revenu de vos anciennes erreurs. Pourquoi , en effet , si vous aviez véritablement des femmes , l'opinion que vous en affichez aujourd'hui , diriez-vous encore que , *si elles vous ont toujours trompé , c'est moins à elles qu'à vous-même que vous auriez à vous en prendre ?* Je doute que , si vous cherchiez à vous expliquer ce langage , vous n'y trouvâssiez pas plus de raisons de vous confirmer dans vos projets actüels , que de motifs de les abandonner ; mais , en supposant que l'examen le fît

tourner en leur faveur, plus elles auroient à y gagner, moins, ce me semble, vous devriez le tenir. Ce n'est pas, pour répondre, enfin, à vos plaintes, & justifier en même tems, ma desapprobation du nouveau choix que vous voudriez faire, que je vous croye en ce moment pour Théognis, plus que ce qu'elle doit naturellement vous inspirer. Malgré tout le goût que vous m'accusez d'avoir pour elle, & qui vous paroît l'unique raison que j'aye de vous en écarter, vous me verriez vous servir dans ce dessein, avec la plus grande chaleur, si vous me faisiez moins craindre que bientôt en vous, l'amour le plus tendre ne prît la place de la simple fantaisie. *Quoi!* me dites-vous avec humeur, *dois-je donc le reste de ma vie, me donner le ridicule d'être attaché à Agésandre?* Non, sans doute; je sçais aussi bien que personne, à quel point il est impossible de la garder long-tems; mais

je n'ignore pas davantage que vous ne pouvez, sans le plus grand danger pour vous, lui faire succéder Théognis. Je ne vous trouve point, encore, puisqu'enfin il faut vous le dire, assez affermi dans vos nouveaux principes, pour pouvoir me flatter que des grâces, de l'esprit, du manége, ne vous menâssent pas beaucoup trop loin. C'est à vous-même, pour peu que vous vouliez être de bonne-foi, que je laisse à juger si au même écueil où, malgré toute son expérience, Thrazylle vient de faire un naufrage si éclatant, vous pouvez espérer de vous sauver; & si, tant que vous serez sous ma direction, je puis, moi, pour ma propre gloire, vous permettre de former un engagement où vous laisseriez si peu reconnoître un disciple d'Alcibiade.



L E T T R E XXXIV.

THARGÉLIE A ALCIBIADE.

Q U E L Q U E polie que fût hier la tournure de vos propos, & de quelque obscurité que vous parûssiez vouloir les envelopper, je n'eus pas plus de peine que dans le fond vous ne le desiriez, à comprendre combien, soit avec Xantippe, soit avec moi-même, vous me croyiez de torts. Vos idées à cet égard, ont si peu de bornes! Vous êtes si convaincu que vous ne pouvez pas les porter trop loin! Cette conviction semble vous causer tant de plaisir! J'en trouve, moi même, tant à vous en faire, que ce seroit de tout mon cœur, que je voudrois & pouvoir convenir de tout ce qu'on m'impute, & avoir même à vous

confier des traits de ma vie que tout le monde ignorât, & qui fûssent aussi, beaucoup plus contre moi, que tout ce qu'on m'attribue. Consolez-vous, pourtant, mon cher Alcibiade. Si je ne puis ni l'un ni l'autre, sans blesser la vérité, je suis, du moins, forcée d'avouer que, moins au-dessus que je ne le suis aujourd'hui, de toutes ces petites idées de vertu, ou de décence qui régulent encore la conduite d'une assez grande partie des femmes, j'aurois à me reprocher de ne m'être pas respectée autant que je l'aurois dû ; & que, si malheureusement les faits n'ont pas toujours été contre moi, mon étourderie y a toujours mis les apparences. Puisque c'est moins sur ce que nous faisons, que ce que nous paroissions faire ; que le Public nous juge, & nous apprécie, je ne dois ni m'étonner, ni me plaindre qu'il me punisse par son mépris, du peu de cas que j'ai fait, tant de son

estime, que de la mienne propre. Vous même, comme vous voyez, n'en avez guères plus à rabattre de l'opinion qu'il vous est si doux d'avoir de moi. Ne craignez donc point que j'entende assez mal mes intérêts auprès de vous, pour avoir l'idée de chercher à vous prouver à quel point ce même Public a quelquefois poussé l'injustice à mon égard. Je me donnerois plutôt des crimes, que je ne voudrois m'en ôter. Sans vous ennuyer, cependant, de l'histoire de toute ma vie, je vais me borner au simple récit de ce qui s'est passé entre Xantippe & moi. Moins il en a de témoins, plus il me seroit facile de nier, ou de pallier tout ce qui m'y condamne: mais quand, en me présentant dans cette histoire sous une face avantageuse, je craindrois moins d'affoiblir la considération que toutes les horreurs dont vous me croyez capable; me donnent à vos yeux, ma conduite

avec lui, que j'ai la sottise d'envisager autrement que vous ne ferez sans doute, me couvrez aux miens d'assez de honte, pour que je n'aille pas chercher dans le mensonge, de nouveaux sujets de rougir de moi-même.

Xantippe vous a dit exactement vrai. Ce fut sans qu'il me plût, peut-être même avec une forte de repoussement pour sa personne, que je m'engageai avec lui. Deux fois je l'ai pris, autant de fois je l'ai quitté; mais (vous m'allez bien plus reconnoître là.) c'est beaucoup moins cette inconstance répétée, toute abominable qu'elle lui paroît, que je me reproche, que de ce qu'il a été quelque chose pour moi, lorsque rien ne me necessitoit à le prendre, ou que tout devoit m'éloigner de retourner à lui. Ne me faites pas, je vous en supplie, l'injure de croire que ce soit dans la vue de surprendre votre estime, ou, du moins, d'y

ajouter , que je me vante ici d'une chose où des gens moins philosophes que vous , ne trouveroient , sans doute , que des raisons de penser de moi plus mal encore. Non , je crains d'autant moins de vous le répéter , que les plaintes de Xantippe lui-même , m'en font de plus sûrs garants , il étoit de tous les hommes , celui qui m'étoit le plus indifférent , lorsque je jugeai à propos de me l'attacher. Je desirerois de toute mon âme , à cause de vous , que cette affaire n'eût été qu'un de ces coups de caprice auxquels il nous est toujours si honteux de céder ; mais j'avoüe en rougissant , que j'eus d'autres motifs , & qu'il est même impossible de faire plus de sang-froid , une plus excusable sottise. Tout cela , pour le bien entendre , ayant besoin du tableau de la situation où j'étois alors , je me flatte qu'avant que d'aller plus loin , vous voudrez bien me permettre de vous le tracer.

Vous pouvez aisément vous rappeler la violence, & la durée de mon attachement pour Démophon! Ce choix, je le sçais, ne fut point approuvé du Public; mais, à ce donc jamais été d'après son opinion quelle qu'elle fût, que nous avons réglé nos goûts? S'il est vrai, comme je le pense, que, de tout tems, les agréments ont eu, & dû avoir plus de pouvoir sur nous, que les vertus; & que rien ne soit & plus libre, & plus capricieux que l'amour, je ne crois pas lui devoir d'excuses d'avoir plutôt pris Démophon, malgré l'indignation qu'il inspire, que Socrate, avec la vénération qu'on a pour lui. Jamais, cependant, femme ne fut plus punie de n'en avoir voulu croire que son cœur. Rien ne pourroit, en effet, vous donner l'idée de ce que je souffris sous cette chaîne cruelle; mais, quelque accablée que j'en fusse, ce ne fut pas moins vai-

nement que les hommes les plus aimables d'Athènes tentèrent de me la faire briser. Vous-même (il est vrai que vous ne tentâtes pour cela , que de légers efforts.) vous-même , dis-je , ne pûtes m'y déterminer. Lâsse , enfin , de m'immoler à l'amant le plus perfide , & qui , d'ailleurs , réunissoit le plus de ces vices qui forcent une femme à se faire honte de son sentiment , j'eus la force de secouer un joug qui deshonorait à la fois , mon cœur , & mon esprit : mais comme je ne pouvois prendre ce parti sans me faire la plus grande violence ; que Démophon lui-même , malgré ses infidélités , m'aimoit encore assez pour ne pouvoir me perdre qu'avec un extrême regret ; que je ne doutois pas qu'il n'y eût rien qu'il ne tentât pour tâcher de me ramener à lui ; qu'enfin je ne craignois pas moins ses ruses que l'ascendant qu'il conservoit encore sur moi , je crus que le

plus sûr moyen que j'eusse pour échapper au malheur de retourner sous son empire , étoit de m'engager avec un autre.

Adymante , Callicrate , Charès , le bel Agathon , avoient depuis long-tems des prétentions sur moi. Chacun d'eux paroissoit attendre avec la plus grande impatience , l'instant qui mettroit un terme à mon aveuglement. Pour le hâter ; jamais Démophon ne me faisoit une infidélité dont , quelque cachée qu'elle pût être , ou par la bassesse de son objet , ou par les précautions qu'il prenoit pour qu'elle ne transpirât pas , chacun d'eux à l'envi , ne se hâtât de m'instruire , & ne m'instruisît inutilement. Ce n'est, en pareil cas , que la vanité qui ne pardonne point ; & j'avois encore trop d'amour pour que ce fût ce mouvement qui parlât le plus haut dans mon cœur. D'ailleurs , tout aimables qu'ils étoient , il n'y en avoit pas un d'eux , ou qui ne me laissât dans

la plus profonde indifférence, ou qui ne m'offrit quelque chose à craindre. Adymante sec, & pédant, comptant pour peu les agréments où il ne trouvoit pas de *mœurs*, & rempli sur ce point, des plus ridicules préjugés, ne pouvoit jamais être pour moi qu'un amant très-incommode, puisqu'il en étoit déjà aux remontrances. Si j'étois forcée de trouver à Callicrate beaucoup d'esprit, la raillerie qui fait du sien, le caractère particulier, & dont, même en cherchant à me plaire, il ne pouvoit gagner sur lui, de m'épargner les traits, si elle lui donnoit le droit de m'excuser, empêchoit qu'il ne me séduisît. Châres étoit de tous, celui qui sembloit m'aimer le plus; mais sa tendresse avoit quelque chose de si monotone, & de si triste, qu'il n'y avoit pas d'élégie, quelque langoureuse qu'elle pût être, que je n'eusse mieux aimé lire, que de l'entendre m'en assurer. Quant à

Agathon, j'étois trop convaincûe que le jour qui verroit son bonheur, n'en verroit pas moins la fin que la publicité, pour que cette conviction pût me permettre de penser à lui un seul instant.

Assez de tems avant que je rompisse avec Démophon, Xantippe venoit chez moi. Si ce qu'il est, m'ordonnoit de le recevoir avec politesse, le gauche de ses idées, & le peu d'agrémens qu'il a dans l'esprit, ne me permettoient pas de l'y voir avec plaisir. Quoique, dès ce tems-là, il me vît assez fréquemment pour que je dûsse lui supposer quelque objet, & que j'eusse même, commencé par là, le silence constant dont les soins qu'il me rendoit, étoient accompagnés, me fit bientôt croire que je m'étois trompée. Ce fut avec la même taciturnité que, quand je fus libre, il vit ceux que je viens de nommer, chercher à engager mon cœur. Comme il étoit l'homme d'Athènes qui

me convenoit le moins , & que c'étoit ; par conséquent , celui de tous à qui je cherchois le moins à plaire , ce fut longtemps , aussi , avec la plus grande indifférence , que je remarquai la sienne. Cependant , & sans avoir en quoique ce fût , changé d'avis sur son compte , sans croire même qu'il eût des idées sur moi , ce fut celui que je pris. Mais il est , ce me semble tems de vous dire ce qui m'y déterminâ. Si je ne me flatte pas trop , ma conduite en cette occasion , vous paroîtra d'une bien mauvaise tête.

Il seroit inutile que je vous dîsse combien , soit par ma propre étourderie , soit par la vanité des autres , j'avois été affichée. Moins philosophe sur cela que je ne l'avois été ; & différentes circonstances de ma vie , m'ayant fait sentir qu'à l'être tant , il y a moins à gagner pour une femme que souvent elle ne l'imagine , j'avois résolu de me laisser ou-

blier. Une affaire qu'on ne pût point soupçonner, quelque peu que d'ailleurs elle me rendît, devenoit donc dans mon nouveau système, l'affaire à laquelle je devois donner la préférence. La figure de Xantippe, son tour d'esprit, aussi peu fait pour me séduire, tout ce qui, dans mes idées ordinaires, ne m'auroit pas seulement laissé songer qu'il existât, fut, avec cette fureur de l'*incognito* qui, je ne fais comment, m'étoit venue, ce qui me tourna vers lui. A considérer, en effet, ceux qui avoient été jusques-là les objets de mes fantaisies, il me paroissoit de l'impossibilité la plus grande qu'on imaginât jamais que j'eusse Xantippe. Je ne sçais si vous serez de ceux qui me diroient qu'au lieu de faire un pareil choix, je n'avois qu'à renoncer à l'amour; mais avec l'usage que vous avez du cœur, j'ay peine à croire que, si je vous eusse alors consulté sur ma situation, c'eût été ce conseil que vous m'auriez donné. En prenant

L'habitude d'être aimée, il ne se pouvoit point que je ne m'en fûsse pas fait à tous égards, la plus urgente des nécessités. Convaincüe, par les diverses épreuves que j'en avois faites, qu'à peu de chose près, tous les hommes se ressemblent, je m'étois bien dit, en rompant avec Démophon, qu'il seroit le dernier, des perfidies de qui j'aurois à me plaindre; mais l'ennui cruel dont j'étois accablée, & les vapeurs qui furent la suite de cette résolution, me firent bientôt sentir que, de toutes les femmes, peut-être, j'étois celle à qui le regime que je m'étois prescrit, pouvoit le moins convenir. Il m'étoit par conséquent, indispensable d'en changer. Je ne sçais pourquoi je me persuadai qu'indépendamment du motif politique qui me portoit à choisir Xantippe, je devois plus attendre de lui, que d'aucun de ceux qui me l'offroient, la tranquillité que chaque jour qui s'écouloit, sembloit me rendre plus nécessaire. Je me con-

noissois trop pour croire que, dans quelque position que je me mîsse avec lui, il prît jamais sur mon cœur; mais j'avois dû trop d'infortunes à l'amour, pour que la certitude qu'il ne m'en inspireroit pas, ne fût point pour moi, plus une raison de m'engager avec lui, que de ne le pas faire.

Comme Xantippe, il faut dire la vérité; ne m'aidoit absolument en rien, avant que de lui dire, non que je l'aimois (je n'ai pas cette fausseté à me reprocher.) mais que je lui permettois d'essayer de me faire oublier Démophon, il n'y eut rien que je ne mîsse en usage auprès de lui, pour qu'il m'épargnât une démarche dont je ne sentois pas moins le danger que la honte. Mais, soit, ainsi qu'il me l'a dit depuis, qu'il craignît de se tromper à ce que lui disoient mes yeux, soit plutôt, comme la suite ne me l'a que trop prouvé, qu'il crût que, plus je me ferois avancée avec

& que la façon dont je m'y étois jettée , ne me semblât point lui avoir donné de moi la défavorable impression que j'en avois crainte , je crus enfin entrevoir dans ses discours , combien le remède que je m'étois cherché contre la pénible situation où j'étois , (& qui ne peut être conçüe que par une femme sensible , & de qui même la sensibilité a été vivement , & long-tems exercée) m'avoit intérieurement dégradée à ses yeux. Mais , quelque affreuse que put être l'idée qu'il s'étoit faite de moi , qu'il étoit difficile qu'elle égalât le mépris que j'avois conçu pour moi-même ! Au desespoir de m'être conduite sur de si fausses espérances , & avec une si impardonnable légereté , dans une occasion où l'amour le plus tendre peut seul nous excuser , se joignit la crüelle certitude que jamais , de mon côté , il n'entreroit pour rien dans la liaison que je venois de former. Je vis , à n'en pouvoir plus

plus douter qu'entre le caractère de Xantippe, & le mien, il n'y eût cette antipathie dont on ne triomphe jamais. Enchaînée, cependant, par l'indécence de mes premières démarches; & persuadée (si, toutefois, elle en étoit susceptible en aucun sens.) qu'il n'y avoit que la plus grande constance de ma part, qui pût lui servir de justification, je ne travaillay qu'à m'armer contre les répugnances de tout genre qui me rendoient si onéreuse cette dernière imprudence; &, peut-être, en effet, serois-je parvenue à les vaincre, si, par ses procédés, Xantippe ne les eût pas sans cesse renouvelées. Ce n'étoit pas que, quant au sentiment, j'eusse à m'en plaindre. Tout, en lui, me prouvoit avec quelle violence j'en étois aimée; mais en même tems il étoit rare que chaque preuve qu'il m'en donnoit, ne fût point de nature à me faire regretter de lui

avoir inspiré une passion si vive. Notre vanité est toujours, je l'avoue, flattée des transports d'un Amant; mais c'est bien moins l'excès de son amour qui va jusques à notre âme, que la manière dont il nous l'exprime, & les grâces qu'il y met. S'il y a des femmes au cœur de qui l'on n'arrive que par les sens, il y en a aussi aux sens desquelles on n'arrive que par le cœur; & peut être*, ai-je le malheur d'être de ces dernières. Vainement je tâchois de trouver aimable, l'homme à qui je venois de me donner, & de vaincre le repoussement qu'où j'aurois voulu le trouver le moins, la nature oppôsoit en moi à ses efforts; jamais, quels que fussent les miens, je ne pouvois lui livrer qu'une femme desespérée de sa situation, & à qui, même, il étoit impossible de ne

* Nous avons une extrême peine à croire qu'elle dise vrai.

pas l'être. Que m'importoit, dans le fond, qu'il fût m'aimer, quand il ne fçavoit pas me plaire? Ce n'étoit pas qu'il eût à me reprocher de ne lui avoir point indiqué tous les moyens qui pouvoient l'y conduire; mais il sembloit que je ne les lui eusse fait connoître, que pour lui apprendre à s'en écarter.

Quelque defavantageuse, par exemple, que puisse m'être l'idée que par la légèreté dont, avant Démophon, je formois & rompois mes engagements, j'ai donné de ma façon de penser, il n'en sera pas moins vrai qu'il n'y a point de femme à qui le mensonge & la perfidie ayent pu paroître plus avilissans qu'à moi. Je me suis, sans doute, méprise trop souvent aux mouvemens de mon cœur; trop souvent ou l'imagination, ou des sens trop faciles à s'émouvoir, m'en ont tenu lieu; mais jamais je ne me suis apperçue que

le sentiment que je me croyois , n'étoit qu'une erreur , que je n'en aye sur le champ instruit celui qui l'avoit fait naître. Je conviens que cette franchise qui a toujours moins consulté le goût que l'on avoit pû prendre pour moi , que l'état de mon âme ; & l'inconstance dont nécessairement elle étoit accompagnée , ont dû me faire passer pour être sans égards pour les autres , & sans aucune retenue vis-à-vis de moi-même ; convenez à votre tour que , sans me faire une bien grande injustice , on n'a pas dû m'accuser de manquer de vérité.

Quoiqu'il en soit , vous pouvez , delà , juger aisément à quel point la jalousie qui suppose nécessairement qu'on croit de la fausseté à une femme , doit m'être insupportable. Je m'étois promptement aperçue combien Xantippe est par lui-même susceptible de cet odieux mouvement. Quoiqu'il cherchât à me cacher toutes les

erreurs qu'en prévenant son aveu, je lui avois données sur mon compte, je ne les avois pas moins bien démêlées que la jalousie même. En conséquence de cette double découverte, je m'étois hâtée de lui dire à quel point il se nuirait dans mon esprit s'il en croyoit plus à ses préjugés contre moi, qu'à la conduite qu'il me verroit avec lui. Cette précaution me fut inutile: le coup étoit porté; & l'étoit sans remède. N'ayant pas de quoi être déterminément jaloux de personne, il le devint indistinctement de tout le monde. Ce fut envain que, pour tâcher de calmer ses craintes, je me devoüai à la plus profonde solitude, ou que je ne reçus qu'en sa présence, le peu de gens que je voyois encore. Où il lui étoit impossible de soupçonner l'infidélité, il m'en supposoit toujours le desir; mais il seroit trop humiliant pour moi, & pour lui, peut-être, de vous dire jusques à quels misé-

rables il ne craignit pas d'étendre sa jalousie.

Tout odieux, cependant, qu'elle me l'avoit rendu, le souvenir de la façon dont je m'étois engagée avec lui, ce que je croyois me devoir, le desir de lui prouver que ce n'étoit point aux motifs honteux qu'il s'obstinoit à m'attribuer, qu'il m'avoit dié, l'espoir que tôt ou tard il me rendroit plus de justice, me firent, malgré le supplice journal qu'il me faisoit éprouver, m'obstiner moi-même à languir deux ans entiers sous le poids de la chaîne la plus cruelle qu'on puisse jamais imaginer. Enfin, ma patience se lâssa. Une occasion offrit Tolmide à mes yeux. Comme il ne me plut pas moins que je ne parus lui plaire, je fus, malgré l'esclavage où me tenoit Xantippe, m'en ménager de le revoir. Tolmide n'avoit rien oublié auprès de moi, de tout ce qui pouvoit me prou-

Ver que sa tendresse égaloit la mienne ;
 j'étois pressée de me venger de mon
 tyran ; j'abrégeai ces préliminaires qui ,
 selon moi , prouvent tout contre l'amour
 d'une femme , & rien du tout pour la
 vertu ; & ce fut , par conséquent avec
 autant de célérité que de plaisir , que je
 rendis heureux mon nouvel amant.
 Mais , de quelque perfidie que Xantippe
 m'accuse dans cette circonstance , ce
 ne fut qu'après lui avoir écrit que je
 cessois pour jamais d'être à lui , que je
 me livrai sans réserve à mes nouveaux
 sentiments. Je ne m'étendrai pas sur
 leurs suites : on a plus à m'en plaindre
 qu'à m'en blâmer. Si je fus trompée
 dans cette liaison , je n'y trompai , du
 moins , ni personne , ni moi-même à
 qui ceux mêmes qui cherchent le plus
 à me donner des torts , n'ont pu en
 imputer la rapture. Dans l'excès de la
 douleur que me causa l'inconstance pré-

maturée de Tolmide , je pris , je l'avois , le parti le plus mauvais que je pûsse jamais prendre , un parti , enfin , que rien ne peut justifier. Ce fut de revenir à Xantippe qui , dans les lettres qu'il m'écrivait sans cesse , n'accusant que lui de son infortune , parvint à me persuader que cette infortune même l'avoit corrigé. Cette idée sans doute , n'avoit pas le sens commun : aussi , dans une position plus tranquille , ne me la serois-je jamais faite ; mais si vous sçaviez à quel point une femme que l'on quitte inopinément , à la tête renversée , vous ne vous étonneriez pas qu'elle me fût venue. Comme il n'est pas , cependant , aussi possible de changer de caractère , que j'eus l'imbécillité de le croire alors ; & que ce qui venoit de se passer entre nous deux , n'avoit pû qu'ajouter à la mauvaise opinion qu'il avoit toujours eüe de moi , je le trouvai plus insupportable que ja-

mais. Dans la fausse persuasion où il étoit qu'après l'avoir repris, je n'oserois plus le quitter, il me seroit impossible de vous dire jusques à quel point, & avec quelle impatientante sécurité, il se livra à toute son humeur. Ses nouvelles plaintes vous disent assez combien il auroit mieux fait de la contraindre davantage. Sûre, ainsi que je le suis aujourd'hui par toutes les épreuves que j'en ai faites, qu'on ne peut attendre des hommes que des desirs, je suis déterminée à joindre désormais à la sagesse de ne plus croire à l'amour, le bon esprit de m'en passer. J'ai remarqué aussi, que si nous étions assez raisonnables pour n'exiger des hommes que du goût; & que nous mêmes ne nous crussions pas davantage pour eux, nous en tirerions à tous égards, un beaucoup meilleur parti. J'en demande pardon, soit à leurs préjugés, soit aux nôtres; mais, com-

me je ne fais pas une expérience qui ne me prouve la justesse de ma remarque, il est fort à craindre que je n'agisse toujours d'après. Je ne crois donc pas plus qu'on m'aime, que je ne l'exige; je ne décore plus moi-même mes sensations du nom auguste de *sentiments*; & je ne m'en trouve que plus heureuse. Si je ne vous paroissais actuellement digne de toute votre estime, je vous avoüe, mon cher Alcibiade, que je ne sçais plus comment m'y prendre pour y parvenir.

P. S. A propos : puisque vous prenez à Xantippe, un si tendre intérêt, vous devriez bien lui conseiller d'étudier un peu moins la politique sous son père Périclès, & de demander à sa belle-mère Aspasia, quelques leçons sur l'art de plaire.



LETTRE XXXV.

* * * A U M E M E.

JE serois ce que les Dieux ont formé de plus parfait que, si j'en concevois plus l'espérance de vous plaire, je n'en compterois pas davantage sur le bonheur de vous rendre constant. Malgré cette persuasion que l'excès même de l'amour que vous m'inspirez, ne m'affoiblit point, j'ose vous écrire que je vous aime. Si je ne parlois que d'après ce que l'on paroît me trouver de beauté, je croirois avoir de quoi mériter que vous voulussiez bien me consacrer quelques instants de votre vie; mais si je ne considère que ma tendresse pour vous, & ce qu'elle vous rend à mes yeux, je crains de me flatter trop encore quand je l'espère. Je sens avec la plus cruelle

douleur combien la démarche que je fais va me dégrader dans votre esprit : il m'est mille fois plus affreux que je ne pourrois vous l'exprimer, de m'exposer à votre mépris ; & telle est cependant la force du sentiment qui m'entraîne, que tous les reproches que je m'en fais, les suites que j'en envisage, la certitude même que, me trouvâssiez-vous, à tous égards, digne de vous fixer, vous ne m'en sacrifieriez pas moins à vos principes, ne peuvent me sauver de la honte de la faire. Avant que de vous avoir vû, je vous aimois : je vous trouvois involontairement dans toutes mes idées : je ne desirois que de pouvoir, du moins, vous apprendre un jour que, sans vous connoître, je ne vivois que pour vous. A mon entrée dans le monde, vous avez été le seul objet que j'y aye cherché, & le seul, en même tems, que j'y aye vû ; mais,

née dans un rang inférieur au vôtre, quoique j'en sois un peu rapprochée par la fortune, jamais je ne me suis trouvée à portée de vous dire ce que vous êtes pour moi. Mes yeux seuls auroient pû quelquefois vous en instruire : hélas ! soit qu'ils vous parlâssent de trop loin pour que vous pûssiez les entendre, ou que vous m'eussiez vüe avec trop d'indifférence pour daigner prendre la peine d'y lire, jamais je n'ai pû me flatter que vous y eussiez faisi le secret de mon cœur. Je ne doutois pas qu'en prenant pour vous l'apprendre, la voye dont je me fers aujourd'hui, si je n'avois pas même l'honneur de vous faire naître des desirs, je ne vous inspirâsse, du moins, de la curiosité ; mais je ne pouvois me retracer l'idée qu'une démarche si indécente dans une personne de mon sexe, vous donneroit de ma façon de penser, sans que cette même plume que j'ai

mille fois prise dans l'intention de vous dévoiler l'état de mon âme , ne me soit autant de fois tombée des mains. Qu'est-ce qui me donne donc aujourd'hui la force de braver les considérations de toute espèce qui m'ont si long-tems arrêtée ? Est-ce l'attention marquée dont , hier , dans le bois d'Agraule , vous avez paru m'honorer ? A l'obstination de vos regards , à ce qu'ils sembloient , même , chercher , à m'exprimer , j'ai dû croire , à la vérité , que vous ne me voyiez point avec ce peu d'intérêt que j'ai toujours craint de votre part , & sur lequel les hommages des autres ne m'ont jamais rassurée : mais est-il donc impossible que je m'y sois méprise ? S'il est vrai , comme je le crains encore , que je m'y sois trompée , avez-vous , du moins , entendu les miens ; & vous rappelez-vous assez tout ce qu'ils vous ont dit pour que cette lettre ne trouve rien de nouveau

à vous apprendre ? Si l'extrême desir que j'en avois , ne m'a pas , non plus , fait illusion , il m'a semblé voir dans vos mouvemens , beaucoup d'envie de vous approcher de moi. S'il se peut que vous l'ayez eüe , ah ! que j'ai de grâces à vous rendre de n'y avoir pas cédé ! J'étois sous la garde d'une mère de qui la défiance & la sévérité pâssent toute imaginâtion , & que votre nom seul fait trembler. Dans l'espoir que , je ne sçais pourquoi , j'avois de vous y rencontrer , il n'y avoit rien que je n'eüsse employé auprès d'elle , pour qu'elle me menât au bois d'Agraule ; & pour peu que , sur quel prétexte que c'eût été , vous nous eussiez abordées , il m'auroit été d'autant plus difficile de lui persuader que je ne vous y eüsse pas cherché , que j'aurois dû plus avoir à ses yeux l'air de n'avoir pas eü d'autre intention. Ce fut d'après les

idées que vos regards , & les miens ; peut-être , lui donnerent , qu'elle se pressa tant de me soustraire à vos yeux. Lûtes-vous , du moins , dans les miens , toute la douleur que je sentis de la violence qu'elle me faisoit ? M'en plaignîtes-vous ? Enfin , trouvâtes-vous , après mon départ , que quelque chose vous manquât ? Je ne sçais si , dans le trouble inexprimable où me mettoient , & votre présence , & l'impression que , contre ce que j'en craignois , je paroissais faire sur vous , j'ai pû me contenir assez pour que ma mère n'ait pas surpris mon secret ; mais elle a , ce me semble , été toute la soirée , d'une humeur exécrationnelle. Je dis *ce me semble* , parce que , toute remplie du bonheur , & de vous avoir vû , & de vous avoir préparé à l'aveu que de ce moment , je me suis déterminée à vous faire , il ne m'a pas été possible de m'occuper beaucoup de ses mouvements.

vemens. Une mère vigilante , & soup-
 gonneuse ! Un mari d'une jalousie in'ex-
 primable ! Que d'obstacles à surmonter !
 Quels qu'ils soient , cependant , qu'ils ne
 vous épouvantent pas : si je n'en trouve
 point dans votre cœur , peut-il s'en of-
 frir dont mon amour pour vous , ne
 me fasse triompher ! Le hazard même
 (Eh ! puisse-t'il m'être toujours aussi fa-
 vorable !) m'offre à point nommé , si
 toutesfois , vous ne voulez point la lais-
 ser échapper , l'occâsion de vous voir ,
 & de vous parler avec toute la liberté
 que je desire ; mais je ne puis vous en
 dire davantage sur cela , que je ne sçache
 si ce n'est point en pure perte qu'elle
 se présente. Je vous assurerois que vous
 êtes le seul à qui j'en aye offert une ,
 si cette lettre même , si peu d'accord
 avec ce que je me dois , pouvoit me
 laisser l'espoir d'en être crüe. Avec tout
 autre que vous , je pourrois , & avec

succèz , peut-être , en appeller aux lumières qu'une liaison , aussi durable qu'elle doit , malheureusement , commencer par être tendre , pourroit vous donner sur mon caractère ; mais je sçais trop que vous ne me laisserez que le tems de vous donner mauvaise opinion de moi , pour espérer de vous , un répit si contraire à vos maximes : non ! votre cœur même vous le demandât-il pour moi , vous ne me l'accorderiez pas. Grands Dieux ! & je n'en sçaurois douter , & je vous écris que je vous aime !

P. S. L'Esclâve par les mains de qui cette lettre vous sera remise , ignore absolument qui je suis ; & ce ne sera pas de lui que je recevrai votre réponse. Quel que impossible que , par les précautions que j'ai prises , il lui fût de satisfaire votre curiosité , je ne vous en conjure pas moins de ne lui en montrer aucune. Les questions que vous lui feriez , vous le-

roient inutiles , & pourroient m'être dangereuses. Si vous ne répondez point à mes sentimens , il doit vous être indifférent de connoître ou non la personne qui vous écrit ; & si je suis plus heureuse que je ne m'en flatte , vous ne devez pas craindre que je vous laisse ignorer rien de ce qui me concerne. L'extrême contrainte où l'on me tient , me force de vous dire que l'occâsion dont je vous ai parlé plus haut , ne peut jamais se présenter aussi favorable qu'elle l'est ; & que dans quelques jours , ce seroit , peut-être , vainement que vous voudriez la voir renaître.



L E T T R E X X X V I .

A L C I B I A D E A T H É M I S T É E .

JE ne puis , ce me semble , vous prouver mieux , & que vous ne vous êtes point trompée à mes regards , & qu'à mon tour j'ai entendu les vôtres , qu'en vous nommant lorsque vous me cachez qui vous êtes. Je sçavois dèz hier au soir qu'une mère , digne , par le rétrécissement de ses idées , du tems de Codrus , & le plus odieux des maris d'Athènes vous tiennent à l'envi dans le plus cruel esclavage. Par le soin que j'ai pris de m'instruire de tout ce qui vous regarde , autant que par la diligence que j'y ai mise , il doit vous être aisé de juger de la violence des sentiments que vous m'avez inspirés. Je n'ignorois donc aucun des obstacles que l'on peut vou-

loir nous oppôser ; mais les obstacles n'ont jamais été pour moi qu'un encouragement de plus. Quelquefois même, pour me faire une passion d'un mouvement qui, s'il n'eût pas été contrarié, auroit été aussi passager qu'il étoit foible dans sa naissance, il a suffi qu'on m'en suscitât. Jamais je n'en ai trouvés dont, quels qu'ils pussent être, je n'aye triomphé. Jamais je n'ai si ardemment désiré qu'il n'y en eût point d'invincibles ; &, peut-être, convaincray-je ceux sous le joug de qui vous gémissiez, qu'en effet, il n'y en a pas qui puissent arrêter Alcibiade. Tout sûr que je suis, cependant, de franchir les barrières que vous m'annoncez entre vous & moi, je ne vous cache pas que je regarde comme autant de perdu pour l'amour, le tems qu'on est forcé de donner aux stratagêmes. Vous m'avez, d'ailleurs, trop vivement touché pour vous.

loir toujours attendre du hazard, le bonheur de vous le dire. Ne seroit-il pas plus facile encore de vous soustraire à vos tyrans que d'être toujours occupé à en tromper la jalousie ? J'aurois mille choses à vous dire sur cela ; mais la mauvaise opinion que vous avez de ma façon de penser, & que j'ai, je l'avoüe, trop méritée pour qu'il puisse m'être permis de m'en plaindre, me force de vous laisser seulement entrevoir mes vües. J'attendrai donc, pour vous les développer, que je vous aye convaincüe que ce ne sera point à un caprice vain, & qui, avec la honte de l'éclat, ne vous laisseroit que toutes les infortunes qui le suivent, mais à l'amour le plus tendre, & le plus sincère que vous accorderiez les sacrifices que je me propose de vous demander. Je me flatte, & que vous ne trouverez, dans ce que je vous écris, rien qui vous empêche de saisir

L'occâsion de nous voir , qui se présente , & que vous n'aurez pas moins de plaisir à m'entendre vous parler de ma tendresse , que je n'en aurai à vous jurer que je vous adore. J'ajouterois *Et que je vous adorerai toujours* , si vous étiez plus dispôlée à m'en croire ; & que la malheureuse expérience que j'ai de mon cœur , ne me forçât point moi-même à ne pas trop compter sur la durée de mes sentiments. J'ai toutefois plus que de quoi douter que ma légéreté soit ici ce que j'ai à craindre le plus : mais si , contre mes pressentiments & mes propres vœux , mon inconstance vient à justifier vos terreurs , vous pourrez , du moins , vous dire avec justice , que de toutes les femmes à qui j'aurai pu plaire , & qui m'auront arrêté , il n'y en aura pas eû qui dût , autant que vous , se flatter de n'en pas être la victime , & qui m'ait fait me la reprocher davantage.

L E T T R E XXXVII.

T H É M I S T É E A A L C I B I A D E .

VOTRE lettre m'a causé tout à la fois la joye la plus sensible , & la douleur la plus vive que l'on puisse éprouver. Barbâre ! ne craignois je pas assez , de moi-même , votre légéreté ; & ne pouviez-vous m'annoncer mon bonheur sans me prévenir en même tems sur le peu qu'il durera ? Quoi ! c'est dans l'instant même où vous me parlez de votre tendresse pour la première fois , que vous en prévoyez le terme , & que vous me le faites envisager ! Hélas ! quand , après toutes les preuves que , chaque jour , vous donnez de votre inconstance , j'aurois pû me flatter de vous fixer , étoit-ce à vous à m'en ôter l'espoir ? mais , non , ce que vous craigniez , n'é-

toit pas qu'un jour je réclamasse les serments que l'habitude vous dicte , & que jamais votre cœur n'a avoués. Ce n'étoit pas assez pour vous , que je succombasse ; il auroit manqué à votre triomphe , que ce ne fût point avec ignominie , & que la certitude du sort cruel que vous me prépariez , ne m'empêchât point de voler dans vos bras. Me fûsse-je fait l'illusion qui seule auroit pû me sauver la honte , plus affreuse pour moi , que vous ne le croyez sans doute , d'avoir tant à rougir de moi-même , n'étiez-vous point sûr de la détruire quand vous le voudriez ? Est-ce de votre part , cruauté , ou bonne foy ? Que gagnez-vous à m'avilir à mes propres yeux ? Etoit-ce , enfin , par-là que vous deviez commencer avec moi ? Quelle lettre ! Avec quelle froideur elle est écrite ! Comment se peut-il que je m'y sois si peu trompée , & que je

vous aime encore ! — N'importe : le fort en est jetté : entraînée vers vous par un sentiment dont je serois trop sûre de ne pas triompher , pour essayer seulement de le combattre , je vais achever le malheur de ma vie.

Je suis actuellement dans une maison assez belle que nous avons sur le chemin qui conduit au Pirée , mais qui est plus près d'Athènes que de ce dernier lieu. Les lumières que vous vous êtes procurées sur moi , me dispensent de vous apprendre que l'homme terrible à qui je suis liée , est un des fermiers de la République. Vous ne devez pas ignorer davantage que c'est dans deux jours qu'elle renouvelle ses baux. La nécessité d'aller faire sa cour à Nicias qui est son protecteur , & la crainte de ne se pas trouver d'assez bonne heure aux enchères , feront demain partir d'ici Stratoclès immédiatement après son di-

ner, & le retiendront à Athènes le reste de la semaine, Aussi-tôt que j'ai été instruite de sa marche, j'ai gagné l'Esclave qui est chargé en chef du soin de nos jardins: il ne m'a fallu pour cela que de l'or; & ce n'est pas ce qui me manque. C'est par le secours du même Esclave, quoique ce ne soit point par ses mains, que j'ai pû faire parvenir dans les vôtres, ma dernière lettre; & ce sera par la même voye que vous recevrez celle-cy. Tout ce que j'ai exigé de lui, a été qu'il ne fermât pas une petite porte de ces mêmes jardins qui donne sur une ruelle inhabitée, mais sur laquelle, aussi, l'on en trouve beaucoup d'autres qui ont entr'elles si peu de différence que, dans l'obscurité surtout, il seroit difficile de ne s'y point tromper. Le peu de besoin que j'ai eu jusques ici d'en bien connoître la position, ne m'a point permis de m'en oc-

cuper : je crois , pourtant , qu'elle est la quatrième , en venant de la ville. Cette même porte est remarquable par une tête de Faune qui en fait le couronnement : envoyez-la donc reconnoître avant que la nuit efface les objets. Si (ce dont vous ne me permettez point de me flatter.) je vous intéresse assez pour que , soit par égard pour ma réputation , soit dans la crainte d'une méprise , vous n'ayez voulu vous en rapporter qu'à vous - même ; arrivez seul : dans le cas contraire , ne soyez accompagné que de l'Esclâve que vous aurez chargé de cette commission. Deux heures après la fin du jour , sans autre compagnie que ma tendresse , vous me trouverez à cette porte à vous attendre. Comme il n'y a rien que je ne craigne , & qu'en effet je ne doive craindre , j'ôte exiger de vous que vous soyez travesti. L'éclat qui vous envi-

bonne ordinairement pourroit, même à cette heure, trahir votre marche : il vous est inutile, pour me plaire ; & sous quelque habit que vous paroissiez à mes yeux, vous n'en ferez pas moins Alcibiade pour mon cœur. Soyez exact, je vous en conjure : le soleil termine actuellement sa course si tard, & la recommence de si bonne heure que je voudrois, s'il se pouvoit, ne perdre aucun des moments que son absence me laisse : puissiez-vous penser comme moi sur cela ! Adieu, puisque vous sçavez combien je vous aime, il est inutile que je vous dise avec combien d'impatience je vous attends.

Fin du Tôme premier.

Fautes à corriger dans le premier Tôme.

Page 19. ligne 6. effacez *la*, deux fois répété.
Pag. 36. lig. 16. *tout à desirer*, lis. *tout a desirer?*

Pag. 62. lig. pénultième, *arrangés par pur égard*, lisez *arrangés, par pur égard*

Pag. 64. lig. 3. *humanité*, lis. *inhumanité*.

Pag. 68. lig. 14. *assassin &*, effacez *&*.

Pag. 71. ligne pénultième, *achevé*, lis. *achevée*.

Pag. 67. lig. pénultième, *injurieuse, qu'elle*, lis. *injurieuse, & qu'elle*

Pag. 99. lig. 13. *que ce ne*, lis. *quand ce ne*

Pag. 124. lig. 2. *la*, lis. *le*

Pag. 173. lig. 15. *peut*, lis. *peu*

Pag. 174. lig. 8. *d'admettre*, lis. *à admettre*

Pag. 195. lig. 14. *je remplis*, lis. *je remplis*

Pag. 205. lig. 10. *m'étonne*, lis. *m'étonna*

Pag. 211. lig. 2. *désabuser*, lis. *desabuser*

Même pag. lig. 19. *si la crainte*, lis. *si, dans la crainte*

Pag. 224. lig. 7. *de plus sûrs garants*, lis. *des garants plus sûrs*.

Pag. 225. lig. 15. *avec la*, lis. *avec toute la*

Pag. 248. lig. 15. *m'excuser*, lis. *m'amuser*

Pag. 249. lig. 8. *si ce qu'il est*; effacez le point.

Pag. 256. lig. 16. *de si fausses espérances*, lis. *un si faux espoir*

Même pag. lig. 17. *occâsion*, lis. *circonstance*.

*Fautes oubliées dans l'Errata du
Tôme second.*

P Age 12. ligne 8. *qu'elle fais sur moi*, lisez
que je reçois de sa beauté

Pag. 37. lig. 13. *que je n'ay*, lisez. *que je n'aye*

Pag. 261. lig. 15. *nous aurons*, lisez. *nous au-
rons laissé*

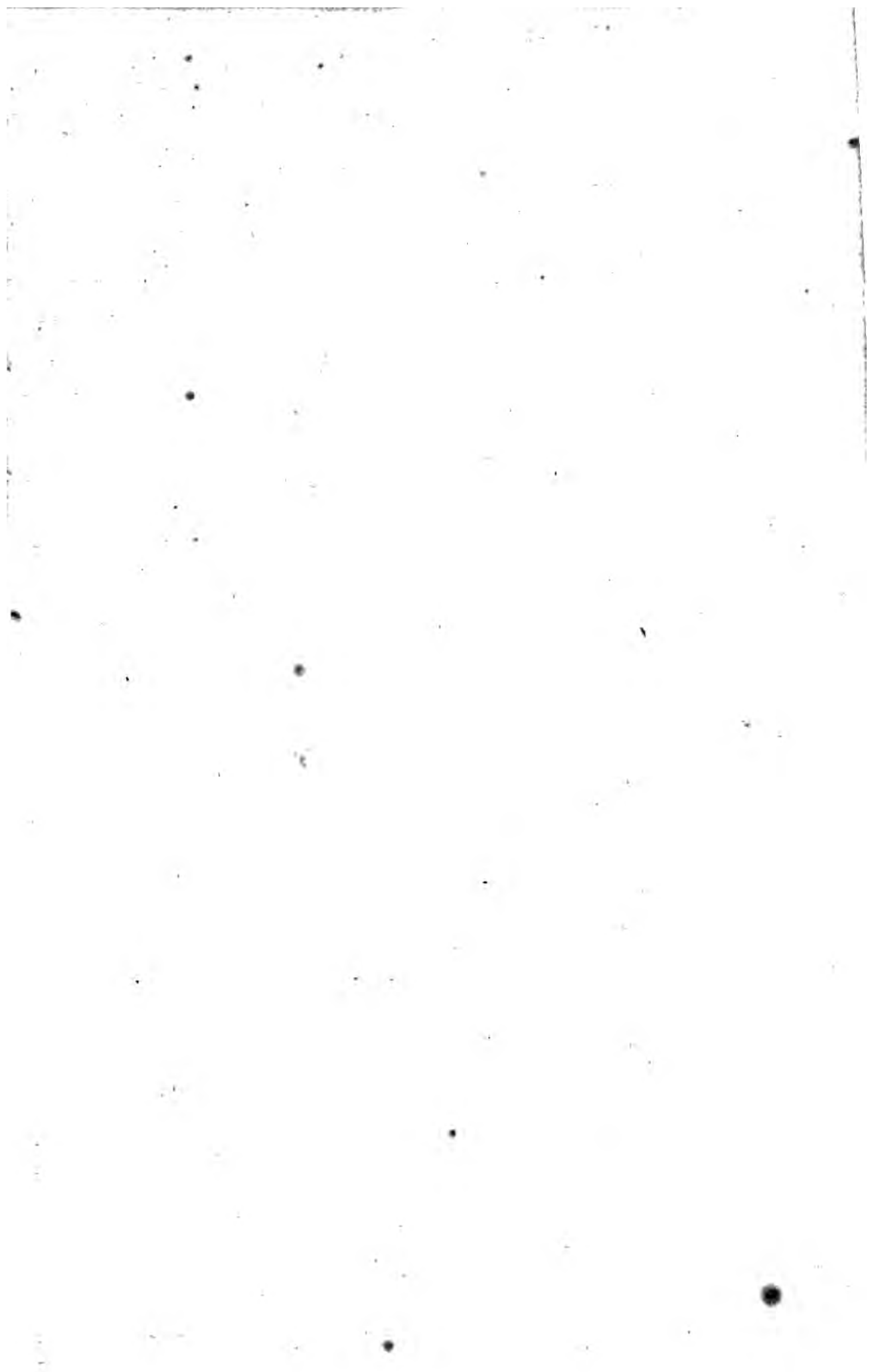
Pag. 266. lig. 4. *nous ne l'empêcherons ja-
mais*, lisez ainsi toute cette phrase : *nous n'ob-
tiendrons jamais de lui, ou de ne nous pas don-
ner de ridicules, ou de se taire sur les ridicules
que nous pourrons nous donner ;*

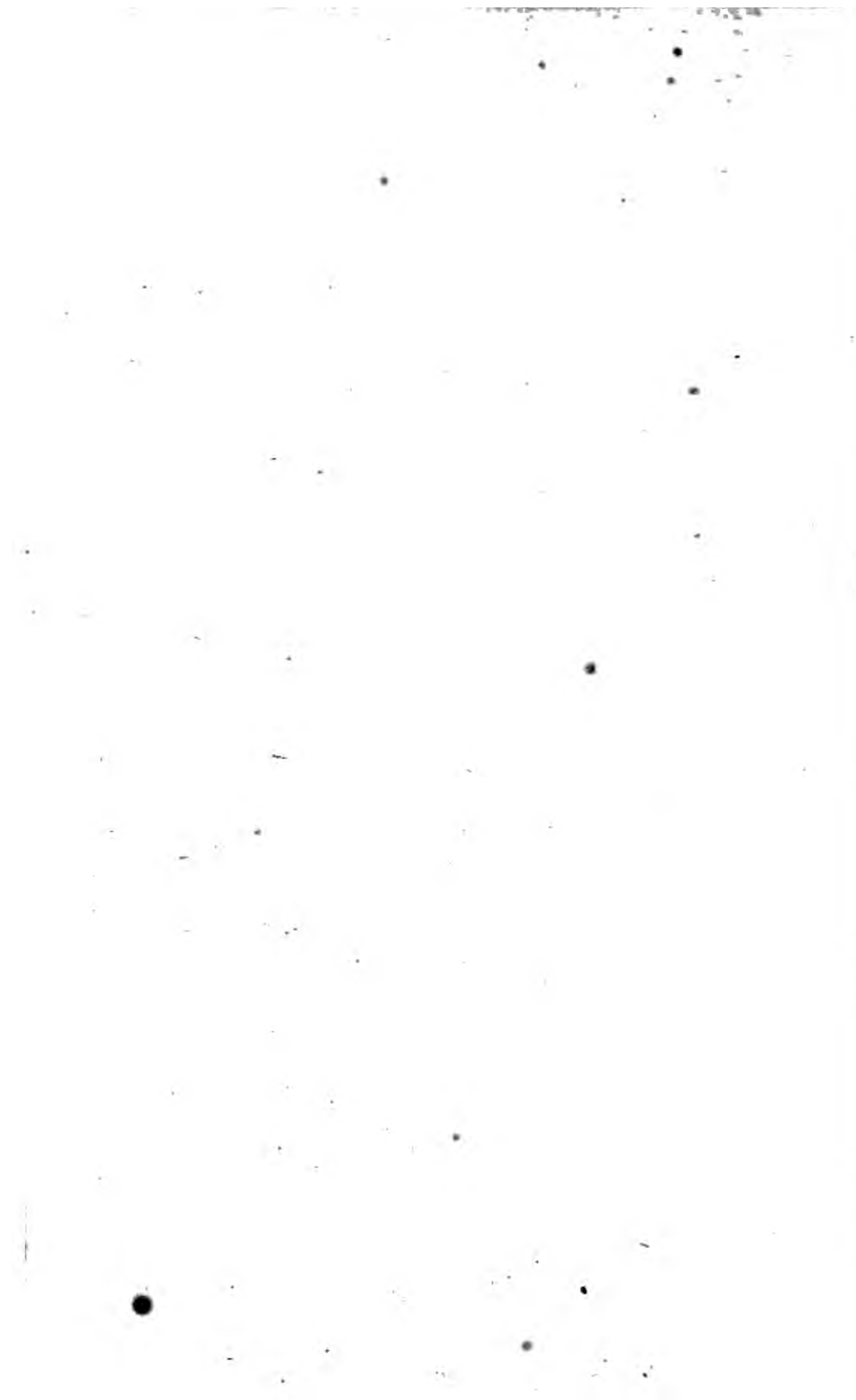
Pag. 276. lig. 6. *je ne doute pas*, lisez. *je ne
doute*

Pag. 284. lig. 7. *veux*, lisez. *vaux*

Pag. 297. lig. 8. *ay*, lisez. *aye*

571879





1119

for circulation lib.

Nov. 24

102

Collection 10/10/10



